L'ONYX DE SOMOLOW

ROMAN POLICIER

3 F 50

"Les Publications Georges Ventillard"

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures
Le Bacille BX 766
La Treizième main
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la Mort
Le Fantôme écossais

Il paraît un volume le 5 de chaque mois.

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 francs en timbres aux
"Publications Georges Ventillard"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by. LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD.

1936

L'ONYX DE SOMOLOW

EDWARD BROOKER

L'ONYX DE SOMOLOW

EDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

CHAPITRE PREMIER

L'ÉTRANGE TROUVAILLE

La nuit était déjà fort avancée quand je sortis de chez mon ami Roger.

Roger de Clyrencourt, Roy, pour ses intimes, habitait un splendide appartement dans l'avenue Hoche, à deux pas de l'Arc de Triomphe.

Nous étions très liés, et notre amitié remontait au temps, déjà lointain, hélas! où nous usions nos fonds de culotte sur les bancs du lycée Janson-de-Sailly. Ce soir-là, Roy fêtait son anniversaire, et, bien entendu, j'avais été invité à cette petite cérémonie.

La soirée avait été animée au possible. Roy était un charmant garçon qui avait une foule d'amis — pour ma part, je ne lui connaissais pas d'ennemis — et nous l'avions comblé de cadeaux.

Roy, quoique célibataire, savait recevoir, et rien n'avait manqué à la fête, les liqueurs et le champagne, moins que toute autre chose.

Mon ami était vraiment né sous une bonne étoile. Son père, le comte de Clyrencourt, appartenait à la meilleure aristocratie française, et sa fortune considérable lui aurait permis de mener

une vie luxueuse et oisive, mais il avait préféré servir l'industrie de son pays, et, outre l'importante manufacture d'automobiles qu'il avait fondée, il était également membre d'un nombre imposant de conseils d'administration, de sorte qu'en mourant, il avait laissé au jeune Roy une fortune qui comptait parmi les plus grosses et surtout les plus solides de France... Je n'avais, bien entendu, jamais posé la moindre question à ce sujet, mais je savais que Roy était ce qu'il est convenu d'appeler un multimillionnaire.

Roy était encore très jeune quand il hérita de son père, mais ses richesses ne le grisèrent pas un seul instant. Il resta modeste, serviable et complaisant, toujours prêt à rendre service à ses amis, et, détail appréciable, discret dans sa générosité.

Il n'était pas, comme son père, doué pour les affaires, et il affichait un mépris absolument sincère de l'argent. Il avait d'abord voulu devenir ingénieur, comme moi, mais les mathématiques n'étaient pas non plus son fort, et il avait vite renoncé à préparer Centrale et avait commencé ses études médicales... Il y renonça également, et se contenta de gérer sa fortune, ce qui n'était pas un mince travail... Il la géra d'ailleurs assez mal et assez imprudemment.

Un beau jour, il apprit que la banque où il avait déposé un nombre respectable de millions avait fait faillite et que le banquier avait pris la fuite... Roy prit assez philosophiquement sa

mésaventure. D'ailleurs, il lui restait encore beaucoup d'argent. Mais, rendu prudent, il résolut d'éviter à l'avenir toute spéculation et tout placement aventuré, et investit ses fonds en valeurs de père de famille. Ayant, une fois pour toutes, établi son budget, Roy décida qu'il n'avait pas le droit, à son âge, de rester inactif, et il s'adonna à certaines études qui soulevèrent l'hilarité de ses amis, quand ils en connurent l'objet... Il étudia la... criminalogie! Bien entendu, en amateur... Pouvait-il en être autrement avec sa fortune et son nom? Il ne songeait évidemment pas à mettre ses nouvelles connaissances en pratique, et encore moins à devenir un policier! Bien qu'il ne fût embarrassé par nul préjugé, il aurait néanmoins pensé déchoir, et puis, je l'ai dit, l'argent ne l'intéressait pas.

Nous nous moquions tous, gentiment, de la marotte de mon ami et je n'étais pas le dernier à le railler... Mais, après tout, chacun de nous n'a-t-il pas ses petites manies ? Pourquoi Roy aurait-il échappé à la règle?

Il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui, je ne souris plus en pensant aux occupations, autrefois qualifiées par moi de futiles, de mon ami Roy..., car si je suis encore en vie, c'est bien à lui que je le dois, à lui et à sa science... Mais n'anticipons point. L'histoire que j'entreprends de raconter ici est vraisemblable en tous points, et chaque détail en est rigoureusement exact. Je le jure.

Commençons par le commencement. Il faut d'abord que je me présente au lecteur. Mon nom est Georges Aubrey. J'exerce la profession, respectable entre toutes, d'ingénieur. Je suis sorti de l'Ecole Centrale de Paris avec un numéro plus qu'honorable, et je suis chef du service des essais à la Compagnie Métallurgique du Nord, où j'ai une position brillante et bien rémunérée... J'ai perdu mes parents dès ma plus tendre enfance, et j'ai dû de bonne heure apprendre à lutter et à me débrouiller dans la vie... Sans manquer à la modestie, je puis dire que je n'ai pas trop mal réussi. Mais j'ai dû travailler d'arrache-pied et avec persévérance. C'est dire que je n'ai guère trouvé de temps pour m'amuser. Ma formation scientifique et l'obligation de faire moi-même ma situation m'ont rendu positif et ont étouffé en moi toute velléité de rêverie et de sentimentalité, de sorte que, jusqu'au moment où commence cette histoire, je n'ai jamais eu la moindre aventure féminine. A trente-trois ans, j'étais resté vieux garçon, et je ne m'en trouvais pas plus mal pour cela.

J'habitais, pas loin de mon ami Roy, un appartement moins élégant que le sien, mais encore très confortable, 106, boulevard Berthier.

Mon ménage était admirablement bien tenu par une vieille tante, qui m'avait élevé. Ma tante Gisèle était une vieille dame septuagénaire, mais encore très valide, alerte comme pas une, attentive au moindre grain de poussière — elle avait

ses manies — et n'ayant qu'un but dans la vie : me dorloter et veiller à mon bien-être.

Ce soir-là, elle m'avait, comme à son habitude, fait toutes sortes de recommandations et, entre autres, celle de ne pas rentrer trop tard. Je pris donc congé de Roy qui me remercia encore avec effusion du cadeau que je lui avait fait : un superbe service à thé en vieux Chine, découvert chez un antiquaire du faubourg Saint-Honoré et qui avait fait un trou effrayant dans mon budget... Mais, bah ! pour un ami comme Roy, rien n'était trop beau !...

Mon ami m'avait prié d'accompagner jusque chez elle une de ses invitées, une jeune et élégante personne, une Italienne, nommé Lissa Manzoni... Elle était vraiment très jolie, avec son teint mat et ses yeux immenses, ses cheveux d'un noir tirant sur le bleu... En moi-même, je ne pus m'empêcher d'admirer le goût avec lequel Roy choisissait ses amies... J'ignorais pourquoi cette belle Napolitaine se trouvait à Paris et ce qu'elle y faisait. D'ailleurs, cela ne m'importait guère, et je pensais bien que je ne la reverrais pas, ce en quoi je me trompais d'ailleurs singulièrement... Je la conduisis jusqu'à la prochaine station de taxis, juste devant le Parc Monceau. Elle me tendit amicalement la main et jeta au chauffeur une adresse quelconque...

Bien que l'hiver fût passé depuis longtemps, il faisait un peu froid. L'air vif me fit du bien, car j'avais largement usé de l'hospitalité de Roy,

et, contrairement à mes habitudes d'homme sérieux, peut-être avais-je absorbé un peu trop de cocktails... Je résolus donc de rentrer chez moi à pied, et je longeai d'un pas alerte le faubourg Saint-Honoré tout en sifflotant un air à la mode, que j'avais entendu jouer au gramophone de Roy et qui me trottait par la tête... J'étais d'excellente humeur et l'heure tardive de mon retour me laissait indifférent, car le lendemain était un dimanche, et naturellement, je n'avais pas à me rendre au bureau...

A ce moment, le vent se mit à souffler avec violence et en levant les yeux au ciel je vis de gros nuages noirs, tandis que quelques gouttes de pluie commençaient à tomber... Je hâtai donc le pas, et j'arrivai bientôt à la place des Ternes. Juste à l'angle de la place et de l'avenue de Wagram, je fus pris dans une bourrasque et mon chapeau s'envola... Je me précipitai évidemment pour le rattraper, mais on eût dit que mon couvre-chef prenait un malin plaisir à m'échapper... Je finis enfin par mettre la main dessus, quand au même instant, j'aperçus, sur le trottoir, un petit objet rond et brillant, que je pris tout d'abord pour une pièce de cinq francs. Mais, l'ayant ramassé, je me rendis compte que l'objet n'était autre qu'un petit disque d'onyx, muni d'une sorte d'épingle, permettant de le fixer à une boutonnière, comme un insigne... En le regardant de plus près, je vis que l'insigne était d'une nature particulière. Il ne portait point les initia-

les d'un club sportif ou athlétique, pas plus que les marques symboliques d'une des innombrables ligues politiques qui pullulaient à cette époque. L'onyx était de couleur rouge et gravé d'un dessin curieux : une tête de diable qui grimaçait.

Je gardai l'objet dans la main, en me demandant ce que j'allais en faire. Finalement, je le mis dans ma poche, avec l'intention de l'examiner plus longuement, le lendemain, à la lumière du jour... et je m'engageai dans l'avenue, quand je vis un Monsieur, penché sur le trottoir, une lampe de poche à la main, et semblant chercher quelque chose... Son attitude bizarre éveilla ma curiosité et je m'approchai de ce nouveau Diogène...

L'homme était correctement, élégamment vêtu, et en dépit de la pluie qui tombait maintenant avec un peu plus de violence, il cherchait, inlassablement, en grommelant de temps à autre...

Ce fut plus fort que moi : je l'abordai et l'interrogeai :

— Auriez-vous perdu quelque chose, Monsieur ?

Au son de ma voix, l'homme se redressa brusquement, et je lus dans ses yeux un immense désespoir.

— Oui, me répondit-il, oui... J'ai perdu une pierre... C'est épouvantable. J'y tenais comme à ma propre vie... Et si je ne la retrouve pas... c'en est fait de moi...

Mon premier mouvement fut de sortir l'onyx de ma poche et de le lui tendre, mais une idée soudain me traversa l'esprit. Je me dis que si l'étranger semblait attacher une importance si grande à la possession de cette pierre sans valeur commerciale, c'est qu'un certain mystère devait y être lié.

— De quoi s'agit-il donc ? demandai-je en prenant l'air le plus candide possible... Sans doute était-ce un brillant précieux ?...

— Non, Monsieur, un onyx, un vulgaire onyx rouge... qui n'a aucune valeur pour celui que le trouvera, mais qui pour moi... représente plus qu'une fortune...

— Avec une tête de diable gravée ? demandai-je imprudemment...

L'homme sursauta... Il commença pas trembler, puis me regarda fixement, et soudain, se précipita sur moi, et m'entoura de ses bras...

Il fit mieux encore, il me baisa sur le front...

Il n'y avait pas de doute possible, j'étais tombé sur un fou, sur un échappé d'un asile...

— Frère, reprit l'homme, d'une voix entrecoupée de larmes, frère... je t'en supplie, frère, aide-moi... J'ai perdu le Signe de Satan...

— Hein? fis-je interloqué... le Signe de Satan... que dites-vous là ?

Ce fut au tour de l'autre d'être étonné. Il me regarda brusquement d'un air méfiant et furieux...

— Tu ne sais pas, murmura-t-il, tu ne sais

pas, tu n'es donc pas des... Alors, d'où sais-tu que mon onyx porte une tête de diable ?...

Ses yeux ne me quittaient pas. Ses lèvres s'étaient serrées...

J'avoue que je fus pris de peur. Je résolus de couper court à cette scène ridicule.

— Je ne comprends rien à vos histoires, Monsieur, répondis-je sèchement. Au surplus, il se fait tard... Bonne nuit, Monsieur... Je souhaite que vous retrouviez votre onyx...

Et je m'éloignai... Mais à peine avais-je fait quatre pas, que l'homme était sur moi. Il me retint par le bras...

— Une seconde, Monsieur ! me dit-il précipitamment... Ne vous sauvez pas ainsi... Je sais que c'est vous qui avez trouvé mon onyx... Il m'appartient... Vous me l'avez volé... Il faut me le rendre... et tout de suite... Entendez-vous ? Je le veux, immédiatement, sinon cela pourrait vous coûter cher...

Le son de sa voix s'était fait menaçant. Je ne suis pas de nature querelleuse, mais je n'ai pas l'habitude de me laisser intimider.

Je haussai donc les épaules, et continuai de marcher, sans daigner répondre, mais l'homme ne me lâcha point. Il cria presque...

— Ma pierre... ma pierre,,, rendez-la moi... Vite... Si vous refusez, je vous tue sur place, comme un chien...

La situation commençait à se corser... A cette heure tardive, l'avenue de Wagram était déserte,

ce dont je me félicitai, en un sens, car je ne crains rien plus que le scandale... J'allongeai le pas, bien décidé à ne pas discuter avec le fou, mais il s'obstina à me poursuivre, et voyant que ses objurgations restaient sans réponse, il me dépassa soudain et se planta devant moi, m'obligeant à m'arrêter...

La moutarde commençait à me monter au nez, et j'allais foncer sur lui, quand il hurla :

— Pas un pas de plus... ou gare !

Et je vis avec effroi un revolver briller dans la main droite de l'énergumène.

— Pour la dernière fois, je vous somme de me rendre mon onyx...

Furieux, je m'entêtai.

— Non, laissez-moi la paix et passez votre chemin...

Au même instant, il tira sur moi. Je ressentis un choc extrêmement violent à la poitrine, mais pas la moindre douleur, pour étonnant que ce fût... J'allais me jeter sur mon agresseur pour tenter de le désarmer, quand, à ma grande stupéfaction, je le vis prendre le large à toute vitesse... Une seconde plus tard, il tournait dans la rue Desrenaudes, et quand j'arrivai à mon tour à l'angle de la rue, l'homme avait disparu...

Pendant une seconde, je restai sur place, en me demandant si je n'étais pas le jouet d'un rêve. L'homme avait tiré sur moi et m'avait touché, je l'avais bien senti, et cependant je n'étais pas blessé. D'autre part, au moment où il allait

peut-être récupérer son bien, il avait soudain battu en retraite !... Que pouvait signifier cette conduite incompréhensible ?

Je compris vite pourquoi l'homme avait filé. Un agent de police se hâtait vers moi... il me salua très poliment et tout de suite me demanda:

— N'avez-vous pas entendu un coup de feu, il y a un instant, Monsieur ?

Peu soucieux de me laisser entraîner dans un interrogatoire, dont je ne pouvais prévoir les suites, je pris un air étonné et répondis tranquillement :

— Ma foi, non ! Vous dites, il y a un instant ? Non, vous devez vous tromper...

— Pourtant, je suis sûr que j'ai entendu une détonation...

— Ne serait-ce pas un éclatement de pneu ?

Et je continuai mon chemin. Je vis bien que le policier n'était pas content. Il aurait certainement voulu me questionner encore, puis il eut un geste évasif et parut renoncer à son dessein... Après tout, mon hypothèse était plausible.

Dès que je me fus éloigné suffisamment du représentant de l'ordre, pour être sûr de ne plus avoir d'ennuis, je sifflai un taxi qui maraudait et me fis conduire chez moi.

— Enfin seul, soupirai-je... Seul avec le Signe de Satan.

Avec précaution, dans l'ombre du taxi, je sortis l'objet de ma poche et l'examinai encore une fois avec une secrète satisfaction.

La figure du diable grimaçait d'une façon amusante qui me fit rire tout seul... Et puis j'étais ravi de la façon dont s'étaient passées les choses. J'avais fait preuve d'énergie et de cran et n'avais pas cédé aux menaces de l'insolent... Et puisqu'un mystère semblait s'attacher à l'onyx, eh bien ! je m'amuserais à le chercher et à le découvrir... Pauvre fou que j'étais !... Dire que je me réjouissais !... Si j'avais pu prévoir tous les ennuis, toutes les catastrophes qui allaient m'arriver à la suite de cette aventure, j'aurais jeté loin de moi cette pierre maudite qui méritait bien de porter l'effigie du diable, car à partir de cet instant, j'allais me trouver réellement sous le Signe de Satan...

II

ROY PREND LES CHOSES AU SÉRIEUX

En rentrant chez moi, je constatai avec satisfaction que ma tante Gisèle dormait profondément. Elle ne m'avait même pas entendu ouvrir la porte. C'était beaucoup mieux ainsi, car la brave femme m'aurait assailli de questions et je commençais à avoir sommeil...

Je passais dans ma chambre à coucher. En enlevant mon pardessus, je m'aperçus qu'il y manquait un bouton, ou plutôt qu'il n'en restait plus qu'un minuscule morceau. J'avais enfin la clé de l'énigme... La balle tirée par le fou était venue s'aplatir sur le bouton. qu'elle avait pulvérisé et c'est ainsi que j'avais été miraculeusement protégé... A quoi tiennent pourtant les choses...

La tête me tournait un peu... Je crois que, décidément, j'avais trop bu chez Roy... N'avais-je pas rêvé dans ma... demi-ivresse ?... Comment admettre qu'une pierre d'aussi peu de valeur — je n'en aurais certainement pas donné vingt francs-papiers — pût être la cause d'un assassinat ?... Et cependant... la trace de la balle était nettement visible sur mon pardessus... Alors ?

Je tentai de réfléchir, mais c'était une tâche au-dessus de mes forces pour l'instant, et je pris finalement le parti le plus raisonnable : celui de dormir, en remettant au jour suivant la solution de cet extraordinaire problème...

Je dormis profondément, mais peu. Vers midi, la sonnerie du téléphone retentit, et l'instant d'après, on m'avertit que le directeur de ma compagnie me demandait de passer d'urgence au bureau, bien que ce fût un dimanche, car un télégramme venait d'arriver qui annonçait qu'une chaudière construite par nous venait d'exploser.

Je m'habillai donc en maugréant, et me hâtai de répondre à l'appel du grand patron. La chose était assez sérieuse, et je m'absorbai dans les calculs à un tel point que j'oubliai totalement les événements de la veille : ma trouvaille, le coup de revolver et la face grimaçante du Lucifer d'onyx.

Je sortis de mon bureau vers cinq heures de l'après-midi, assez mécontent d'avoir gâché mon dimanche, et soudain, mon aventure nocturne me revint à l'esprit. Je me rappelai nettement les moindres détails, et sortis de ma poche l'onyx, preuve irréfutable que tout n'avait pas été un songe de pochard... Le diable rouge grimaçait plus que jamais, avec une expression ironique. Il semblait me dire :

— A nous deux, mon ami. Désormais, tu devras compter avec moi...

Je haussai les épaules. Allais-je me laisser emporter par mon imagination ? moi l'homme froid et précis, qui ne croyais qu'aux chiffres et aux faits scientifiques ! Non, ce serait trop bête. Cependant, toute cette histoire m'obsédait, et m'énervait un peu, et comme je me sentais, pour le moment du moins, incapable de la tirer au clair, je résolus d'en parler à celui de mes amis en qui j'avais le plus confiance, à Roy.

J'entrai dans un café pour lui téléphoner. Roy dormait encore, l'heureux garçon, que personne n'avait dérangé ! Ce fut Jean, son valet de chambre, qui me répondit... Je lui ordonnai de réveiller son maître, et l'instant d'après, j'entendis Roy me demander, d'une voix encore endormie, ce que je voulais.

— Excuse, mon bon vieux... Mais je voudrais te parler d'une chose importante... Puis-je te voir encore aujourd'hui ?

— Si tu veux... Viens ce soir après le dîner... vers neuf heures... J'espère que j'aurai retrouvé l'usage de mes facultés... Pour le moment, tu sais, je suis un peu ce qu'on appelle... vaseux...

— Entendu. A neuf heures, je serai chez toi...

Je rentrai tranquillement à la maison et trouvai la tante Gisèle impatiente de me poser des questions et de savoir si j'avais passé une agréable soirée chez Roy. Il fallut tout lui raconter, lui donner le nom des invités, lui décrire les toilettes féminines... C'est extraordinaire comme les

femmes peuvent être curieuses, même à un âge avancé...

Je pus enfin me soustraire à cette inquisition et sortis sous un prétexte quelconque... A neuf heures précises, j'étais chez Roy. Mon ami n'était pas sorti de la journée, et me reçut en négligé. Il me fit passer dans le petit salon, et m'offrit une liqueur, que je m'empressai de refuser. J'étais à peine remis de notre orgie de la veille.

— Soit, prends un cigare, et raconte-moi ta petite histoire. Que se passe-t-il ? Rien de désagréable, j'espère. Tu as l'air soucieux...

— Mon Dieu, répondis-je. Je ne suis pas soucieux à proprement parler, mais un peu agacé. Il m'est arrivé, cette nuit, une aventure bizarre, que je veux te raconter et sur laquelle je voudrais bien savoir ce que tu penses...

Et je lui racontai ma trouvaille, ma rencontre et ce qui s'en était suivi, sans omettre le moindre détail.

— Et, fis-je en concluant, comme je sais que tu t'intéresses à tout ce qui est mystérieux, j'ai pensé que c'était peut-être une affaire pour toi.

— Mais pourquoi pas ? répondit Roy avec le plus grand sérieux. As-tu apporté l'onyx ?

— Le voici.

Roy s'empara de la pierre que je lui tendais, et l'examina très attentivement, la retournant sur toutes ses faces. Il paraissait prodigieusement intéressé.

Il réfléchit assez longtemps.

— C'est étrange, murmura-t-il. Il y a quelque chose là-dessous... Viens par là, avec moi...

— Où cela ?

— Dans mon laboratoire...

Je le regardai d'un air stupéfait.

— Tu... tu as un laboratoire ? Première nouvelle...

Roy sourit avec malice.

— Parfaitement, mon vieux, j'ai un laboratoire... Il y a encore bien des choses que j'ai et que tu ignores...

Nous traversâmes plusieurs pièces et pénétrâmes dans ce que Roy appelait son laboratoire. C'en était un, effectivement. Il était semblable à celui d'un chimiste : longues tables de bois recouvertes d'une plaque de zinc, tubes, éprouvettes, cornues, becs Bunsen, flacons remplis de liquides divers, soigneusement rangés sur une étagère, et bien entendu, étiquetés... sans compter d'autres appareils ou instruments dont j'ignorais l'usage... J'étais d'autant plus étonné que j'avais toujours pensé que cet excellent Roy était incapable d'études sérieuses.

— A quoi tout cela te sert-il ? demandai-je, intrigué.

— Tu le sauras plus tard, me répondit-il avec une certaine froideur. Pour le moment, j'ai des choses plus importantes à faire...

Je le vis s'installer devant un microscope de grandes dimensions, allumer des ampoules, et placer mon onyx sous la lentille géante... Il l'exa-

mina longuement, de tous les côtés et dans diverses positions. Puis il éteignit la lampe et se retourna vers moi. Son visage avait pris une expression si lointaine, que je ne me risquai pas à troubler sa méditation.

— C'est très intéressant, dit-il enfin.

— Quoi ? As-tu découvert quelque chose ?

— Oui... Des quantités de choses...

— Je t'en prie, Roy, m'écriai-je... Ne te moque pas de moi... Tu ne vas pas me dire que cette tête de diable...

— Patience, mon vieux Georges... Pour le moment, je garde mon opinion pour moi... Ne m'en veuille pas... mais je n'aime pas avancer des choses tant que je ne les ai pas contrôlées... Dis-moi, veux-tu me faire un plaisir ?

— Quelle question !

— Eh bien, laisse-moi cette pierre pendant quelques jours...

— Si tu y tiens... Combien de temps ?

— Quelques jours, te dis-je... Le temps de vérifier certaines hypothèses...

— Soit. Mais, vraiment, tu ne veux pas me dire...

— Non... rien pour le moment... Tant que je n'ai pas de certitude... Encore une question : Comment était l'homme qui a perdu cet onyx ?

— Heu ! Je ne pourrais pas te le décrire très exactement... D'abord, il faisait assez sombre... et puis... j'étais un peu... ému en sortant de chez toi, mon bon vieux... de sorte que mes souvenirs

à ce sujet sont plutôt vagues... Autant que je me rappelle, il pouvait avoir dans les cinquante ans... oui, il portait une petite moustache grise... Je me souviens de ses yeux par exemple... ils étincelaient... Il était très élégamment habillé...

— Et à ton avis, quelle sorte d'homme pouvait-ce être ?

— Est-ce que je sais ? Un commerçant... un fonctionnaire... Tu comprends, je ne le lui ai pas demandé...

— Bien, fit Roy en se levant... Enfin nous verrons bien comment tout cela tournera...

Et nous retournâmes dans le salon.

— Ce que je ne comprends pas, dis-je à Roy, c'est pourquoi ce type a tiré sur moi. Tout de même, se laisser emporter pour une bagatelle de si peu de valeur, cela dépasse l'imagination... C'est un fou, il n'y a pas d'autre explication...

Roy alluma une cigarette et me regarda sans me répondre immédiatement. Puis il prit une expression et un ton solennels, qui ne laissèrent pas de m'impressionner.

— Mon cher Georges, écoute-moi bien... Je sais très bien qu'à tes yeux, et aux yeux d'un grand nombre de mes amis, je passe pour un être frivole, que vous me considérez un peu comme un membre inutile de la communauté, de la société...

— Mais, voyons, protestai-je avec chaleur...

— Laisse-moi parler... Je sais parfaitement ce qu'on pense de moi en général, sois tranquille :

Roger de Clyrencourt est un bon garçon, un excellent camarade, mais incapable de faire quoi que ce soit de positif ou d'utile. Il a la chance de posséder suffisamment d'argent pour ne rien faire, et après tout, il a raison... Voilà exactement ce que tu penses, mon chez Georges, et ce n'est pas la peine de te débattre comme un beau diable, ni de protester, comme d'ailleurs la politesse t'y oblige...

« Et maintenant, je vais te dire ce qui en est... C'est parfaitement exact, j'ai essayé beaucoup de choses et je n'ai pas réussi. Pourquoi ? Pour la simple raison que ce que j'avais tenté jusqu'à présent m'ennuyait profondément... Une seule chose m'intéressait. C'est la criminalogie... N'ouvre pas de grands yeux et ne me prends pas pour un... maniaque...

« Peu de gens savent ce qu'est, en réalité, cette science encore à ses débuts... La plupart s'imaginent qu'elle consiste en recherches, inutiles, amusantes, dangereuses quelquefois... Que c'est une sorte de sport, et qu'il faut en sourire... Je te donnerai la preuve, avant peu, que c'est tout le contraire. J'ai pensé, à un moment donné, je ne te le cache pas, à devenir un détective... Et puis j'y ai renoncé pour diverses raisons... D'ailleurs, on ne devient pas si facilement un bon détective... J'ai commencé d'abord par me soumettre à un entraînement physique intensif.

« Il n'y a guère de sport que je n'ai pratiqué et que je ne pratique encore : nage, aviron, lutte,

boxe, football, tennis... En même temps, je me suis adonné aux sciences physique et chimique, qui jouent un rôle d'une importance que tu ne soupçonnes même pas dans le métier que je me suis choisi... Je me suis imposé la lecture d'innombrables manuels.

« Et puis, j'ai suivi les cours du professeur Bellin, à l'Ecole de la Préfecture de police... Je connais à fond tous les systèmes et toutes les théories sur les empreintes digitales, depuis ceux de Bertillon jusqu'à ceux de Lizzotti. Tout cela n'a plus de secrets pour moi... Je t'assure que j'en sais dix fois plus que le célèbre Sherlock Holmes... En somme, je pourrais déjà jouer le rôle de détective, et si cela t'intéresse, tu peux demander à M. Guéron, le chef de la Sûreté Nationale, ce qu'il pense de ton serviteur...

Il fit une pause, et j'en profitai pour l'interroger à mon tour.

— Tout cela est fort bien, mon cher Roy, mais... veux-tu me dire pourquoi tu as appris toutes ces choses et ensuite pourquoi tu me racontes cela maintenant ?...

— Je vais te le dire... Je suis devenu un détective, qui n'exerce pas, par plaisir... par goût, de même que tu es devenu ingénieur... Et si je te trahis maintenant mon secret, c'est pour la raison simple et désagréable en même temps, que je te crois en grand danger...

Je bondis, effrayé...

— Parles-tu sérieusement, Roy ? Moi, en danger ? Et pourquoi ?

— A cause de l'onyx, répondit Roy sans s'émouvoir... Mais reste calme, mon cher... Rien n'est plus mauvais pour la santé que de s'inquiéter...

— Tu en as de bonnes... Alors, à cause de cette vulgaire pierre ?... Bonne plaisanterie... Et c'est pour arriver à cette mirifique conclusion que tu as fait des études de criminologie si longues et si poussées... Dommage d'avoir perdu ton temps...

Roy ne parut nullement offensé de mon ton railleur. Il se contenta de hausser les épaules...

— C'est pourtant ainsi, mon cher Georges, et je vais te donner tout de suite la preuve de mon affirmation... Cet onyx sert de signe de ralliement aux membres d'une société secrète, assez nombreuse, qui, je le crois, a son siège à Paris. Elle est assez nombreuse, puisqu'elle compte vingt-six membres... Est-ce une précision, cela ?... Chacun d'eux possède le signe de ralliement, et s'il vient à le perdre, il est immédiatement exclu de l'association... Or l'exclusion, dans ce cas, signifie la mort à brève échéance, car les autres affiliés le tuent afin d'éviter toute indiscrétion ou toute trahison de sa part...

— Sans blague, Roy ! ! ! Quand auras-tu fini de te moquer de moi avec tes histoires de brigands ?... Je suis peut-être naïf, mais pas à ce point...

Clyrencourt resta impassible. Il ne sourit même pas.

— Tout ce que je viens de te dire est l'expression de la vérité. Je vais te le démontrer. Viens, nous allons retourner dans mon laboratoire...

J'étais persuadé que Roy était en train de me monter une mystification de première grandeur. Je le suivis néanmoins.

Il replaça l'onyx sous le microscope et me pria de l'examiner.

— Regarde-le par en-dessous... Ne vois-tu rien de spécial ?

Je m'écarquillai les yeux et finis par remarquer une multitude de petites striures juxtaposées et ayant toutes une courbe différente.

— On dirait une empreinte digitale.

— Et c'en est une, répondit Roy. C'est celle d'un pouce. Maintenant, regarde en bas et à droite, que vois-tu encore ?

— Tiens, c'est curieux, il me semble apercevoir une lettre... un Y...

— C'est cela... et en dessous, peux-tu lire l'inscription ?

— Ah oui... Vengeance à mort... Oh ! oh !

— Bon, Ce que tu prends pour un microscope n'en est pas un à vrai dire. C'est une lentille spéciale, grossissant un nombre colossal de fois, que je suis arrivé à construire moi-même et dont je ne suis pas peu fier... Le verre a une composition connue de moi seul, et les meilleurs opti-

ciens d'Iéna ne sont pas arrivés à en découvrir le secret... On m'a offert des sommes considérables...

« Mais revenons à Satan et à l'onyx... Tu as vu l'empreinte digitale, n'est-ce pas ? C'est elle qui sert à identifier le possesseur, légal, si je puis dire, de la pierre. La lettre majuscule représente le numéro d'ordre de l'affilié, et comme l'alphabet est composé de vingt-six lettres, j'en déduis que l'association compte vingt-six membres.

— Assez ingénieux, répondis-je, mais cela n'est pas absolument prouvé. Peut-être est-ce l'initiale du nom...

— C'est possible, mais cela me paraît moins vraisemblable. Dans tous les cas, il est certain que les membres sont astreints à une discipline sévère. L'inscription suffit à le démontrer. Il est vraisemblable que la perte de l'insigne entraîne presque automatiquement celle de la vie...

— Ah ! et sur quoi te basses-tu pour affirmer ?...

— Mais c'est évident, fit Roy, cela ressort de ce que tu m'as raconté... Tu as été témoin du désespoir de l'homme, de sa volonté de récupérer l'onyx à tout prix, même au prix d'un assassinat...

— C'est vrai...

— Il n'a pas hésité, devant ton refus obstiné, à tirer sur toi... et sois tranquille, il t'aurait bel et bien supprimé s'il n'avait aperçu l'agent qui

venait dans votre direction, attiré par la détonation... Tu lui dois la vie, à ce brave « flic »...

— Admettons, mais que peut signifier ce Satan grimaçant ?

— Là, évidemment, nous ne pouvons que nous livrer à des suppositions... Nous nous trouvons peut-être en présence d'une secte, de satanistes, comme on dit... **Nous le saurons un jour...**

— Bon... explique-moi donc aussi comment il se fait qu'il soit impossible de lire à l'œil nu sur le revers de l'onyx...

— C'est très simple : par un procédé photographique permettant des rapetissements extraordinaires...

— Très bien... Et maintenant, je vais te poser la question qui m'intéresse plus que n'importe quelle autre : pourquoi dis-tu que je suis menacé d'un danger ?

— Mais, mon cher ami, cela tombe sous le sens. Tu penses bien que le propriétaire légitime de l'onyx fera l'impossible pour récupérer sa pierre. Il tient autant que toi à vivre, cet homme... Et si quelqu'un doit mourir, il préfère que ce soit toi plutôt que lui... C'est assez naturel. Il est donc normal de supposer qu'il va mettre tout en œuvre pour retrouver ta trace, et ne te fais pas d'illusions... il y parviendra... C'est pour lui une question de vie ou de mort... Et quand il t'aura retrouvé, il n'hésitera pas à te tuer, quand ce ne serait que pour t'empêcher de parler...

— Et moi, mon cher Roy, je ne crois pas un

mot de toutes tes élucubrations. Tiens, tu m'as donné soif... A présent, je ne refuserai pas un cocktail...

III

UNE RENCONTRE A LA MORGUE

Tout autre à ma place se serait montré moins sceptique, et sans doute, aurait eu raison. Les conclusions et les déductions de Roy n'étaient peut-être pas toutes inattaquables, mais il était certain qu'elles étaient ingénieuses et pas absolument dénuées de vraisemblance. Mais j'étais décidé à ne pas me laisser convaincre. J'étais persuadé que toute cette histoire n'était qu'un tissu d'absurdités, qui, par un enchaînement de hasards étranges, avaient l'air d'être basées sur quelque chose, alors qu'en réalité Roy n'avait qu'une idée, celle de me mystifier.

Je ne dis pas que, sur le moment, son assurance ne m'impressionna pas un peu, mais je réfléchis et je raisonnai. Moi, l'ingénieur froid et précis, qui ne laissais rien au hasard, qui ne pouvais croire qu'à des faits contrôlables et contrôlés, pouvais-je admettre les balivernes, le roman fantastique né dans l'imagination de ce brave Roy ?

Les sociétés secrètes, les adorateurs du diable, les signes de ralliement... non... l'époque de ces contes était passée... Roy pouvait raconter

cela à d'autres, mais pas à moi... D'un autre côté, il m'était impossible de nier tout ce qu'avait d'étrange l'incident de la place des Ternes... Il y avait évidemment un mystère là-dessous... Mais différent de ce que Roy avait imaginé... Et je résolus d'en trouver la clé, par des moyens moins fantaisistes que ceux employés par mon ami...

Ce Roy ! Quel bon, quel excellent garçon ! Mais il est un peu infatué de lui-même, pensai-je... D'ailleurs, je suis ridicule de me mettre martel en tête... J'ai eu affaire à un toqué... Pensons à des choses plus intéressantes...

Les jours qui suivirent, j'eus un travail fou à la Compagnie métallurgique du Nord. Plusieurs installations importantes absorbèrent mon attention et je n'eus guère le temps de songer au Signe de Satan et à mon détective d'ami...

Un matin, j'étais en train de savourer un excellent chocolat, à la maison, avant de partir pour aller à mes occupations. Tout en mordant à belles dents dans mes tartines beurrées, je lisais rapidement les nouvelles, quand un titre attira mon attention dans la rubrique des faits divers : *Suicide ou Crime ?*

« On a retrouvé, hier, sur le quai Saint-Bernard, à la hauteur du Pont Sully, le cadavre d'un inconnu qui semble avoir été rejeté sur la berge par le flot. L'homme était correctement habillé, avec même un certain souci d'élégance. Il portait à la tempe droite une blessure sur la nature de

laquelle il n'y a pas à se tromper. Un coup de revolver est évidemment la cause de la fin du malheureux. Mais il est impossible de dire s'il a été victime d'un meurtre ou s'il s'est volontairement donné la mort. Jusqu'à présent, les services de la préfecture n'ont pas réussi à l'identifier. Le mort était d'une taille au-dessus de la moyenne. Il portait une petite moustache grise, coupée au-dessus de la lèvre, et il était vêtu d'un complet sombre et d'un pardessus noir. Le corps a été envoyé à l'Institut médico-légal, aux fins d'identification et d'autopsie. »

Je ne sais pourquoi ce fait divers banal me donna une véritable commotion. J'eus l'impression, le pressentiment que le cadavre trouvé ne pouvait être que celui de l'homme de la place des Ternes. Le signalement de la victime, la description de ses vêtements correspondaient aussi exactement que possible. Est-ce que, par hasard, Roy avait vu plus juste que je ne pensais? Ses prophéties, dont je m'étais gaussé, étaient-elles en train de se réaliser? Allons! Allons! Voilà que mon cerveau recommençait à battre la campagne! Mon Dieu! tous les jours on retirait de la Seine des cadavres au signalement aussi général et aussi neutre... Le meilleur moyen d'en avoir le cœur net, et surtout de retrouver ma tranquillité, était encore de voir le cadavre.

En homme d'ordre, je commençai par téléphoner à mon directeur, en le priant de m'accorder une partie de la matinée, puis je me rendis

à l'Institut médico-légal. En cours de route, je me livrai à quelques réflexions. De deux choses l'une : ou bien le cadavre que j'allais voir n'était pas celui de l'homme de la place des Ternes, ou bien il l'était. Dans le premier cas, je n'avais à m'inquiéter de rien et, plus que jamais, j'aurais le droit de considérer Roy comme un aimable farceur. Mais, dans le deuxième... Alors, la question changerait d'aspect et prendrait une tournure qui n'aurait rien de spécialement réjouissant pour moi, à tous les points de vue.

D'abord, il ne ferait aucun doute que je porterais la responsabilité de la mort de l'inconnu, car, enfin, il me suffisait de lui restituer l'objet qui lui appartenait pour le sauver... Et je sentais bien que je n'avais pas agi, ce matin-là, selon les lois strictes de l'honnêteté. De plus, ce serait la confirmation éclatante des théories de Roy, et alors... Roy ne m'avait-il pas déclaré, avec le plus grand sérieux, que ma vie était en danger?... Il est vrai, songeai-je, que celui qui la menaçait était, d'après Roy, l'homme dont j'avais volé l'insigne... Et s'il était mort, je ne devais plus rien avoir à craindre de lui... Et cette pensée me rassura quelque peu. D'ailleurs, rien ne prouvait que j'allais me trouver en présence du cadavre de celui que j'appelais déjà ma victime. Il était tout aussi vraisemblable qu'on allait me présenter celui d'un inconnu. Alors, à quoi bon me tourmenter à l'avance?

En arrivant à l'Institut médico-légal, j'inventai

une histoire quelconque de parent disparu, dont le signalement paraissait correspondre à celui de l'homme dont avait parlé le *Petit Parisien*. Sans la moindre difficulté, sans même me poser de questions, l'employé municipal me fit passer dans la chambre froide.

C'était la première fois que je pénétrais dans un établissement de ce genre et j'espère bien que je n'aurai plus jamais l'occasion de le faire. Quelle horrible sensation de froid et de dégoût!

Derrière une large vitrine, embuée, s'allongeaient trois cadavres, raidis, dont l'un était celui d'une femme. Leurs visages étaient gonflés, violacés, rendus méconnaissables, ou presque, à la suite d'un séjour prolongé dans l'eau, car, coïncidence bizarre, les trois corps avaient été retirés la veille de la Seine.

Je fus sur le point de renoncer à mon projet, mais je fis appel à ma raison et à mon énergie et m'approchai du cadavre que me désignait le préposé. Je n'eus pas besoin de l'examiner longtemps pour reconnaître en lui le propriétaire du mystérieux onyx.

Ce fut comme un coup de massue qui s'abattait sur ma tête. Je restai plongé dans un monde de pensées.

L'employé, déjà, s'impatientait.

— Est-ce le parent dont vous vous inquiétiez, monsieur?

— Non, répondis-je. Non, ce n'est pas lui... Et je m'apprêtais à me retirer quand j'entendis san-

gloter éperdûment derrière moi. Je me retournai et me trouvai en présence d'une jeune femme qui semblait en proie au plus violent désespoir. Elle se tamponnait les yeux avec son mouchoir, de sorte que je ne pus distinguer immédiatement ses traits.

Elle était grande, suprêmement élégante de silhouette, et ses cheveux d'un blond doré formaient un violent contraste avec la couleur sombre de ses vêtements de deuil. Moi qui n'ai pas l'habitude ni le temps de regarder les femmes, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un instant pour la contempler. Elle sortit de la Morgue en même temps que moi. Elle resta quelques instants immobile sur le trottoir, comme désemparée et hésitante. Je m'approchai d'elle et, respectueusement, lui demandai si je pouvais lui être utile en quoi que ce soit.

Elle leva vers moi des yeux magnifiques, un peu étonnés, et me répondit, avec un accent étranger :

— Je vous remercie, monsieur, vous êtes fort aimable...

— Je vous en prie, madame... Je vous vois toute éplorée, dans un endroit où l'on ne va guère que pour y faire de tristes constatations... Puis-je vous déposer quelque part?

— Non, merci, monsieur, j'irai à pied...

Instinctivement, je restai à ses côtés, et, tout en marchant, nous commençâmes à parler. J'appris qu'elle était Russe — elle s'appelait Elyana

— et qu'elle avait été reconnaître à la Morgue le cadavre de son mari, qui s'était suicidé à la suite de chagrins de famille et de mauvaises affaires... Et maintenant, elle se trouvait seule à Paris, sans amis et sans relations, dans une situation précaire... J'essayai de la consoler et de lui redonner un peu de courage, et nous nous séparâmes peu après, car j'étais pressé de retourner à mon bureau où m'attendait un travail considérable. J'obtins cependant qu'elle acceptât de me fixer un rendez-vous prochain... pour le soir même.

Je dois dire que ce jour-là je ne fus pas très attentif à mon travail. J'avais à calculer la résistance d'un câble de pont suspendu, et les chiffres et les formules me dansaient devant les yeux. Je pensais à tout ce qui m'était arrivé depuis ce matin. Je dois avouer que je songeais beaucoup moins au cadavre de l'inconnu qu'à la silhouette charmante de la jolie Russe. Viendrait-elle? Ne viendrait-elle pas? Pour l'instant, c'était la seule question qui me tînt à cœur. Nous devions nous rencontrer dans un grand café de l'avenue des Champs-Elysées... vers neuf heures et demie. Naturellement, j'arrivai avec une bonne demi-heure d'avance. Jamais attente ne me parut plus fastidieuse et plus énervante. Enfin, elle arriva, et mon cœur battit comme celui d'un collégien.

Nous nous installâmes à la terrasse et bavardâmes tranquillement. Elyana me raconta sa vie qui avait été assez mouvementée. Elle était la

fille d'un riche propriétaire terrien. Quand la révolution éclata, elle dut s'enfuir avec toute sa famille. Malheureusement, son père avait été pris par les bolcheviks et sauvagement mis à mort. Elle réussit à franchir la frontière, en compagnie de sa mère, et les deux femmes étaient arrivées à Paris où, leur assurait-on, les émigrés russes avaient le plus de chances de refaire leur vie. Mais les faibles sommes qu'elles avaient pu emporter ne durèrent pas très longtemps et ce fut bientôt la misère la plus complète. Sa mère et elle-même avaient dû chercher du travail, mais elles en trouvèrent à grand'peine. Sa mère, déjà âgée, ne put résister aux privations et à la dure existence des émigrés pauvres. Elle prit froid et fut rapidement emportée par une congestion pulmonaire. Elyana, restée seule, connut des jours effrayants. Elle vendit tout ce qu'elle possédait, se nourrit des jours entiers d'un peu de pain et de lait, et finit par trouver une modeste place de dactylographe. Elle avait fait la connaissance d'un de ses compatriotes, qui était à peu près dans la même situation qu'elle, et qui avait dû se résigner à exercer le métier de chauffeur de taxi. A force de privations, il avait réussi à économiser quelques billets de mille francs et avait acheté une voiture, de sorte qu'il travaillait à son compte et qu'il était, du moins, indépendant. Elle consentit à l'épouser et connut des jours meilleurs. Mais le bonheur, hélas! ne dura point. Imprévoyant, comme beaucoup d'autres

personnes, le chauffeur avait négligé de s'assurer, et ce fut, un jour, l'accident grave, avec toutes ses conséquences... Ruiné, dépouillé de son instrument de travail, ne trouvant plus d'emploi, il était parti un soir... et elle l'avait retrouvé à la Morgue...

Les larmes lui inondaient le visage en rappelant ces tristes souvenirs. J'étais moi-même ému devant tant de malheurs. Comme ma nouvelle amie s'était montrée si confiante, je crus ne pas devoir être en reste avec elle et lui racontai, à mon tour, ma vie calme et tranquille, jusque dans ces derniers temps... Comme elle m'avait demandé ce que j'avais été faire à l'Institut médico-légal, je ne crus pas devoir lui cacher mon étrange aventure. Je la lui racontai dans ses moindres détails, mais sans lui parler des conclusions de Roy. Elle m'écouta, me sembla-t-il, avec un intérêt soutenu.

— Quelle histoire étrange, en vérité!... Et le hasard a voulu que vous lisiez justement, ce jour-là, qu'on avait repêché le cadavre d'un homme ressemblant vaguement à votre agresseur... Sans cela, nous ne nous serions jamais rencontrés...

— Le hasard réserve parfois des surprises... Mais vous? Que comptez-vous faire, à présent?

— Je n'en sais encore rien... Je verrai...

— Il faut vivre... Excusez mon indiscrétion, mais avez-vous encore quelques ressources?

— Oui, j'ai fait de petites, oh! bien petites

économies, et je puis tenir encore... bien que mon salaire soit fort insuffisant...

— Je n'ose pas vous proposer de vous... aider, lui dis-je après un moment d'hésitation. Mais promettez-moi que vous voudrez bien vous adresser à moi en cas de nécessité. Je serais très heureux de pouvoir vous rendre service.

Elyana ne répondit rien. Je la vis rougir, ses yeux se remplir de nouveau de larmes et je compris que mon offre l'avait péniblement affectée. Il était tard. Je l'accompagnai jusqu'à la station d'autobus. Elle habitait loin, me dit-elle, dans une petite rue du côté de la place de la Nation. Nous convînmes d'un rendez-vous pour le lendemain et je pris congé.

Avant de rentrer me coucher, je résolus d'aller rendre visite à mon ami Roy, dont le domicile se trouvait à proximité et sur mon chemin de retour. Je savais qu'il sortait assez rarement et qu'il se couchait généralement tard. J'étais donc presque certain de le trouver. En outre, j'étais curieux de savoir s'il avait fait de nouvelles découvertes à propos de mon onyx. Il m'ouvrit lui-même et ne parut pas trop surpris de ma visite.

— Eh bien! lui demandai-je après m'être installé au fond d'un confortable fauteuil. Eh bien! roi des détectives, as-tu mis la main sur la bande des Adorateurs du Diable?

Roy haussa les épaules avec un peu d'irritation.

— Tu as tort de prendre ainsi les choses

à la légère, Georges. Il se peut que je me trompe... je le souhaiterais presque... mais, vois-tu, plus j'y réfléchis et plus je considère que tu t'es mis dans une situation délicate...

— Mais certainement, Roy, tu te trompes... Tu t'es même déjà trompé, car aucun des malheurs que tu m'as prédits ne s'est encore réalisé. Cependant, sur un point, tu as eu raison... L'homme de la place des Ternes...

— ... Est mort? interrogea Roy d'une voix anxieuse.

— Oui, il est mort, mais sans avoir rien tenté contre moi, de sorte que si ta prophétie s'est en partie réalisée, je crois qu'il ne faut y voir rien d'autre qu'une coïncidence.

Je lui racontai ce qui s'était passé dans la journée et lui dis, en terminant mon récit :

— Représente-toi mon émotion, Roy, quand je le reconnus... lui...

Roy arpentait nerveusement le salon. Il s'arrêta brusquement devant moi et me regarda dans le fond des yeux :

— Ecoute-moi bien, Georges. J'ai commis une grosse bêtise... J'ai complètement négligé certaine hypothèse, certaine possibilité et j'ai eu grand tort... Entre nous, mon vieux, l'affaire ne fait que commencer. Et elle est bien plus compliquée que je l'imaginais tout d'abord. Nous avons devant nous, je dirai même contre nous, une société secrète composée de criminels, qui ne sont pas précisément des apprentis, et c'est

pourquoi la chose est grave... Ce sont des virtuoses du crime... Comprends-tu? Et le chef de la bande est, à mon avis, un véritable génie... C'est d'ailleurs un des motifs pour lequel je me débats dans le vide, jusqu'à présent... Ces gens sont très forts!... Méfie-toi, c'est tout ce que je puis te dire... Tiens-toi sur tes gardes, mon cher, tu n'ouvriras jamais assez l'œil...

— Alors, c'est une idée fixe chez toi? repris-je sur un ton détaché. Mais peu importe!... J'ai d'autres soucis en tête... Figure-toi que j'ai fait, ce matin, une rencontre charmante, et dans un endroit où, vraiment, je ne m'y serais pas attendu... A la Morgue, mon vieux!

Roy ouvrit de grands yeux. Je lui racontai mon aventure sentimentale et lui décrivis Elyana avec un enthousiasme qui le fit sourire.

— Et elle est si malheureuse, cette pauvre femme! N'est-ce pas épouvantable d'être dans une pareille situation?...

— Que veux-tu, fit Roy, ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours... Souhaitons qu'elle arrive à s'en sortir...

— J'ai bien l'intention de l'y aider! m'écriai-je. Elle est charmante et elle me plaît...

— Te plaît-elle autant que Lissa? me demanda Roy avec une intonation moqueuse.

— Encore plus, mon vieux! répondis-je sans relever l'intention ironique de mon ami.

— Oh! Oh! J'espère que tu voudras bien me faire faire sa connaissance?...

— Mais cela va sans dire... A la première occasion...

Nous parlâmes encore de diverses choses et je me hâtai de rentrer.

En descendant de chez Roy, il pleuvait légèrement. Je relevai le col de mon pardessus et j'eus l'impression, à ce moment précis, qu'on me suivait et qu'on m'observait. Je me retournai à plusieurs reprises, mais je ne vis personne ni rien de suspect. J'allongeai furieusement le pas. Une inquiétude soudaine s'était emparée de moi. Pour quel motif? J'aurais été bien embarrassé de le dire, mais ces choses-là se sentent et ne s'expliquent pas. J'arrivai chez moi, trempé et de mauvais humeur. En montant l'escalier, je pensai à tante Gisèle, qui devait être encore éveillée et à qui j'avais l'intention de parler d'Elyana, car je n'avais pas de secrets pour ma vieille parente. J'entrai. Dès le vestibule, une odeur bizarre attira mon attention. C'était comme un parfum très doux, mais pénétrant. Ce n'était évidemment pas celui de ma tante Gisèle, qui, restée très vieille France, n'admettait que l'eau de Cologne et l'eau de lavande. Alors, il fallait en conclure qu'une femme avait pénétré chez moi pendant mon absence. Pourtant, je ne connaissais pas de relations féminines à ma tante. Intrigué, je me dirigeai vers la porte de ma tante Gisèle et frappai discrètement. Personne ne me répondit. Je frappai, une deuxième fois et plus fort. Toujours pas de ré-

ponse. Ma tante serait-elle sortie? C'eût bien été la première fois depuis longtemps!... Je tournai brusquement le bouton et pénétrai dans la chambre. Elle était plongée dans l'obscurité. Rapidement, je tournai le commutateur... et ne pus réprimer un cri de terreur... Je n'oublierai jamais le spectacle atroce qui s'offrit à mes yeux : La vieille dame était dans son lit, mais elle ne dormait point... elle était morte! Son visage était encore crispé comme sous le coup d'une folle terreur, les yeux lui sortaient de la tête et sa bouche ouverte semblait prête à crier au secours. Autour de son cou délicat, je vis une mince cordelette. Sans aucun doute, on l'avait étranglée. En m'approchant de plus près, je vis une petite feuille de papier, découpée en rond et adhérant au front de la morte. Il portait un dessin dont la vue me fit frémir d'effroi, car ce dessin représentait une tête de diable grimaçante, l'exacte reproduction de celle qui ornait l'onyx, avec, en dessous, cette menaçante inscription : *Vengeance à mort !...*

IV

PRINTEMPS D'ITALIE

J'étais accablé de douleur et de crainte. Il me fallut longtemps avant de pouvoir retrouver ma lucidité. L'atroce découverte m'avait littéralement anéanti. Peu à peu, je retrouvai ma raison et me rendis compte de la situation. Elle était tout simplement désespérée. Il n'y avait pas à en douter un seul instant, ma pauvre tante Gisèle avait été assassinée, lâchement assassinée... pendant mon absence. Le malheur fonçait sur moi à toute vitesse. Roy n'avait eu que trop raison, hélas! Et j'étais bien coupable d'avoir pris ses avertissements à la légère. Je voyais nettement les conséquences de l'affreux événement : l'enquête policière, les interrogatoires des inspecteurs, d'un juge d'instruction, les manchettes sensationnelles des journaux... Qui sait si je n'allais pas être soupçonné, arrêté; dans tous les cas, j'allais avoir des jours terribles à passer, sans compter le chagrin que me causait la mort de la vieille dame, que j'aimais comme une mère. Mais le temps pressait, il fallait prendre une décision, dans un sens ou dans un autre, si toutefois j'en étais capable. Or

j'avoue que j'étais en plein désarroi mental. Les dernières paroles de Roy me revenaient à l'esprit : « Tu es en danger ! ». Et moi, idiot, je n'avais su que rire... Roy lui-même ne devait pas se douter que les choses avaient été si vite. Une puissance occulte, dont j'ignorais tout et dont, cinq minutes auparavant, je niais l'existence avec une inconcevable légèreté, une puissance invisible et terrible venait, non seulement de me déclarer la guerre, mais était déjà passée aux actes d'hostilité. *Vengeance à mort !...* Ces mots flamboyaient devant mes yeux en lettres de feu. On avait juré de se venger de moi, de se venger jusqu'à ma mort... Et de quoi? De ce que je n'avais pas voulu restituer le bouton d'onyx que je m'étais indûment approprié. J'avais déjà deux morts sur la conscience : celle de l'inconnu et celle de ma tante Gisèle. Cela commençait bien! Pris d'une inspiration subite, je me précipitai au téléphone et appelai Roy. Lui seul pourrait me guider, me conseiller. En quelques mots brefs, je lui dis qu'un malheur effroyable venait de m'arriver et que je le suppliais de venir me trouver sans retard. Il parut étonné, mais me promit de venir immédiatement. Dix minutes plus tard, sa voiture s'arrêtait devant ma porte. Je l'attendais impatiemment sur le trottoir.

— Que se passe-t-il, Georges? Tu as l'air affolé!... En vérité, tu m'as fait peur au téléphone...

— Monte avec moi, tu vas tout savoir...

Je le conduisis directement dans la chambre de tante Gisèle.

— Voilà, tu en sais à peu près autant que moi. En rentrant, tout à l'heure, je l'ai trouvée ainsi... Je ne sais que penser et encore moins ce qu'il faut faire... Conseille-moi, mon bon Roy, je suis hors d'état de raisonner ou de prendre une décision... Je suis à bout de forces!...

Pas un muscle du visage de Roy n'avait bougé. Il était admirable de sang-froid. Sans me répondre, il se pencha sur le cadavre et l'examina longuement. Puis il détacha, avec précautions, le petit rond de papier encore collé sur le front de ma pauvre tante, et le retourna dans tous les sens.

— Alors, lui demandai-je avec impatience, qu'en penses-tu?

Roy eut un geste évasif.

— Hélas! mon vieux, tout s'est passé à peu près comme je le prévoyais... Evidemment, je n'aurais pas pu prévoir que c'est ta tante qui allait être la première victime de ces gens-là... Il n'y a qu'une supposition raisonnable : ce crime est un avertissement. Tu peux le considérer comme le début d'une série. Pour le moment, ils ne t'ont pas tué parce qu'ils conservent l'espoir que tu finiras par leur rendre l'onyx. Tu vois que tu as affaire à des gens adroits et ne reculant devant rien... La femme qui a tué ta tante devait savoir que tu n'étais pas à la maison...

— La femme? demandai-je légèrement éberlué. Comment sais-tu que c'est une femme?

— Tu ne sens donc pas ce parfum? Il est assez caractéristique...

— Cela ne prouve pas encore...

— Cela prouve, en tous cas, qu'une femme s'est introduite ici. Ce parfum n'est pas un parfum d'homme, je te le garantis. Je le reconnais parfaitement et je sais qui en est le fabricant. Sais-tu le nom de ce parfum?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Les parfums, tu sais, je ne m'y connais guère.

— Tu vois qu'il est parfois utile d'apprendre des choses futiles en apparence. Ce parfum s'appelle : « Printemps d'Italie ».

— Ah! Mais tout cela est secondaire pour l'instant. Que dois-je faire, Roy? Dois-je avertir la police?

— Garde t'en bien! Il est absolument indispensable qu'en dehors de nous deux personne au monde ne sache rien. Remarque que nous sommes les deux seuls à connaître l'existence de l'Association secrète. Nous ignorons encore les buts qu'elle poursuit. Est-ce une organisation politique ou simplement de vulgaires bandits ? Nous ne savons qu'une chose, c'est que nos adversaires sont des fanatiques, qu'un crime ne saurait effrayer. Tu as déchaîné la colère de ces gens et ils ont décidé de te supprimer. Mais, auparavant, pour te montrer que leurs menaces ne sont point vaines, ils ont tué la personne que

tu aimais le plus au monde, c'est-à-dire ta tante. Ceci posé, il ne faut pas que la police mette son nez dans cette affaire, à aucun prix! Entends-tu? Dès l'instant où la police entrerait en jeu, ce serait fini. Nous n'aurions plus qu'à abandonner la partie et nous pourrions renoncer à tout jamais à l'espoir de démasquer la bande... Tandis qu'en opérant seuls, nous avons de grandes chances d'arriver à un résultat. Si tu veux m'aider, je suis certain d'arriver au but. Mais il faudra t'en tenir exactement à mes instructions et m'obéir aveuglément. Y es-tu décidé?

— Oui, fermement!

— Parfait. Notre premier travail consiste à enlever d'ici le corps de ta tante, sans que personne ne nous voie. Sa mort doit rester ignorée jusqu'à nouvel ordre. Si on te demande de ses nouvelles, tu répondras qu'elle est partie en voyage. Et c'est tout...

— C'est très joli, mon cher!... Mais où allons-nous transporter son cadavre? Et comment?

— Chez moi, tout simplement. Je la ferai disparaître dans mon laboratoire.

— Tu dis?

— Je dis : dans mon laboratoire... A l'aide de certains produits chimiques... C'est un simple jeu...

— Et si un jour on apprend?... Je serai accusé de l'avoir tuée...

— N'aie pas peur. Je sais ce que je fais. Et puis ne perdons plus de temps, l'heure s'avance.

Ma voiture est en bas et nous avons la chance qu'à cette heure le boulevard Berthier soit absolument désert. Il s'agit d'en profiter. Dépêche-toi de me donner un coup de main!

Subjugué par l'autorité de Roy, je ne songeai plus à opposer la moindre objection. Comme j'étais rentré trempé, je voulus changer mon pardessus contre un imperméable. J'entrai donc dans ma chambre. Une autre surprise m'y attendait : elle était dans le plus beau désordre qu'on pût imaginer. On avait forcé les tiroirs de mon secrétaire et fouillé effrontément dans tous mes papiers. Les livres de ma bibliothèque gisaient pêle-mêle sur le tapis, en compagnie de mes dossiers. On avait poussé l'audace jusqu'à éventrer mon fauteuil. J'appelai Roy.

— Parbleu! ricana-t-il, tout cela est dans l'ordre logique. Ils ont voulu s'emparer de l'onyx. C'est clair. Tu vois, mon cher Georges, que je n'avais pas sous-estimé tes adversaires. Ils connaissent leur métier... Un instant, dit-il en portant un doigt à ses lèvres.

Il s'approcha du commutateur et le tourna. Roy avança vers la fenêtre, souleva les rideaux et inspecta minutieusement le boulevard. Il me fit signe de venir le rejoindre.

— Tiens, dit-il, avais-je raison de me méfier? Vois cet homme qui se tient au coin de la rue Alfred-Roll et du boulevard.

J'aperçus effectivement un homme en imperméable clair qui semblait monter la garde. Il

était trop loin pour qu'on pût distinguer son visage.

— C'est un espion, fit Roy. Attends, tu vas voir le tour que je vais lui jouer! As-tu une lampe de table?

— Bien. Allume-la. Maintenant, donne-moi ton chapeau et ton manteau.

En quelques instants, avec une habileté surprenante, mon ami confectionna un mannequin qu'il habilla de mon pardessus et qu'il coiffa de mon chapeau, puis il ouvrit la fenêtre, y installa le mannequin et dirigea sur lui la lumière de la lampe. L'illusion était étonnante. Tout le monde aurait pu croire que c'était moi qui me penchais à la fenêtre. L'ombre du mannequin se profilait sur le mur voisin. Puis Roy me fit un signe et nous passâmes dans la pièce contiguë qui était restée dans l'obscurité. Il ouvrit la fenêtre sans bruit et nous attendîmes.

Ce ne fut d'ailleurs pas très long. Je vis distinctement l'homme à l'imperméable faire un geste, lever le bras, et j'entendis presque immédiatement le bruit d'une vitre brisée. Au même instant, le bras de Roy s'allongea. J'entendis un cri et l'homme disparut.

— Et voilà, fit Roy, comment on se débarrasse d'un espion.

Nous retournâmes dans ma chambre et je ne fus pas peu étonné de voir une vitre cassée et le mannequin, la tête transpercée de part en part par une flèche d'acier dont la pointe était

fine comme une aiguille. Autour de la flèche, était enroulé un morceau de papier, portant l'effigie que je commençais à connaître, avec l'inscription qui, elle aussi, me devenait familière : *Vengeance à mort !*

.....

— Tout se déroule normalement, dit Roy. La bande a fait espionner ta maison pour savoir à quel moment tu rentrerais. Comme tu le vois, ta vie n'a tenu qu'à un fil. Oh! ils sont forts... J'ai eu, heureusement, l'idée de me méfier et de regarder dans la rue. Le type a vraiment pris le mannequin pour toi. Il a dû tirer sa flèche avec un arc. C'est une arme terrible entre les mains d'un tireur exercé. Vois un peu comme la pointe de la flèche est acérée!... Tu serais mort sur le champ, si tu avais été atteint. De mon côté, j'ai tiré dessus avec mon pistolet à air comprimé qui a l'avantage d'être silencieux... Je l'ai touché, mais pas grièvement, de sorte qu'il a pu s'échapper.

Je tremblais en pensant au danger mortel auquel je venais d'échapper.

— C'est épouvantable! dis-je, quand on pense qu'il peut se passer de telles choses en plein Paris!... Je me demande si je ne ferais pas mieux de quitter la capitale sans délai?...

— Non. Fuir ne te servirait de rien. Crois-tu qu'ils ne te retrouveraient pas vite? Non! Non, la lutte est engagée, il n'y a plus qu'à la poursuivre. Tu vas rester tranquillement ici et tu

feras semblant de ne pas t'inquiéter. As-tu un bon revolver, au moins?

— Oui. Mais tu crois vraiment que?...

— Je ne crois rien et je m'attends à tout. Ne quitte pas ton arme un seul instant... Peut-être seras-tu obligé de t'en servir plus souvent que tu ne le penses. Mais n'ai pas peur... Je veillerai.

— Excuse-moi, Roy, mais j'ai l'impression très nette que tu sais beaucoup plus de choses que tu ne le dis sur cette association. Est-ce que tu les connais?

Mon ami resta quelques instants sans répondre.

— Il y a quelques années, me dit-il, j'ai entendu parler d'une bande qui procédait un peu comme ceux-là. Elle se composait de malfaiteurs qui pillaient et tuaient. On a fini par la mettre hors d'état de nuire, après bien des efforts et en y mettant le prix. Mais les chefs ont réussi à se mettre à l'abri à l'étranger et, depuis ce temps, je n'avais plus entendu parler d'eux...

— Et tu penses que ce sont peut-être eux qui reviennent à la surface?

— Je ne puis rien te dire, car je n'en sais rien. Je le suppose, mais nous ne pouvons pas tabler sur des suppositions...

— Mais je ne comprends rien à leur méthode. Que signifient ces petits papiers qui portent la signature de leurs crimes. C'est de la folie pure!

— Tu me fais rire! fit Roy en me regardant

avec un air de pitié. Les prends-tu pour aussi naïfs que toi? Ils ont tout calculé à l'avance... Mets-toi bien cela dans la tête. Regarde-les donc, tes papiers, et dis-moi ce que tu vois dessus.

Machinalement, je fis comme Roy me disait et je me rendis compte, avec ahurissement, qu'ils étaient absolument blancs. Plus la moindre trace de diable, d'inscription.

— Tu vois, reprit Roy. Mais je m'étonne de ton étonnement... Tu as pourtant fait un peu de chimie à Centrale? C'est simple comme bonjour! On écrit ou on dessine en trempant sa plume dans une encre spéciale qui disparaît au bout d'un certain temps, qu'on peut déterminer à volonté. Et maintenant, mon vieux, assez parlé et discuté. Nous avons encore du travail devant nous et c'est le plus dur qui nous reste à faire.

C'était surtout le plus pénible pour moi. Mais la nécessité m'interdisait de m'attendrir. Nous mîmes un temps qui me parut infini à transporter jusqu'au rez-de-chaussée le cadavre de ma tante Gisèle. Après nous être assurés que le trottoir était désert, Roy prit ma tante Gisèle sous les aisselles et moi-même je la pris par les pieds. Le chauffeur Jean, ayant mis le moteur en marche, descendit de son siège pour nous prêter la main. Il ne parut pas étonné de la besogne macabre à laquelle nous nous livrions. Il était depuis de longues années au service de Roy de Clyrencourt et était habitué de longue

date aux expéditions les plus folles et les plus scabreuses.

Nous installâmes tante Gisèle sur les coussins de la voiture, bien droite, comme si elle eût été encore vivante. Pauvre tante!... Dire qu'elle n'aurait même pas une sépulture décente et que nul prêtre ne prierait pour le repos de son âme! Mais qu'y pouvais-je? Roy avait raison et je ne pouvais que m'incliner. Il le fallait.

— Et, demandai-je tout d'un coup, que ferai-je si les bandits me dénoncent comme étant le meurtrier de ma tante?... Ils en sont bien capables!...

— Ils s'en garderont bien! fit Roy. Ils ne sont pas assez bêtes pour cela... Ils ne tiennent pas du tout à mettre la police dans leurs petites affaires. Tu penses bien que ce serait la fin de leur existence mystérieuse! Non, de ce côté-là, rien à craindre. N'oublie pas que je suis en possession de l'onyx, du fameux Signe de Satan, et que c'est une arme redoutable entre mes mains. La lutte entre les « Adorateurs du Diable » et nous se poursuivra, sois tranquille, implacablement, mais sournoisement, dans le silence et les ténèbres. Et nous en sortirons vainqueurs, à moins que...

Je le regardai en frissonnant :

— A moins que... nous ne soyions tués auparavant...

V

LE MESSAGE DE SATAN

Il est, je crois, superflu d'ajouter que je ne fermai pas l'œil de la nuit. La mort étrange de ma tante Gisèle, et tous les événements qui en furent la conséquence, m'avaient brisé, au sens propre comme au figuré. C'était une entreprise folle qu'avait conçue mon ami Roy, mais j'avais beau me creuser la cervelle, j'avoue que je ne voyais nulle autre solution. Et puis, à quoi bon regretter ce qui était fait? Comme nous disions au lycée : « Nous sommes dans le bal, il n'y a plus qu'à danser ! ». Dans le bal... J'y étais bien... Evidemment, j'aurais pu prévenir la police, mais il est à peu près certain que les soupçons n'auraient pas tardé à tomber sur moi. N'étais-je pas le seul héritier de ma tante et n'étais-je pas aussi le seul qui pût tirer un avantage pécuniaire de sa mort? Je me demande comment je m'en serais sorti! A présent, du moins, j'avais la sécurité assurée... à condition, toutefois, que personne ne nous eût vus, ce qui me paraissait bien improbable, et aussi que Roy eût eu le temps de détruire toute trace du cadavre... Mais j'avais confiance dans les talents de mon ami.

N'empêche que j'étais loin d'être exempt d'inquiétude. Depuis ma maudite rencontre de la place des Ternes, je ne vivais plus que dans la terreur, sentiment que je n'avais jamais connu jusqu'alors. Ce n'est pas que je sois un lâche, je ne le crois pas, et si j'avais eu affaire à des ennemis déclarés, m'attaquant à visage découvert, je suis certain que j'aurais fait face courageusement et que je me serais vaillamment défendu, mais que faire contre un ennemi invisible, inconnu ? Tout le monde me devenait suspect. Le moindre passant me regardant avec un peu d'insistance éveillait ma défiance. Bref, c'était une torture morale de tous les instants.

J'avais passé le reste de ma nuit debout, la tête dans mes mains, réfléchissant, cherchant à comprendre, m'attendant d'ailleurs, à tout instant, à une nouvelle attaque de la part de mes ennemis. Par mesure de précaution, je laissai la lumière allumée toute la nuit et me reposai tant bien que mal dans le fauteuil que les bandits avaient à demi éventré. Je ne commençai à respirer que lorsque je vis poindre le jour. Il me semblait revivre enfin. Mais pour combien de temps? Dieu seul le savait!... J'arrivai à mon bureau en retard, au grand étonnement de mes employés qui me savaient fort strict sur le chapitre de la ponctualité. Je vis qu'ils me regardaient avec curiosité. En m'examinant dans le miroir du lavabo attenant à mon bureau, je compris pourquoi. Je fus effrayé en voyant mon

visage : mes traits étaient tirés, j'avais le teint jaune et les yeux cerclés d'immenses cernures bleuâtres. J'avais l'air d'un cadavre sorti de sa tombe.

Le travail me fit du bien. Je m'absorbai dans ma tâche avec une telle ardeur que je finis par tout oublier.

Je sortis du bureau à midi précises, comme les autres jours. J'avais l'habitude de prendre mes repas dans un petit restaurant voisin. Je ne changeai naturellement rien à mes habitudes et, après avoir acheté *Paris-Midi,* je me dirigeai vers ma gargote, sans me hâter. La salle était bondée, comme de coutume, et je finis par découvrir au fond une table libre. Quelle ne fut pas ma surprise en y trouvant, déjà installé, mon ami Roy qui m'accueillit en souriant. Il semblait m'attendre.

— Enfin, te voilà!... Je me demandais si tu allais venir. Voilà dix bonnes minutes que je suis là...

— Comment diable as-tu pu savoir que je déjeunais ici?

— Oh! ce n'était pas sorcier à deviner... D'ailleurs, il me semble que tu me l'avais dit un jour.

— Y a-t-il du nouveau?

— Oui... Mais dépêche-toi de manger. Nous irons prendre le café ailleurs, dans un endroit plus tranquille, et je te raconterai...

Je crois bien n'avoir jamais englouti un repas

de ma vie avec une telle précipitation. En cinq minutes, mon déjeuner fut expédié.

Roy avait pris un bock. Nous sortîmes aussitôt et allâmes nous installer dans un petit café où nous ne risquions pas d'être dérangés.

— Voilà, mon vieux, commença Roy. Je tenais d'abord à te faire savoir que mon petit travail de cette nuit est entièrement achevé et que je défie qui que ce soit de trouver désormais la moindre trace de ta tante Gisèle... Je suis désolé d'aborder ce sujet avec toi, mon pauvre ami, car je sais le chagrin que tu éprouves... Sois assuré que je prends une vive part à ta douleur. Mais nous n'avions pas le choix et le temps nous talonnait... Bon! Donc, sécurité complète de ce côté-là.

Maintenant, autre chose. J'ai reçu ce matin une lettre...

— Ah! je suppose que tu dois en recevoir souvent...

— Oui, mais celle-ci émane de lui...

— De qui, lui?

— Mais de Satan en personne!... Je le nomme ainsi. D'ailleurs, il se donne lui-même ce nom... Du chef de l'organisation secrète qui nous a déclaré une guerre sans merci...

— Mais ce n'est pas possible! D'où te connaissent-ils? D'où ont-ils ton adresse?

Roy laissa tomber sur moi un regard de moquerie apitoyée.

— Mon cher Georges, tu ne vois décidément

pas plus loin que le bout de ton nez. Ne t'ai-je pas déjà dit que nos adversaires n'étaient pas des petits garçons? Pour des gens de cette force, trouver une adresse ou se renseigner sur l'identité de quelqu'un, ce n'est qu'un jeu! Tu peux être persuadé qu'ils savent fort bien qu'en ce moment nous sommes ensemble, ici, et de quoi nous parlons. Enfin, passons, ceci n'est qu'un détail. J'ai pensé que la lecture de cette lettre t'intéresserait... Veux-tu en prendre connaissance?

Il me tendit une enveloppe jaune de format ordinaire, sur laquelle je vis une tête de diable grimaçant.

Je lus lentement, attentivement la missive. Plus je lisais, plus je m'étonnais :

Monsieur,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous et je sais qui vous êtes. Vous êtes, pourquoi le nier? un jeune homme doué des plus brillantes qualités, et l'un des plus distingués criminalistes de notre époque. Vous voyez que je vous estime à votre vraie valeur. C'est justement parce que je sais à quoi m'en tenir sur vos talents et sur votre courage, que je me permets d'attirer votre attention sur les points suivants. J'ai dû, à mon très grand regret, constater que vous vous occupiez avec un peu trop d'insistance de choses qui ne vous regardent pas

le moins du monde. Mes affaires ne regardent que moi et je ne suis pas disposé à laisser qui que ce soit s'y immiscer. Vous ignorez peut-être encore ma véritable personnalité, mais vous avez déjà eu, je crois, un échantillon de mon savoir-faire. Je crois être dans mon droit le plus absolu en agissant comme je le fais, et je vous prie, puisque vous êtes mêlé à cette affaire, de bien vouloir vous arranger pour que me soit rendu sans délai l'objet qui m'appartient. Si vous accédez à ce désir, je vous promets que j'arrêterai immédiatement les hostilités. Mais si, contrairement à mon attente et à mes désirs, vous tenez vraiment à croiser le fer avec moi, tant pis pour vous! On ne me défie pas impunément, et la lutte sera plus âpre encore que vous ne le supposez. Je la poursuivrai jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce que je vous aie supprimé...

Mais j'ai foi en votre bon sens et votre compréhension. Car, après tout, que pourriez-vous gagner en me résistant? Vous êtes un ver de terre que j'écraserai quand bon me semblera. Il est donc de votre intérêt de me faire rendre l'onyx, Vous avez trois jours pleins pour réfléchir. Si vous acceptez mes propositions, faites-le moi savoir en faisant passer une petite annonce dans Paris-Soir.

J'attends votre réponse et vous prie de croire, monsieur, à l'assurance de ma considération très distinguée.

SATAN.

Quand j'eus terminé la lecture de cette étonnante missive, je regardai Roy avec des yeux ronds.

— Eh bien! Qu'en penses-tu? me demanda mon ami après avoir rangé soigneusement la lettre dans son portefeuille.

— Rien... Et toi? Qu'as-tu l'intention de faire?

— Bien entendu, je ne renverrai pas la pierre. Je l'ai, je la garde! Je choisis la deuxième alternative, j'accepte la lutte, la lutte à outrance, jusqu'à la mort d'un des deux adversaires...

— Mon vieux, c'est de la folie! Aurais-tu la prétention de lutter contre une organisation aussi puissante et aussi dangereuse? Ils t'auront, et moi aussi... C'est une perspective charmante!...

— C'est possible, répondit Roy avec sécheresse, mais c'est ainsi. J'ai décidé de lutter et je ne changerai plus d'avis.

— Soit, mais je donnerais je ne sais quoi pour que cette maudite histoire se termine rapidement...

— Je suis désolé de t'enlever tes illusions... Elle ne fait que commencer!

— Splendide! ironisai-je, deux contre vingt-six au moins, voilà une proportion qui n'est pas pour me déplaire!... Ça va donner du sport, et du beau! Seulement, je ne suis plus très sportif, moi... Au fait, sais-tu qui est l'individu qui se cache sous le pseudonyme de Satan?

— Je l'ignore totalement. Mais que m'importe son nom! Quel qu'il soit, ce type est loin

d'être un imbécile, c'est tout ce que je puis t'affirmer. C'est peut-être le seul adversaire qui soit digne de moi. Qui sait même s'il ne m'est pas supérieur?

— Et c'est pour cela que tu veux lutter avec lui?

— Bien sûr... C'est que je suis un sportif, moi! Mais ne te tracasse donc pas! Je sais ce que je peux et ce que je fais. Conserve ton sang-froid, mon cher Georges, tu n'es pas au bout de tes étonnements avec ton ami Roy.

.....

Les trois jours qui suivirent cette conversation me parurent d'un calme délicieux. Il ne se produisit absolument rien. Satan tint sa parole. J'en arrivai à croire que tout n'avait été qu'un affreux cauchemar, définitivement chassé. Le soir du dernier jour, je rentrai chez moi et m'installai devant ma table où m'attendait un confortable repas. Je dépliai mon journal et lus en septième page, dans la rubrique : « Avis personnels » des petites annonces, l'entrefilet suivant :

Satan. Proposition refusée. Déclare guerre à outrance jusqu'à extermination. — R. C.

Je frémis. Ainsi la lutte allait recommencer. Le merveilleux repos auquel je commençais à m'habituer allait prendre fin! Je laissai triste-

ment tomber le journal et j'achevai sans appétit mon dîner. J'avais espéré jusqu'à la dernière minute que Roy deviendrait raisonnable et qu'il renoncerait à cette dangereuse folie. Et maintenant le mal était fait. J'étais furieux. Je pris mon chapeau et mon pardessus et sortis comme un fou hors de chez moi. Je voulais aller trouver sur le champ Clyrencourt et lui crier mon indignation, lui dire que cette histoire commençait à m'excéder, qu'elle avait déjà coûté la vie d'une personne qui m'était chère et que j'avais, après tout, mon mot à dire!

Jean, le chauffeur-valet de chambre, m'ouvrit la porte et me dit que son maître était au salon avec une visite.

— Je vais annoncer monsieur, mais je ne sais s'il pourra recevoir monsieur...

— Dites-lui que c'est urgent! répondis-je avec impatience.

L'instant d'après, Roy venait me retrouver dans le petit bureau où Jean m'avait introduit.

— Tu tombes à pic, mon cher vieux! me dit-il affectueusement. J'attendais ta visite beaucoup plus tôt. Qu'as-tu fait pendant ces trois jours?

— Je suis resté chez moi! m'écriai-je avec fureur. Tu dois bien penser qu'après tous les événements que tu sais je n'ai pas très envie de m'amuser!... Je suis ici parce que je viens de lire l'annonce que tu as fait passer...

— Pas mal, hein?

— A ton avis, peut-être, mais pas au mien!...

Je t'en supplie, Roy, fais machine arrière. Ne vois-tu pas que tu cours à ta perte... et à la mienne? Rends-moi cet onyx qui, d'ailleurs, m'appartient, que je sache...

— Allons, fit Roy en passant son bras sous le mien, ne t'agite donc pas ainsi... Tu es nerveux ce soir... Un peu de distraction ne te fera pas de mal... Pourquoi toujours penser sans cesse à Satan et à sa bande? Parlons d'autre chose!... Et ton amie Elyana? L'as-tu revue? Quand te décideras-tu à me présenter à elle ?...

— Le moment n'est pas encore arrivé, répondis-je, stupéfait par son calme.

— Est-ce que tu la rencontres souvent?

— Non, je l'ai rencontrée hier, mais par hasard...

— Est-elle un peu consolée de la mort de son mari?

— Heu, heu... Oui, peut-être...

— Ecoute-moi, fit Roy en quittant son ton badin et en prenant une voix grave... A partir de demain, tu vas avoir un locataire, un pensionnaire chez toi...

— Qu'est-ce encore que cette nouvelle invention?

— C'est très sérieux, et ton pensionnaire ne sera personne d'autre que moi...

— Toi! et pourquoi faire, grand Dieu?

— Pour te protéger, idiot... N'oublie pas qu'à partir de demain, les hostilités vont reprendre... Notre armistice prend fin ce soir à minuit... Je

pense que tu trouveras bien un coin pour me loger...

— Certainement, mais...

— Pas de questions, et maintenant, viens avec moi...

Il m'entraîna dans le salon, et je me trouvai en présence d'une dame qui se leva à mon entrée et m'accueillit la main tendue avec un gracieux sourire. C'était Lissa Manzoni, plus belle et plus captivante que jamais.

— Monsieur Aubrey, dit-elle de sa voix aux intonations caressantes, quel plaisir et quelle surprise!...

— Le plaisir est pour moi, madame...

Elle sourit encore et nous bavardâmes encore quelque temps. Tout en l'écoutant, je la regardais à la dérobée... Elle était vraiment adorable, cette brune Italienne, avec son sourire de madone. Elle était certainement d'une beauté plus pure qu'Elyana, mais, malgré tout, je préférais cette dernière... Elle possédait un charme que la Napolitaine n'avait certainement pas...

Ce jour-là, Lissa avait quelque chose de particulier en elle, mais je n'arrivais pas à réaliser exactement quoi... Etait-ce sa robe élégante ou ses bijoux étincelants qui la faisaient paraître plus belle encore...

Et soudain, je découvris ce je ne sais quoi qui m'obsédait...

Son parfum? C'est cela... c'était son parfum... Comment ne l'avais-je pas reconnu plus tôt? Je

connaissais déjà ce parfum, dont les effluves n'avaient pas cessé de me hanter... C'était celui qui embaumait mon antichambre, le soir où je trouvai ma tante Gisèle étendue sur son lit de mort... C'était le « Printemps d'Italie »...

VI

LA VISITE DE SATAN

Cette découverte me fit l'effet d'un coup de massue. Il faut croire que mon ahurissement se lisait visiblement sur mon visage, car Roy, qui m'observait avec attention, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis il se ravisa... A partir de cet instant, je fus distrait et rêveur, et je ne pris qu'une part lointaine à la conversation... Mon esprit vagabondait ailleurs... Une question venait de se poser impérieusement à moi, Lissa Manzoni était-elle, pouvait-elle être celle qui avait tué ma tante ? Ma raison me répondait évidemment que cette supposition était inepte. Car enfin, le parfum ne voulait rien dire. Combien de femmes dans Paris l'employaient !... Certes, mais ma tante avait succombé sous les coups d'une femme, ainsi que Roy me l'avait magistralement démontré... D'ailleurs, qui était au juste cette Lissa ? D'où sortait-elle ? Autrefois, je n'en n'avais jamais entendu parler, et puis, depuis quelque temps, on ne voyait plus qu'elle en compagnie de Roy... Etait-ce une simple camarade ? Un lien plus intime les unissait-il ? Après tout, ce n'était pas mon affaire... Je résolus, néanmoins, de poser

une question discrète à Roy... J'eus l'occasion de le faire plus tôt que je le pensais car, au bout d'un instant, Lissa se leva en disant qu'il était temps pour elle de rentrer à la maison... De mon côté, je résolus d'en faire autant. Aimablement, Roy déclara qu'il nous accompagnerait... Il fit monter la jeune femme dans un taxi et continua de marcher avec moi...

— Cela t'étonne un peu de rencontrer ce soir Lissa chez moi, me demanda-t-il en prenant les devants.

— Oui, mais ce qui m'a surtout étonné, c'est...

— C'est son parfum... je le sais... j'y ai pensé tout de suite... Je suis même certain qu'il t'est venu un soupçon... Tu as pensé que c'était elle qui avait assassiné ta tante Gisèle... Bien entendu, c'est une idée absurde mais je conçois fort bien que tu l'aies eue... Je connais Lissa depuis longtemps et je puis t'affirmer qu'on ne peut même pas songer un seul instant...

— Je ne dis pas le contraire, mais tu avoueras qu'il est étrange qu'elle ait exactement le même parfum que la meurtrière...

— Tu sais, mon vieux, « Printemps d'Italie » est un parfum nouveau. Il est lancé par Guerty... et il a un succès fou... Alors il est bien naturel de le rencontrer chez plus d'une femme...

— Evidemment... Mais que fait-elle au juste, cette belle Italienne ?

— C'est une actrice... Elle est ici, à Paris, pour son plaisir... Je l'ai connue à Naples où elle fai-

sait partie de la troupe du Grand Théâtre... Elle a beaucoup de talent, tu peux m'en croire... Et maintenant, parlons le choses sérieuses... J'ai l'intention de venir m'établir chez toi, demain, vers les six heures de l'après-midi... Ne dis à personne qui je suis, et si ta femme de ménage ou la concierge te posent des questions, dis leur froidement que je suis un parent de province...

— La concierge m'a déjà demandé des nouvelles de tante Gisèle... J'ai menti honteusement, et je lui ai raconté qu'elle était partie en voyage... Maintenant, je ne sais pas jusqu'à quel point elle m'a cru...

— Ne t'inquiète donc pas pour si peu... Que les gens pensent ce qu'ils veulent... L'important est que, pour le moment, personne ne se doute de rien... Plus tard, quand la vérité pourra être dite sans inconvénient, nous verrons à la dire...

Nous continuâmes à marcher côte à côte, et brusquement je rompis le silence.

— Es-tu bien certain que Satan, puisque tu le nommes ainsi, commencera à nous attaquer dès demain ?

— J'en suis convaincu... Bien entendu, il va tenter de nous surprendre, et il va falloir nous tenir sur nos gardes...

— Et quelles mesures de défense as-tu prévues ?

— Aucune... J'ai l'intention d'attendre... *wait and see*... comme disent les Anglais.

« Et alors... au moment voulu, j'agirai... tout

dépendra des circonstances... Quelle chambre vas-tu mettre à ma disposition ?

— Est-ce que celle de la tante Gisèle ne te paraîtra pas trop triste ?

— Mais pas le moins du monde... Je ne suis pas superstitieux... Bon, et là-dessus, mon vieux, je te quitte... Bonne nuit et courage...

Il me tendit la main, mais je la retins un instant...

— Ecoute, Roy, ne te moque pas de moi, et accompagne-moi jusqu'à ma porte... Tu rentreras en taxi... Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai comme un pressentiment qu'il va m'arriver quelque chose de désagréable...

— Pure imagination, mon cher Georges... Effectivement, tes nerfs semblent atteints... ce qui est compréhensible... Eh bien, c'est entendu, je t'accompagne...

C'était vrai : je ne me sentais pas à mon aise... j'avais peur... voilà le gros mot lâché... J'avais une peur atroce et chacun des pas qui me rapprochaient de chez moi augmentait encore cette peur... Je redoutais même tellement de passer la nuit seul chez moi, que je pensais prendre une chambre à l'hôtel... Je l'aurais même déjà fait plus tôt, si je n'avais craint d'éveiller les soupçons de la femme de ménage...

Mais à présent que Roy venait s'installer chez moi, je me sentais rassuré... Pour un peu, je lui aurais proposé d'effectuer son déménagement ce soir-même... Roy me quitta à l'angle de la rue

et me souhaita une nuit calme... Avant de monter, je levai la tête et vis avec surprise que la chambre de ma tante Gisèle était illuminée... Je n'eus que le temps de rappeler Roy qui déjà s'éloignait...

— Diantre, s'écria-t-il... Est-ce que notre ami Satan aurait déjà commencé à manœuvrer ?... Dis-donc, Georges, es-tu bien sûr de ne pas avoir oublier d'éteindre la lumière avant de sortir ?

— J'en suis certain.

— Eh bien, allons voir de quoi il retourne... Après tout, ce sera une excellente occasion de faire connaissance...

Je ne pus m'empêcher d'admirer le cran de mon ami. Rien ne pouvait l'émouvoir.

Nous grimpâmes quatre à quatre les trois étages... Je tenais mon revolver à la main, prêt à tirer à la moindre alerte. Roy, de son côté, avait sorti son pistolet à air comprimé... L'intrus trouverait à qui parler... Malgré tout, je tremblais comme une feuille. Qui allions-nous surprendre ? Des cambrioleurs ? des membres de la secte qui me persécutait ?

J'ouvris la porte avec autant de rapidité que possible, mais comme par un fait exprès, elle grinça terriblement... L'antichambre était obscure... Au moment précis où j'allais tourner le commutateur, je sentis ma main prise dans une poigne de fer... et je reçus en même temps un coup formidable en plein visage... Je chancelai

sous le choc... Le sang me jaillit par les narines, et je fus étourdi pendant un bon moment...

Roy s'était précipité et je l'entendis frapper comme un sourd... Un combat violent se déroula dans l'obscurité... Puis j'entendis Clyrencourt pousser un cri et il tomba lourdement à mes pieds... Dans mon trouble, je m'accrochai désespérément à notre adversaire, et ne le lâchai point, malgré la grêle de coups qu'il fit pleuvoir sur ma tête... Puis je sentis un objet dur qui s'abattait sur mon crâne, et je perdis connaissance...

Lorsque je rouvris les yeux, j'étais étendu sur le divan du salon...

La première personne que je vis fut Roy, qui souriait comme à l'ordinaire. Je remarquai tout de suite une bosse bleuâtre et striée de rouge qui ornait son front... Mais il semblait que le coup n'avait pas entamé sa bonne humeur, car ce fut d'une voix enjouée qu'il s'enquit de mon état.

— Enfin, te voilà revenu du pays des songes... Sais-tu que je commençais à m'inquiéter... Je me demandais si elle ne t'avait pas assommé pour tout de bon...

— Elle ? qui ça, elle ?

— La femme qui s'est introduite chez toi...

— Ah ? c'était une femme... Cela m'étonne... Ce n'est pas une femme qui est capable d'asséner des coups d'une violence pareille...

— C'est pourtant ainsi... Tu t'es conduit vaillamment, mon petit vieux... et c'est grâce à ton

courage que j'ai pu reconnaître le sexe de l'ennemi... D'ailleurs, voici qui va te convaincre...

Il me tendit un morceau d'étoffe. J'aurais juré qu'il avait été arraché au corsage de Lissa Manzoni...

Roy devina sans doute ma pensée, car il ajouta...

— Non, mon vieux, tu te trompes... Ce n'est pas elle, mais, je reconnais qu'il y a encore là quelque chose de mystérieux... Je me suis royalement trompé en m'imaginant que notre ami Satan ne commencerait son offensive que demain... Il est probable qu'il a lu ma réponse dans la première édition du journal, et il n'a pas perdu de temps... Mais cela ne fait rien...

— Elle s'est échappée ? demandai-je...

— Oui... elle est plus maligne que nous deux réunis.. Je suppose qu'elle nous a entendu arriver... Alors elle s'est postée derrière la porte, et quand nous sommes entrés, elle a cogné... Je me demande avec quoi elle m'a fait cette magnifique bosse...

Je ne pus m'empêcher de rire...

— Avoue que tu ne l'as pas volée... Toi, le grand détective, qui sais tout, qui prévois tout... Tu ne prévoyais pas cela... Une faible femme a eu raison de toi...

— Faible... oh ! oh !... fit Roy en se frottant le front meurtri... Mais sois tranquille, la leçon n'est pas perdue pour moi... A l'avenir, je serai plus prudent...

Au bout de quelques minutes, Roy prit congé de moi... Je verrouillai soigneusement la porte derrière lui... J'inspectai minutieusement chaque pièce de l'appartement de manière à prévenir toute surprise... Je ne découvris rien de suspect... Je pouvais enfin me coucher... Mais je ne songeais guère à dormir... Mes pensées tourbillonnaient dans ma tête...

Le parfum surtout... Qui pouvait être cette femme mystérieuse qui, par deux fois déjà, s'était introduite chez moi et qui en voulait à ma vie ? Roy prétendait que ce ne pouvait être Lissa... mais je n'étais pas aussi convaincu que lui... Le lambeau d'étoffe, resté entre ses mains, ressemblait vraiment au satin dont était fait le corsage de Lissa... D'un autre côté, je ne voyais pas l'intérêt que l'Italienne aurait pu avoir à me supprimer... Non, mon soupçon était tout simplement grotesque...

Une idée surgit soudain dans mon cerveau surexcité... Et si Lissa faisait partie de la bande... si elle était embrigadée sous les ordres de Satan. Cela n'avait rien d'impossible, en principe, du moins... Comme tout cela était compliqué et comme j'aurais préféré rendre l'onyx, mais à cause de l'entêtement de Roy...

Je dus finir par m'endormir, car je m'éveillai soudain... J'eus l'impression très nette que je n'étais pas seul dans ma chambre... et je perçus une odeur de brûlé... Etait-ce l'odeur de roussi de Satan ?... Je me dressai sur mon lit... et les

bouffées d'un havane me montèrent aux narines... J'allongeai la main et tournai le communateur, et je vis un spectacle peu banal...

A trois pas de mon lit, assis dans mon grand fauteuil, un homme à la puissante carrure fumait tranquillement, les jambes croisées... Il portait un complet noir, des souliers vernis et des chaussettes... rouges... Son visage me produisit une terrible impression, car il était l'exacte reproduction de l'effigie du diable gravée sur l'onyx, cause de tous mes malheurs... C'était Satan en personne... Il ne lui manquait que les cornes... Il était de teint basané, son nez busqué tombait sur des lèvres épaisses et ses yeux noirs et fulgurants étaient légèrement bridés comme ceux d'un Asiatique... C'était bel et bien une incarnation parfaite du prince des ténèbres...

Il ne parut pas étonné le moins du monde en me voyant... On aurait dit qu'il n'attendait que mon réveil... Il me regarda fixement, accentua l'expression grimaçante de ses traits et prit la parole :

— Monsieur, vous voudrez bien m'excuser d'être venu vous rendre visite sans m'être fait annoncer, mais vous me rendrez cette justice que je n'ai point troublé votre sommeil et que j'ai patiemment attendu votre réveil... En général, je ne me permets point de venir déranger le monde, mais cette fois-ci, il s'agit d'un cas exceptionnel...

L'homme avait une voix grave, de basse, aux accents désagréables...

— D'où me connaissez-vous et par où vous êtes-vous introduit dans mon appartement ?

Mon visiteur sourit et découvrit une double rangée de dents ébouissantes...

— Ne me posez pas des questions d'une telle naïveté, Monsieur Aubrey... Je vais vous donner les raisons de ma présence ici, sans me lancer dans des explications inutiles... Je suis ici, vous le voyez... Par quel moyen ? Peu importe...

— Soit, repris-je éberlué par l'assurance du personnage, et que désirez-vous de moi ?

— Je vais vous le dire... Auparavant, permettez-moi de me présenter à vous. On peut toujours respecter les usages, n'est-ce pas ? Je suis Satan, et je crois que vous avez déjà entendu parler de moi...

Ainsi, j'avais devant moi l'être énigmatique qui avait tenté de s'entendre avec Roy... le chef de l'association mystérieuse... celui à qui nous avions déclaré la guerre... Et voilà que je me trouvais en présence et sans doute entre les mains de cet homme redoutable... J'étais dans une pénible situation... Que pouvais-je faire ? Appeler n'eût servi de rien... Saisir mon revolver qui se trouvait dans le tiroir de ma table de chevet... Plaisanterie... L'homme devait être sur ses gardes...

Je résolus d'attendre avec résignation la suite des événements...

— Ma présence, cher Monsieur Aubrey, poursuivit l'étrange visiteur, doit suffire à vous prouver que les murs les plus épais et les serrures les plus compliquées ne m'arrêtent pas... Je me suis permis de forcer votre porte parce que j'ai une question extrêmement importante à débattre avec vous... Autant que je sache, vous êtes le plus intime ami de monsieur Roger de Clyrencourt... un jeune homme charmant et plein d'avenir... J'admire beaucoup ses talents... Vous aussi, monsieur, vous êtes plein de mérite et fort sympathique... J'aime la jeunesse et je trouve absolument navrant que des jeunes gens de votre valeur risquent de se voir arrêtés en plein essor...

— Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît ?

— J'entends que vous êtes assuré de trouver avant peu une fin regrettable si vous vous permettez de continuer à vous mettre en travers de mon chemin. J'ai lu, ce soir même, la réponse que votre ami de Clyrencourt m'a faite... Ce jeune homme entreprend une véritable folie... D'autres personnes que lui ont voulu se mesurer avec moi... elles ont toutes eu à le regretter. Je suis une puissance contre laquelle toutes les autres viennent infailliblement se briser... Ni votre ami, ni vous ne pourrez jamais rien contre moi... et je me verrai dans l'obligation de vous anéantir... Il est encore temps de réfléchir... Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse en paix... Vous avez donc tout intérêt, cher Monsieur Aubrey, à intervenir dans ce sens auprès de

votre ami de Clyrencourt... Mais ne tardez pas trop... car ma patience finirait par se lasser... Je vous tends la perche, ne la refusez pas...

Il fit une pause, semblant attendre ma réponse, mais je gardai le silence.

— Je tiens essentiellement, reprit-il, à rentrer en possession de mon onyx. Je sais que c'est vous qui le détenez... Or, vous vous en êtes emparé indûment et vous prétendez le conserver contre tout droit et toute équité... Je vous fais une proposition que je ne ferais sans aucun doute à nul autre... L'argent, pour moi, ne joue aucun rôle... Je suis disposé à vous verser la somme que vous désirerez si vous me restituez ma pierre... Voulez-vous un chèque en blanc ?

— J'accepterais très volontiers votre proposition, répondis-je après une longue hésitation... si je le pouvais... Malheureusement, le bouton d'onyx n'est plus entre mes mains...

L'étranger fronça ses sourcils arqués...

— Ce qui signifie... Monsieur Aubrey ?

— Que je n'ai plus la pierre, je viens de vous le dire...

— Ah ! Ah ! je comprends... Vous l'avez remise à M. de Clyrencourt...

— Exactement... et je dois dire que... enfin, je doute fortement que mon ami accepte de vous la restituer... Vous voyez donc qu'il ne m'est pas possible de vous donner une réponse...

— Ah ! j'aurais dû m'en douter, murmura mon visiteur... Enfin, tant pis... Monsieur Aubrey,

j'ai décidé que cette pierre me reviendra, et ma volonté s'accomplira, soyez-en sûr... Ce n'est qu'une question de temps...

Le diabolique personnage médita quelques instants encore, puis il se leva et me dit avec une grande politesse :

— Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, cher monsieur... Mais avant de me retirer, laissez-moi vous donner un conseil bienveillant... Quittez Paris sans tarder... et ne vous mêlez pas plus longtemps d'une affaire qui ne vous regarde plus et où vous avez tout à perdre... J'ai dit : tout... Pendant qu'il en est temps encore, mettez-vous à l'abri... car je vous préviens que dans la lutte qui va venir, j'agirai sans pitié... J'ai tenté de négocier, car je suis ennemi des solutions violentes et le meurtre en particulier me répugne... je n'y ai recours que si, vraiment, je ne puis l'éviter... Je vois que je serai obligé d'employer la force avec vous... Tant pis pour vous...

Son visage avait pris une expression féroce... Il n'avait plus rien d'humain... Il ne prononça pas un mot de plus et sortit de la pièce... Je l'entendis fermer la porte d'entrée, puis tout retomba dans le silence...

VII

PREMIÈRE ESCARMOUCHE

Roy tint sa parole. A peine étais-je rentré de mon bureau, qu'il sonna, une petite valise à la main...

— C'est moi, en personne, mon cher vieux... A partir de maintenant, tu ne seras plus seul... J'espère que tu seras plus rassuré...

— Je l'espère, et je te remercie, mon cher Roy... Mais entre donc et débarrasse-toi de ton bagage... J'avais hâte que tu arrives... Après mon aventure de la nuit dernière, je ne serais plus resté longtemps ici...

— Notre aventure, tu veux dire... Peuh... un simple incident...

— Non, non, il ne s'agit pas de l'attaque qui t'a valu une si jolie bosse et à moi, un évanouissement... non... Il y a eu autre chose depuis...

— Raconte... raconte...

— Eh bien, si tu as reçu une lettre de Satan, moi, j'ai reçu sa visite, c'est encore mieux...

Et je lui racontai par le détail l'entretien nocturne qu'avait bien voulu m'accorder le seigneur Satan...

— Il m'a conseillé vivement de quitter Paris,

et je me demande si je ne vais pas le faire... J'en ai bonne envie...

— Tu serais un bel imbécile de te laisser intimider.. Je te retiens, toi, me plaquer, au moment où l'affaire commence à devenir intéressante... Ce ne serait pas très joli de ta part, Georges... Non... je ne puis croire que tu aurais cette lâcheté... Tu resteras ici, j'en suis sûr... Advienne que pourra... Nous ne nous quittons pas...

— Bien entendu, je resterai, mais...

— Bravo... Je n'en attendais pas moins de toi... Et maintenant, parlons sérieusement... Donc, l'ami Satan veut ravoir l'onyx à tout prix... Il est disposé à payer la forte somme, dis-tu ?

— Sans aucun doute, puisqu'il m'a offert un chèque en blanc...

— Bigre... Il faut croire que l'objet vaut encore plus que tout ce qu'il pourrait offrir... et cela prouve aussi qu'il dispose de moyens financiers illimités... Tu as très bien fait de lui répondre que la pierre se trouvait entre mes mains... Qu'il vienne donc me la prendre... s'il l'ose... Il verra que ce n'est pas si facile...

Roy déposa sa petite valise sur la table et l'ouvrit...

Je remarquai qu'elle contenait une foule de choses et surtout un véritable arsenal... Pistolets et revolvers de tout calibre, cartouches, poignards, lampes de poches et ampoules de rechange, piles électriques et jusqu'à une paire de gants en caoutchouc épais...

Je ne pus m'empêcher de lui marquer mon étonnement...

— Mais Roy, à quoi songes-tu ?... pourquoi tout cet attirail ?...

— Mon vieux, on ne sait jamais... Tout cela peut nous servir... Maintenant, Georges, sois attentif... je vais t'exposer mon plan... La nuit, nous ouvrirons la porte de communication entre nos deux chambres... comme cela nous ne serons jamais isolés... Les fenêtres seront toujours fermées... J'ai amené un système de fermeture spécial, facile à adapter aux persiennes... Pour la porte, même précaution... Comme cela nous serons à l'abri de toute surprise... Autre chose, il faut que l'appartement soit toujours occupé par l'un de nous... Cela est très important...

— Oui, mais tu sais bien que j'ai mes occupations...

— J'ai prévu ton objection... Je resterai là toute la journée et tu viendras me relever à la sortie de ton bureau...

— Bien, mais la question des repas...

— Je m'en charge... J'ai donné ordre à mon fidèle Jean de m'apporter ici un certain nombre de victuailles et je sais cuire... Tu verras quel cuisinier je fais...

— Tout cela me paraît fort judicieusement combiné... et cette petite existence va durer... combien de temps ?

— Ah ! voilà la question... je ne puis te le dire... car je n'en sais rien de plus que toi... Cela

dépend uniquement de la marche des événements. Mais, je ne pense pas que cela dure une éternité... Satan n'est pas homme à laisser traîner les choses... tu as pu t'en apercevoir... et moi, j'ai la riposte rapide... tu le sais aussi...

— Enfin, soupirai-je, nous verrons bien comment tout cela tournera... Oh !...

— Quoi donc ?

— J'allais oublier, avec toutes ces histoires... que j'avais rendez-vous ce soir avec la charmante Elyana...

— Eh bien, mon vieux, tu n'as qu'à y aller... J'avais l'intention de rester ici... J'ai de quoi passer le temps... Je me suis fait apporter par Jean quelques bouquins... je ne m'ennuierai pas... Rentre quand cela te fera plaisir...

Nous prîmes ensemble un frugal repas composé d'œufs durs et de sandwiches. Je découvris quelques oranges dans le garde-manger... Et à huit heures et demie, je laissai Roy tout seul... Je lui avais dit que je rentrerais vers onze heures... D'ailleurs, je n'allais pas loin, car j'avais donné rendez-vous à Elyana, place Pereire... Elle m'attendait... Nous entrâmes dans un café. Elle était plus pâle que de coutume, mais peut-être n'était-ce qu'une idée à moi... Ses grands yeux noirs me lancèrent un regard de reproche quand je lui tendis la main.

— Excusez-moi, lui dis-je... Je sais que je suis un peu en retard, mais ce n'est pas ma faute... Mon ami m'a retardé...

— Votre ami ? demanda-t-elle un peu surprise... Vous ne m'aviez pas encore parlé de lui...

— C'est vrai... je n'ai pas eu l'occasion... mais maintenant qu'il habite avec moi, je pense que j'aurai le plaisir de vous le présenter avant peu... C'est un charmant camarade, et je lui ai très souvent parlé de vous...

— J'espère que vous n'avez pas dit trop de mal...

— Voyons, Elyana, comment pouvez-vous ?...

Elle sourit et nous parlâmes d'autre chose... La Russe devait avoir très soif ce soir-là, car elle but pas mal... Elle ne paraissait d'ailleurs pas tout à fait comme d'habitude... Si elle n'avait pas été d'une humeur aussi charmante, j'aurais pu croire qu'elle cherchait à s'étourdir et à oublier un chagrin secret... car il me sembla remarquer par instants qu'elle essuyait furtivement une larme... Mais ces Russes sont tellement bizarres !... Ils rient quand nous pleurons et inversement... Les femmes surtout... Mais j'étais bien décidé à ne pas me creuser la tête pour étudier plus avant la psychologie slave... Je trouvai une explication facile : sans doute pensait-elle à la mort navrante de son mari...

Vers onze heures, nous nous levâmes et elle me demanda si je voulais bien qu'elle m'accompagnât... Rien ne pouvait m'être plus agréable...

La nuit était claire et tiède... Nous marchions à petits pas, l'un à côté de l'autre, en silence...

Tout d'un coup, Elyana s'arrêta sur le trottoir et me saisit la main... Je la regardai dans le fond des yeux, de ces yeux magnifiques, qui exprimaient tour à tour la douleur et la joie...

— Je sais que vous m'aimez, Georges, murmura-t-elle...

Je ne m'attendais certes pas à cette déclaration...

Etait-ce la douceur de la nuit ou la présence de cette femme, toujours est-il que, sans la moindre hésitation, je répondis :

— Oui, Elyana, je vous aime...

Elle sourit et inclina la tête, un instant perdue dans des rêves, puis elle se redressa, et d'une voix trahissant une grande nervosité, elle me dit, en me serrant violemment le bras :

— Georges, il faut... il faut me venir en aide... Je veux me venger... je veux me venger de l'homme qui m'a tout pris, à moi et à mes parents... Ce bandit ne mérite aucune pitié... Il faut le supprimer... Georges...

— Je ne demande pas mieux, ma chère amie... mais calmez-vous, je vous en suplie... et exprimez-vous plus clairement... je ne vois pas très bien en quoi je puis...

— Je vous ai déjà parlé de ma jeunesse en Russie... Je vous ai raconté à la suite de quels événements mon père a été ruiné et sauvagement assassiné... Ah ! pourquoi suis-je une faible femme ? Si seulement, j'avais les forces pour

éxécuter mon plan... Somolow doit mourir, entendez-vous, Georges...

— Mais qui est Somolow ? C'est bien la première fois de ma vie que j'entends prononcer ce nom...

— C'est le criminel qui a été cause de tout... Il m'a fallu plus de dix ans pour retrouver sa trace... mais, à présent, je sais où le trouver... Il est à Paris... et maintenant, il faut qu'il paye, à son tour...

— Bien... et que puis-je faire ?...

— Il faut que vous m'aidiez...

— A quoi ?...

— Elyana détourna son visage adorable et se mit à sangloter...

— Georges, je le vois bien, vous ne m'aimez pas comme je le voudrais... sans cela, vous ne me poseriez pas de telles questions...

Je me trouvais dans une situation embarrassante... D'une part, j'aurais voulu consoler la femme éplorée dont la main se crispait sur mon bras, et d'autre part je craignais de m'engager, Dieu sait dans quelle aventure...

Allais-je devenir le complice d'Elyana ? me mêler à un drame sanglant ? N'avais-je déjà pas assez de mes propres histoires ? Non, c'était impossible.. C'eût été une véritable folie... je ne me laisserais certainement pas entraîner... Me défendre contre Satan, tirer sur lui, le tuer à la rigueur, je l'admettais, parce qu'il menaçait ma vie, mais participer froidement à l'assassinat

d'un homme qui ne m'avait rien fait et dont je ne souçonnais même pas l'existence, dix minutes auparavant, cela... jamais...

— Voyons, Elyana...

Mais les traits de la Russe s'étaient subitement durcis... Elle ne sanglotait plus... Elle avait retiré son bras de sous le mien, et plantée devant moi, très droite, elle me regardait dans le blanc des yeux... avec un air de défi et de mépris...

— Voyons, Elyana, répétai-je... vous êtes très nerveuse, ce soir... Croyez-moi calmez-vous et réfléchissez... Ne vous laissez pas emporter... Rentrez tranquillement chez vous... Vous verrez, demain...

— Lâche, s'écria-t-elle... Vous devriez avoir honte de votre couardise... Et moi... comment ai-je pu me tromper à ce point sur votre compte... Lâche !

Involontairement, je fis un pas en arrière... L'injure m'avait cinglé comme un coup de cravache... Franchement, je n'avais pas mérité d'être ainsi traité... Je voulus répondre pour me justifier, mais elle me planta là et disparut... Furieux et désolé, je pris le chemin du retour...

La façon dont nous nous étions séparés m'avait produit une fâcheuse impression, et j'en vins à regretter de lui avoir refusé si brutalement l'aide qu'elle implorait de moi... Mais pourtant, comment aurais-je pu agir autrement... Evidemment, je ne connaissais pas grand'chose

de l'affaire Somolow, et je ne doutais pas un seul instant que la haine d'Elyana ne fût bien fondée... L'homme dont elle parlait devait être un bandit, mais enfin, me choisir, moi, pour la venger...

J'étais fort perplexe sur la conduite à tenir... J'aimais Elyana, je le savais... étais-ce une raison pour devenir son complice, pour l'aider à tuer ?

Je pensai d'abord tout raconter à Roy. Il saurait me donner un conseil raisonnable. Et puis, à la réflexion, je résolus de ne rien lui dire.

Il m'était profondément désagréable de raconter, même à Roy, que la dame de mes pensées venait de me traiter de lâche... Et pourtant, j'aurais bien mieux fait de mettre tout amour-propre de côté... Combien de tribulations me serais-je épargnées !...

En rentrant, je trouvai Roy penché sur un livre... Il s'était mis à son aise et avait revêtu une robe de chambre fort élégante... Sur la table, à sa portée, s'amoncelait un véritable arsenal... D'abord son fameux pistolet à air comprimé, un autre revolver, une matraque, un poignard et une lampe de poche...

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant le luxe de précautions dont il s'était entouré. Satan serait bien reçu s'il s'avisait de venir troubler notre repos...

— Rien de nouveau, demandai-je en entrant.

— Non, rien jusqu'à maintenant, répondit-il en posant son livre... La soirée a été très calme et mon livre était si intéressant qu'elle a passé sans que je m'en aperçoive... Mais ne te réjouis pas encore trop tôt, mon bon ami... La nuit est loin d'être achevée... Satan peut nous tomber dessus au moment où nous nous y attendrons le moins...

— Penses-tu vraiment qu'il se produise encore quelque chose cette nuit ?

— Je ne suis pas un prophète, mon cher Georges... je me contente de tâcher de prévoir en me basant sur l'expérience acquise... Satan est décidé à ne pas nous laisser un instant de repos tant qu'il ne sera pas rentré en possession de son onyx... Il y a donc toutes sortes de bonnes raisons pour penser qu'il tentera quelque chose cette nuit, ou demain... Nous devons rester alertés... La plus élémentaire prudence nous l'ordonne... Et toi ? As-tu passé une soirée agréable avec la divine Elyana ?

— Excellente, mon cher !... Elyana n'a jamais été plus charmante que ce soir... mentis-je effrontément...

— Allons, tant mieux... Pourtant tu as l'air un peu morose...

— Mais non... je ne suis évidemment pas d'humeur très gaie, surtout quand je songe que chaque minute qui passe est peut-être la dernière de mon existence...

— N'exagérons rien, Georges, mieux que per-

sonne je connais le danger qui nous menace... C'est d'ailleurs moi qui t'ai mis en garde... Mais enfin, nous sommes de taille à nous défendre... Tu parais fatigué, mon vieux, je crois qu'un peu de sommeil ne te ferait pas de mal... Va donc te coucher...

— Et toi ?

— Moi, je reste ici... je n'ai pas sommeil et j'ai un bouquin passionnant... je désirerais l'achever... Bonsoir... D'ici une heure, j'irai me coucher...

Nous nous serrâmes la main et je me retirai dans ma chambre. La présence de Roy, son sang-froid et son calme impertubables me rassurait complètement... Enfin j'allais pouvoir dormir sans inquiétude..

Je fus réveillé brutalement... quelqu'un me secouait... Dans l'obscurité je ne pouvais distinguer, mais j'entendis la voix de Roy qui murmurait :

— Georges... Georges... tu m'entends ?...

— Oui, oui... que se passe-t-il ?

— Chut ! pas un mot... Ecoutons...

Nous tendîmes l'oreille pendant quelques secondes... Je n'entendis rien, mais j'eus l'impression d'un courant d'air dans l'appartement... On avait certainement ouvert une fenêtre... Pourtant Roy avait dû les fermer, selon le programme qu'il avait établi... Et puis, soudain, je perçus un bruit étouffé de pas... un craquement... puis un autre... Quelqu'un s'était, sans

doute possible, introduit dans la maison...

— Ne bouge surtout pas, chuchota Roy... et laisse-moi faire...

Il alluma brusquement sa lampe et je le vis bondir comme un tigre. Un claquement sec parvint à mes oreilles, suivi d'un gémissement et d'un bruit de chute... Je sautai hors du lit et me précipitai dans la pièce voisine... Un homme était étendu sur le tapis et baignait dans une mare de sang...

J'allais m'approcher, quand Roy fit un grand geste et s'écria :

— Attention... ne bouge pas... Je veux d'abord voir...

Je le vis, avec stupéfaction, enfiler les gants de caoutchouc qui faisaient partie de son attirail, et se diriger vers la fenêtre...

Il se retourna et regarda d'un air irrité le cadavre de l'intrus...

— Canaille, sale canaille, s'exclama-t-il... Regarde-moi ce qu'il nous préparait, Georges...

Je vis un mince fil de cuivre qui pendait...

— Tu vois ce fil... il est branché sur la ligne de haute tension du dehors, et il s'apprêtait à le relier à notre propre courant... Si l'un de nous avait eu le malheur de simplement le frôler... c'en était fait de nous... Pas mal combiné... Cela aurait passé pour un accident, et personne n'aurait jamais souçonné la moindre tentative criminelle... Oh ! ce ne sont pas des apprentis...

Heureusement que j'ai pu surprendre cet oiseau-là à temps...

— Mais, tu crois que cela a un rapport...

— Avec la bande de Satan ?... parbleu ! Tiens je vais te le prouver...

Et sans hésiter, Roy se pencha sur le cadavre et fouilla dans ses poches. Il ne tarda pas à en retirer un petit objet rond et brillant que je reconnus vite : c'était un bouton d'onyx avec une face grimaçante... exactement semblable à celui que j'avais, pour mon malheur, trouvé par terre, place des Ternes...

— Tu vois, ricana Roy, je ne m'étais pas trompé... Ces gens-là sont encore plus audacieux que je ne le pensais... Mais pour cette fois, Messire Satan en sera pour ses frais... Seulement, il ne restera pas sur cette défaite... Crois-moi, mon vieux... il va falloir ouvrir l'œil et même les deux yeux... Je n'ai pas besoin de te dire que la situation devient de plus en plus grave...

VIII

CE QUE FEMME VEUT...

Les dernières paroles de Roy me remplirent de nouveau d'effroi. Puisque lui-même, après avoir été si longtemps optimiste, devenait subitement inquiet, c'est que vraiment, le danger devait être la fois terrible et imminent...

— Nous voilà dans de beaux draps... et avec un cadavre dans la maison... Qu'allons-nous en faire ?

— Oh ! je n'en suis pas embarrassé... le faire disparaître, exactement comme je l'ai fait pour ta tante Gisèle... Il faut qu'on ne puisse pas en retrouver la plus petite trace... que Satan lui-même ne se doute de rien... Je vais l'emporter sur-le-champ... A cette heure, l'occasion est trop belle..

Il décrocha l'appareil téléphonique, et quelques secondes plus tard, ordonna à Jean de venir immédiatement avec la voiture...

— Mon Dieu, que ce Satan peut nous ennuyer... Pas moyen de dormir une nuit entière... Enfin, s'il n'y avait rien de plus grave... cela pourrait encore aller... Tant que nous serons ici, et que nous échapperons à Satan, nous

aurons le droit d'espérer... Mais... mais... reste à savoir si nous ne tomberons pas avant peu entre ses mains... et alors... les événements pourraient changer de tournure dans ce cas-là...

— Charmante perspective. Ne crois-tu pas, Roy, qu'il vaudrait mieux...

— Non et non... J'ai accepté le combat, il n'y a pas à revenir sur cette décision... Jean va être là dans quelques instants... J'emporterai le corps chez moi... et je reviendrai aussitôt que possible... Tu vas rester ici à m'attendre... Laisse la lumière allumée... Je ne crois pas à un danger immédiat, mais il vaut mieux être prêt à toute éventualité...

— Soit, répondis-je résigné... Je resterai là, mais, je t'en prie, fais aussi vite que possible... Je t'avoue que je me sens horriblement mal à l'aise, tout seul dans cet appartement... Quand comptes-tu revenir ?

— Dès que j'aurai fini..

Cette réponse, assez vague en soi, était parfaitement claire pour moi. Je savais donc que son retour n'était pas pour tout de suite...

Roy commença à tourner en rond dans la pièce. Il paraissait nerveux...

— Dis-moi, repris-je au bout d'un moment, comment as-tu pu deviner que Satan avait résolu de nous tuer par ce moyen original ?

Il interrompit sa promenade de fauve en cage et me dit avec une voix étonnée :

— Ah ça ! t'imagines-tu que j'ai don de dou-

blé vue ? Je n'aurais jamais pu prévoir une chose pareille...

— Alors, les gants de caoutchouc ? Je suppose que tu les as apportés en connaissance de cause.

Roy partit d'un éclat de rire...

— Bien sûr !... mais je les ai pris pour un tout autre usage... Tu oublies, mon cher vieux, que nous menons ici une vie de vieux garçons, et que nous devons faire beaucoup de choses par nous-mêmes, entre autres, une partie du ménage, la cuisine... laver les plats... Comme je n'ai pas envie de m'abîmer les mains, j'ai trouvé naturel d'emporter ces gants. Ils nous ont sauvé la vie par le plus grand des hasards... Tu vois, il vaut toujours mieux s'embarrasser d'objets que d'en manquer... On trouve toujours le moyen de les utiliser... Ah ! j'entends un bruit de moteur.. ce doit être Jean qui arrive enfin...

Roy enfila son pardessus. De mon côté, je m'habillais sommairement...

— Descends, me dit Roy, et va te rendre compte s'il n'y a rien de suspect sur le boulevard... Et après cela, au travail...

— Rien à signaler, fis-je en remontant... Tout le monde dort dans la maison... la concierge ronfle et je ne pense pas qu'elle m'ait entendu ouvrir la porte... Il n'y a même pas un agent à proximité...

Nous empoignâmes le cadavre du bandit, et nous ne fûmes pas longs à le transporter. Evidemment, nous prîmes un peu moins

de précautions que pour ma tante Gisèle... Cinq minutes plus tard, la voiture démarrait avec son chargement macabre et je me retrouvai seul...

Cela faisait déjà deux morts que nous transportions nuitamment hors de chez moi... ce n'était pas mal... mais je trembiais à l'idée que nous aurions pu être surpris...

Je tombais de sommeil. mais il ne fallait pas songer à dormir... C'eût été trop dangereux... Je pris un livre, mais il me fut impossible de lire plus de dix minutes... J'essayai de faire fonctionner mon poste de T.S.F. mais, bien entendu, à cette heure tardive, il n'y avait aucune émission... Je voulus me préparer un peu de café, mais je ne connaissais rien à la cuisine, et je ne réussis qu'à composer un breuvage infect et imbuvable... Je résolus de me raser, ce serait un moyen comme un autre de passer le temps, et ce serait toujours un travail de moins pour le matin...

Les heures s'écoulaient et Roy ne revenait pas... Je commençais à m'inquiéter et à m'énerver... Je tournais dans mon appartement, mort de fatigue, mais bien résolu à ne pas céder au sommeil... Le moindre bruit, le moindre craquement d'un meuble me faisaient tressaillir...

A travers les fentes des persiennes, je voyais le jour se lever peu à peu... Enfin, vers six heures, j'entendis frapper à la porte et je reconnus la voix de Roy qui m'appelait doucement...

Il était temps : il me semblait que j'allais devenir fou d'énervement. Roy entra, souriant, et calme comme si rien ne s'était passé.

— Je t'ai fait attendre, mon pauvre vieux... Excuse-moi... mais je ne pouvais pas faire autrement... Heureusement, tout est terminé... Tu comprends, je ne pouvais pas faire les choses à demi... On aurait juré que le bandit était inattaquable à l'acide... Ouf...

— En tout cas, nous pouvons être tranquilles ?

— Entièrement... Il est retourné en Enfer... Maintenant, mon vieux, avec ta permission, je vais m'allonger un peu, je suis mort de fatigue.

.....

Moi-même j'étais éreinté... Je téléphonai à mon bureau que je me sentais un peu souffrant et que je ne viendrais pas...

Vers onze heures, nous fûmes réveillés par un coup de sonnette...

Ce fut Roy qui se leva pour aller ouvrir... Il revint une seconde plus tard et me tendit une enveloppe bleue...

— Un pneu... pour toi... Ecriture de femme... Tous mes compliments, mon cher...

Je déchirai l'enveloppe et courus à la signature. Le message était d'Elyana, c'était la première fois que je voyais son écriture.

Il faut que je vous voie d'urgence, me disait-elle dans sa lettre. Je vous prie de m'attendre

sans faute, ce soir, à neuf heures, place de l'Opéra, à l'angle du boulevard des Capucines, devant le café de la Paix... Venez sans faute.

ELYANA.

Cette missive me mit hors de moi. Elle ravivait la blessure d'amour-propre qui m'avait été infligée la veille. Et, d'un autre côté, le ton d'Elyana était pressant. Elle avait besoin de moi. Je lui avais, dès le début, offert mon assistance. Je ne pouvais pas me dérober, à présent.

Roy était un garçon beaucoup trop discret et trop intelligent pour me poser aucune question. Il se contenta de dire :

— D'Elyana...

Il n'interrogeait pas, il savait.

Du coup, je sautai hors de mon lit, et commençai à faire ma toilette.

Cette lettre m'avait plongé dans une nouvelle inquiétude. Qu'était-il encore arrivé? Que voulait-elle? Comptait-elle toujours sur moi pour lui servir d'exécuteur des hautes œuvres? ou bien était-elle devenue raisonnable et voulait-elle s'excuser des paroles blessantes dont elle m'avait cinglé. Après tout, voulait-elle seulement tuer ce Somolow. Je dois dire que j'étais persuadé de la légitimité de ses désirs de vengeance. Une femme comme elle ne pouvait mentir. Et moi, je me demandais ce que je ferais, si elle insistait de nouveau. Refuser, c'était vraisemblablement la perdre et sûrement encourir son mépris. Je devenais

hésitant. Elle me plaisait tellement, cette ensorceleuse, avec ses yeux sombres et sa chevelure dorée. Et pourtant, pouvais-je me laisser entraîner à un crime avec toutes ses conséquences? Je serais bien avancé si j'étais pris.

Tout en déjeunant, Roy m'observait.

— Mon petit, je trouve que tu as mauvaise mine... Tu devrais faire attention... Remarque que pour rien au monde, je ne me permettrais de me mêler de ta vie privée, mais tu es maigre et pâle à faire peur. J'ai peine à croire que ce soit cette histoire satanesque qui ait suffi à te mettre dans un pareil état. Est-ce qu'il y a du tirage avec Elyana?

— Je t'en supplie, Roy, ne me pose pas de question. Ce sujet n'intéresse que moi, je ne désire l'aborder avec personne, pas plus avec toi.

— Bien, bien, n'en parlons plus. Après tout, tu as raison, cela ne regarde que toi, répondit Roy d'une voix indifférente.

Je me rendis cependant compte que j'avais dû le vexer.

Et ce jour-là nous ne parlâmes plus d'Elyana. Rarement, je passai une après-midi aussi mortellement ennuyeuse. D'abord, je sentais une légère tension entre Roy et moi. Nous nous parlions à peine, par monosyllabes. Et j'attendais avec impatience l'heure de mon rendez-vous avec Elyana. Plus que notre reclusion volontaire, plus que le danger de la lutte avec Satan, l'incertitude des intentions de la belle Russe m'inquiétait. Je

sentais bien qu'elle finirait pas me faire céder, et Dieu sait dans quel imbroglio elle allait me lancer.

Je fus en avance, bien entendu. J'étais redevenu calme, j'étais décidé à commettre les pires folies pour ne pas la perdre. A neuf heures moins cinq, elle apparut, plus jolie, plus séduisante que jamais. Mais, sous son fard, je la devinai plus pâle encore que d'habitude et je remarquai que ses yeux étaient rouges : elle avait abondamment pleuré, il était impossible de ne pas s'en apercevoir. Je lui proposai de nous asseoir à la terrasse du café de la Paix, mais elle refusa.

— Venez, me dit-elle brièvement, et je la suivis avec docilité.

— Me direz-vous enfin ce qui se passe, Elyana? Je n'en puis plus d'inquiétude et de curiosité.

Elle soupira sans répondre.

— Elyana, je vous en supplie...

— Je savais bien que vous viendriez... je vous remercie...

— Et alors... voyons, parlez...

Elle fit signe à un taxi de s'arrêter et jeta au chauffeur une adresse inconnue.

— Où allons-nous? demandai-je subitement troublé.

— Vous le verrez...

— Je crois que vous...

— Georges, parlez moins... Je vous conduis chez Somolow...

— Comme cela, sans même me consulter...

— Mais, puisque vous êtes venu, puisque vous avez répondu à mon appel, c'est que vous êtes consentant. Somolow habite à Auteuil, dans un magnifique hôtel particulier... qu'il a acheté avec tout ce qu'il a volé, à ma famille et à beaucoup d'autres encore. Il a tué et pillé, comme un bandit de grand chemin... et il faut qu'il expie, qu'il meure comme un chien...

Je me sentais la gorge serrée. J'aurais voulu parler, répondre, mais les mots ne parvenaient pas à sortir de ma bouche. Une terreur folle m'envahit. Je sentais que j'étais devenu un jouet entre les mains de cette femme et qu'elle ferait de moi ce qu'elle voudrait.

— Georges, ne tremblez pas ainsi. Vous êtes un homme, du moins, j'aime à le croire. Prouvez-le et montrez-vous digne de mon amour...

Je poussai un gémissement inarticulé.

— Non, ne me dites rien... Faites ce que je vous dis... Le moment d'agir est arrivé... Il ne faut pas songer à revenir en arrière...

— Je ne veux pas tuer, Elyana... Je ne suis pas un assassin...

— Ce n'est pas un assassinat, Georges, c'est un acte de justice. En le tuant, vous commettrez une bonne action. Dieu vous bénira d'avoir vengé tant de victimes innocentes.

Mais, de nouveau, je me cabrai. Moi, tuer froidement, non, c'était au-dessus de mes forces.

Mais Elyana me regarda longuement, dans le fond des yeux et sous son regard énigmatique et

passionné, je me sentis défaillir, je sentis fondre toute velléité de résistance. C'était fini, j'étais sa chose et... je savais que j'étais perdu sans rémission. Je sentis un objet froid qu'elle me mettait de force entre les mains. C'était un browning. Je voulus rejeter l'arme loin de moi, mais, au même moment, elle se pencha sur moi et ses lèvres frémissantes se joignirent aux miennes. J'étais vaincu, définitivement.

— Georges, mon Georges, tu le tueras, n'est-ce pas?

Je fis un signe de tête qui pouvait passer pour un acquiescement. Je crois qu'en cet instant, j'aurais accepté n'importe quoi, que j'aurais tué un parent, un ami, que je me serais tué moi-même. Elyana battit des mains.

— Je savais bien, Georges, que tu étais brave. Tu es un héros. Tu verras comme nous serons heureux.

Je ne sais plus très exactement ce qui se passa par la suite. Je me rappelle que la voiture s'arrêta tout d'un coup. Elyana ne me laissa pas le temps de chercher dans ma poche pour payer le chauffeur. Elle descendit la première de l'auto, tendit une pièce au chauffeur, et me fit signe de la suivre.

Nous parcourûmes ainsi une centaine de mètres à pied. Nous restions silencieux. Je frissonnais bien que la nuit fût tiède. Puis, je vis émerger d'un feuillage touffu, les lignes coquettes d'une petite villa.

— Voilà, c'est ici, nous sommes arrivés, me dit Elyana à voix basse. Bien entendu, nous ne pouvons entrer par la grande porte, mais je sais comment nous pourrons pénétrer dans le jardin. Une fois entré, ce ne sera qu'un jeu. Somolow est là, je le sais. C'est un grand et solide gaillard, aux épaules carrées. A cette heure-ci, il est seul. Dès que je te ferai signe, tu n'auras qu'à tirer, mais il ne faudra pas hésiter une seconde. Après quoi, tu n'auras qu'à fuir, sans t'inquiéter de moi. Sois sans crainte, on ne te prendra pas... Courage.

Tout se passa exactement comme Elyana me l'avait dit. Nous fîmes le tour du jardin et trouvâmes une petite porte facile à ouvrir. Nous traversâmes le jardin, je remarquai une grande véranda attenant à l'aile gauche de la maison. La porte en était ouverte et nous entrâmes. Je vis un salon meublé avec le plus grand luxe et à demi éclairé. Elyana me serra le bras et me chuchota à l'oreille.

— Il est là, il nous tourne le dos, le vois-tu dans ce grand fauteuil? Il fume tranquillement sans se douter de rien. Sa tête dépasse au-dessus du dossier. Et maintenant, tire.

Je sortis le revolver de ma poche, comme poussé par une force invisible. Je visai quelques secondes, puis faisant appel à toute mon énergie, je pressai sur la gâchette. La lueur du coup m'éblouit. Je vis comme un rêve, l'homme se relever brusquement, battre l'air de ses bras,

tourner sur lui-même et s'abattre comme une masse sur le tapis. J'étais anéanti. Je sentais le sol se dérober sous moi. J'étais un assassin. J'avais tué... et non pas pour défendre ma vie menacée, j'avais tué pour venger Elyana et d'autres encore dont j'ignorais jusqu'au nom. Etait-ce possible? N'étais-je pas le jouet d'un cauchemar qui allait bientôt se dissiper? Je me retournai... Elyana... celle pour qui j'avais tué... pour qui je venais d'annihiler en quelques secondes tout un passé d'honorabilité... Elyana avait disparu.

Une terreur panique se saisit de moi. Je voulus fuir, mais je me sentais cloué au sol. Je sentais le danger, mais je ne pouvais faire un mouvement. Mes membres semblaient ankylosés, refusaient d'obéir.

Peu à peu, cependant, je redevins maître de mes réflexes. La porte par où j'avais pénétré était toujours ouverte. Je pouvais fuir. Mais une curiosité irrédistible me poussa : je tenais à voir le visage de ma victime. Je m'approchai, fit le tour du fauteuil. Le cadavre était étendu sur le dos, les bras en croix. Il était mort, probablement sur le coup, car j'avais soigneusement visé et ma balle lui avait traversé la tête. Je me penchai et fis un bond en arrière. Je ne pus réprimer un cri d'horreur. Un instant encore, je contemplai le visage du mort... puis je laissai tomber mon arme et m'enfuis plus mort que vif. Car je venais de reconnaître dans cette face sanglante et crispée,

le visage de mon mortel ennemi, la grimace ironique et cruelle de mon visiteur de l'avant-veille. L'homme sur qui je venais de tirer n'était autre que Satan.

IX

ARRÊTÉ !

Je volais plutôt que je ne courais. Je bondis par la porte de la vérandah, traversai le jardin avec la vitesse du désespoir et me retrouvai dans la rue. A cette heure avancée, la rue était faiblement éclairée, et je connaissais très mal le quartier d'Auteuil, j'ignorais à peu près complètement où je me trouvais. Je pris mes jambes à mon cou, sans me soucier de la direction que je prenais et me disant que je finirais toujours par arriver quelque part. A Paris, on ne peut pas se perdre. Ma lucidité m'était complètement revenue. Je m'arrêtai quelques instants pour reprendre haleine, réglai mon allure de façon à ne pas paraître suspect au cas où je rencontrerais un passant. Dès l'instant où j'étais sorti de cette maudite maison, je pouvais me considérer comme en sûreté. Personne ne m'avait vu perpétrer mon forfait. Aussi bizarre que cela pût paraître, personne n'avait été attiré au bruit de la détonation. Que risquai-je? Alors tout en marchant, je me pris à réfléchir. J'étais subitement devenu un assassin, un hors la loi. Et je ne regrettais pas mon acte, puisque sans le savoir, je venais d'éli-

miner mon ennemi juré à moi et à Roy. Mais j'en voulais à Elyana, d'abord, d'avoir pris sur moi un ascendant tel que j'aurais aussi bien tué mon propre frère si elle l'avait exigé, et ensuite d'avoir disparu au moment où j'aurais eu le plus besoin d'elle, pour me réconforter et me donner du courage. Avait-elle fui sans s'inquiéter de ce qui pouvait m'arriver? Je m'en voulais même plus encore qu'à elle-même. A quelle folie ne m'étais-je pas laissé entraîner pour satisfaire la vengeance d'une femme et une fois le but atteint, elle disparaissait. Je ne comptais plus à ses yeux. J'avais été son instrument et rien de plus.

Mais il était un peu tard, et les regrets ne servaient plus à rien. Il fallait maintenant assurer ma fuite et ma sécurité. Jusqu'à présent, tout s'était relativement bien passé. Ce n'était certainement pas Satan qui me dénoncerait, puisque j'avais fermé sa bouche pour toujours. Du côté d'Elyana, rien à craindre non plus. L'important était de m'éloigner au plus vite et de rentrer chez moi. Si j'y parvenais sans encombre, j'étais évidemment sauvé... et, mon Dieu, je n'aurais pas à me repentir de mon équipée, puisque j'avais d'une part, écarté le grand danger qui me menaçait et que, d'autre part, j'avais enfin les yeux dessillés et que je savais à quoi m'en tenir sur les sentiments véritables de la perfide Elyana.

J'avais à peine parcouru cinq cents mètres que les choses me parurent se gâter. J'entendis un bruit de voix, puis je perçus des pas précipités.

On devait être à ma poursuite, et c'était un miracle que j'eusse pu aller si loin. Je repris le pas de course et me trouvai à l'angle d'une large avenue, bordée de chaque côté de jardins et de buissons, et, par conséquent, propice aux cachettes. J'avisai un bouquet d'arbres touffus et me glissai sous un buisson de fusains qui me dissimula complètement.

Les voix se rapprochaient, il était temps.

— Il est passé par là, j'en suis sûr, dit l'un de mes poursuivants, en passant près de moi à me frôler.

— A mon avis, fit un autre, il n'a pas eu le temps d'aller si loin.

— Attention, je vois une ombre, là-bas, ce doit être lui. En avant.

Les trois hommes s'éloignèrent. Je me demandais ce qu'ils pouvaient bien être. Des détectives? Des policiers? Alors, j'étais perdu. Mon crime était déjà découvert. Les sbires étaient déjà sur mes traces. Que faire ?

De nouveau, la peur s'était emparée de moi, je tremblai derrière mon buisson, éphémère et fragile rempart. Dans tous les cas, il me fallait prendre une décision.

Je sortis de mon abri, en me cognant aux branches, et je m'engageai dans l'avenue transversale... De loin, j'aperçus de hauts immeubles, j'allais enfin me trouver dans une rue moins déserte, et vraisemblablement rencontrer un véhicule qui me ramènerait dans mon quartier.

Allons, encore quelques efforts et j'étais sauvé. Après tout, on pouvait avoir découvert mon crime, sans pour cela savoir que j'en étais l'auteur.

Au même moment, un homme surgit devant moi et me barra le passage.

— Où allez-vous donc ainsi, jeune homme? me demanda-t-il. Vous paraissez bien pressé.

— De quoi vous mêlez-vous, répondis-je avec hauteur? Passez votre chemin, et occupez-vous de vos affaires.

— Pardon, fit-il, veuillez examiner ceci, et il souleva le revers de son veston. Je vis avec effroi un insigne de la préfecture. Veuillez avoir l'obligeance de me montrer vos papiers.

Le cœur battant, je m'exécutai. Il inspecta longuement mon passeport et me le rendit enfin.

— Georges Aubrey, ingénieur, exact. Dites-moi, n'étiez-vous pas, il y a quelques instants dans une des villas du hameau Molitor?

Je niai froidement.

— Soit, et que faites-vous à cette heure, dans ces parages?

— Je me promène. Ce n'est pas interdit que je sache.

— Non pas... et personne n'aurait rien à y redire si...

— Si?...

— Si un crime ne venait d'être commis, il y a une demi-heure, à quelques centaines de mètres d'ici... Un homme a été assassiné et comme,

d'autre part, vous paraissez harassé, que vos vêtements sont en désordre, il est naturel que je vous trouve suspect et que je vous interpelle.

— Eh bien, je vous ai répondu. Concluez ce que vous voulez, répondis-je avec le plus d'arrogance possible.

— Mais, répondit le policier, en affectant le plus grand calme, je conclus que vous pouvez être le meurtrier, et qu'il y a des chances pour que ce soit vous qui...

— Vous exagérez, je crois, monsieur, repris-je avec hauteur. Je suis innocent et ne sais absolument rien de cette histoire que vous me racontez. Je vous prie donc de diriger vos recherches ailleurs, et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Une minute, Monsieur Aubrey. Je vais me joindre à vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénients. A deux, c'est plus gai.

— Je vous remercie, mais je ne tiens pas spécialement à votre compagnie. Je suis assez grand pour rentrer seul.

— Je regrette d'être obligé d'insister. Je vous prie de m'accompagner.

— Que signifie cette prétention?

Le détective haussa les épaules.

— C'est pourtant facile à comprendre, cher Monsieur. Puisqu'il vous faut mettre les points sur les I, je vous le dis nettement : je vous arrête. Maintenant, suivez-moi, et pas d'histoires, c'est complètement inutile.

J'étais atterré. Au moment précis où j'entre-

voyais le salut, voici que je tombais entre les mains des argousins. C'était bien là ma chance. Je ne pus m'empêcher d'admirer la diligence de la police parisienne. Il était simplement regrettable qu'elle s'exerçât à mon encontre. La situation, certes, était délicate, mais je ne me donnais pas encore pour battu. J'espérais trouver un moyen d'en sortir. Le policier me prit par la main, comme s'il eût craint de me voir m'enfuir. Mais, à mon grand étonnement, je constatai qu'il ne m'emmenait pas dans la direction du commissariat, mais qu'il semblait m'entraîner du côté de la villa de Somolow. Il ne devait se fier qu'à demi à ma docilité, car il porta un sifflet à ses lèvres et fit un appel strident. Il était évident qu'il appelait à la rescousse ceux qui me cherchaient déjà tout à l'heure.

Il n'y avait plus un moment à perdre. L'imminence du danger m'avait rendu tout mon sang-froid. Sans balancer un seul instant, je sautai sur l'homme surpris par la brusquerie de mon attaque et lui décochai, selon toutes les règles de l'art pugilistique, un crochet à la mâchoire qui l'étendit raide à mes pieds. Alors, délivré, je pris mes jambes à mon cou, et dans une course folle, je parvins jusqu'à la rue voisine. J'eus la chance inouïe de trouver immédiatement une station de taxis. Un quart-d'heure plus tard, j'étais boulevard Berthier.

.....

Je ne fus pas peu étonné de trouver l'appartement vide. Contrairement à nos conventions, Roy était sorti. A tout autre moment, je me serais inquiété de son absence, car il avait fallu un motif puissant, c'était évident, pour que Roy n'eût pas attendu mon retour. Mais j'avais bien d'autres soucis en tête. Ma liberté, ma tête, peut-être, étaient en jeu. Je n'avais pas le temps de penser à autre chose. En toute hâte, je préparai une malle, la remplis de linge, de vêtements, de quelques objets de première nécessité. Je suis certain que je ne mis que quelques minutes à la boucler. Car j'avais décidé de mettre un peu de distance entre la police et moi. Ils savaient mon nom, mon adresse. Je ne pouvais plus rester. On me soupçonnait, à juste raison, d'ailleurs, du meurtre du Russe. Il fallait à tout prix prendre le large. Mon arrestation n'était qu'une question d'heures. Qui sait même si la maison n'était pas surveillée, cernée, que sais-je?

Je venais d'achever mes préparatifs, quand on frappa à la porte. Je sursautai. Eux déjà, ils n'avaient pas été longs à me rattraper. Mais on ne m'aurait pas ainsi, j'étais décidé à opposer une résistance acharnée et on ne me prendrait pas vivant.

On frappa une deuxième fois.

— Qui est là? demandai-je à travers la porte.

— Moi, Roy... qui veux-tu donc que ce soit?

Je m'empressai d'ouvrir.

— D'où viens-tu, Roy?

— Et toi, mon vieux, si tu te voyais, que t'est-il arrivé?

— Ne me pose pas de questions, répondis-je aigrement. Je n'ai pas une minute à perdre.

— Quoi, quoi? Ah! je comprends, reprit Roy en apercevant la malle, je comprends. Monsieur voulait filer sans prévenir les amis.

— Parfaitement, Roy, et avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de faire autrement. Il faut que je parte, tout de suite. Je suis en grand danger. Il ne faut pas m'en vouloir, que veux-tu?

Roy ne sembla prêter aucune attention à mes explications. Il s'assit tranquillement et me fixa de son regard pénétrant. Je détournai les yeux. Il y eut une minute de silence pénible, puis Roy me dit enfin :

— Tu n'as pas de meilleur ami que moi, Georges. Si tu le veux, je puis t'aider... et plus que tu ne le penses... mais, pour cela, tu dois me faire confiance... Il s'est passé quelque chose de grave... je le vois à ton expression... Tu dis que tu es en danger, puis-je savoir quel danger te menace.

— Ne te tourmente pas ainsi, Roy, je ne puis rien te dire...

— Georges, je te parle avec le plus grand sérieux. Tu sais très bien que je ne veux que ton bien. Allons, parle.

— Il m'est arrivé une chose épouvantable. Je

ne mérite plus d'être ton ami. Mes mains sont couvertes de sang.

Roy ouvrit de grands yeux, je vis qu'il me prenait pour un fou.

— Parfaitement, continuai-je, il y a du sang sur les mains que voici, je suis un assassin, un vulgaire malfaiteur.

— Ah ça! Georges, tu perds la tête.

— Hélas, non... Je viens de tuer un homme; ah! c'est épouvantable. Laisse-moi partir avant que la police ne vienne m'arrêter. Ce serait la fin de tout si je tombais entre leurs mains.

Roy restait imperturbablement calme.

— Finis donc de dire des bêtises, Georges. Tu n'es pas un criminel, je te connais trop bien pour le croire. Tu ne ferais pas de mal à une mouche, à plus forte raison à un homme. On a voulu t'effrayer, faire pression sur toi. Allons, dis la vérité. Qui est donc ta victime?

— Satan...

Cette fois Roy dut s'imaginer que j'étais mûr pour le cabanon. Il partit d'un éclat de rire sonore. La plaisanterie lui paraissait trop drôle.

— Farceur, me dit-il après avoir repris son sérieux. Tu as tué Satan. Mon pauvre ami, si tu pouvais dire vrai. Songe que si cela était, tu aurais droit à une récompense. Mon pauvre vieux. Il faut partir, tu as raison, mais c'est à la maison de santé que je vais te conduire.

— Je te jure, Roy, que je te dis la vérité. Je l'ai tué, de ma propre main, aussi vrai que je suis

ici en ce moment. J'ai tiré sur lui, avec un revolver qu'Elyana m'a mis en main. Il est mort, je l'ai vu, étendu et baignant dans son sang. D'ailleurs, je sais même son nom véritable, il s'appelle Somolow. Je crois que c'est un russe. Alors, tu vois...

Roy haussa les épaules. Il me gourmanda d'une voix irritée.

— Tu es complètement idiot. Ne me raconte donc pas d'histoires de brigands. Notre ami Satan ne s'est jamais appelé ainsi, et mets-toi bien dans l'esprit que s'il était si facile de le tuer, il y a longtemps que je l'aurais fait. D'ailleurs...

Il s'interrompit brusquement, car on venait de frapper à la porte. Il se leva et s'approcha doucement. Les coups recommencèrent.

— Qu'y a-t-il ? Qui est là ?

— Ouvrez, Police, répondit une voix rude.

Je regardai Roy avec désespoir, j'étais perdu.

— N'ai pas peur, fit Roy, laisse-moi faire.

Il ouvrit la porte qui livra passage à quatre solides gaillards.

— Sûreté Nationale, dit l'un d'eux. Voici mon insigne. Nous avons l'ordre de nous saisir de la personne du nommé Georges Aubrey, soupçonné d'avoir commis un assassinat cette nuit.

Avant d'avoir pu faire un mouvement, je fus encadré par les policiers qui firent mine de m'entraîner.

— Un instant, fit Roy, sans se démonter. Vou-

lez-vous me montrer tous vos insignes et vos cartes.

Au lieu de lui répondre, tous les quatre se ruèrent sur mon ami et tentèrent de le terrasser. Mais il semblait s'attendre à cette aggression, car il fit un bond de côté et tira froidement sur son premier agresseur avec son pistolet à air comprimé. L'homme s'effondra en entraînant une table dans sa chute. Roy voulut se débarraser du second de la même façon, mais l'autre fut plus prompt que lui et, s'emparant d'une chaise, il lui en asséna un coup terrible, à la volée sur le crâne. Le coup fut si violent que Roy s'affaissa étourdi. Mais au bout de quelques secondes, il se remit sur pied, malheureusement, ce court laps de temps avait suffi aux trois survivants pour s'emparer de moi.

L'un d'eux m'appliqua sous le nez un tampon chloroformé et je me sentis perdre peu à peu la notion des choses. J'eus encore le temps de me rendre compte qu'on me transportait. J'entendis Roy crier quelque chose que je ne compris pas, puis un son lointain de cloches vint tinter à mes oreilles, et je sombrai dans le néant.

X

SOUS LES GRIFFES DE SATAN

La première chose que je vis en me réveillant, furent deux souliers vernis resplendissants, ainsi qu'une paire de chaussettes dont la vive couleur rouge ne me semblait pas inconnue.

Je me sentais mal en point et j'avais l'impression d'être à l'agonie. Mais malgré mon état lamentable, je ne fus pas long à me rendre compte de la situation. Elle était loin d'être réjouissante. Ces escarpins vernis, ces chaussettes de soie écarlate étaient les mêmes que ceux que portait Satan quand il me rendit visite boulevard Berthier. Donc, j'étais chez lui, en son pouvoir, et la suite des événements était facile à déduire.

J'étais étendu, sans forces, sur un divan, et tout près de moi, était assis Somolow, ou Satan, comme il se nommait lui-même. Il fumait en attendant mon réveil, exactement comme chez moi.

Je crois avoir déjà dit que je prétendais être un esprit pondéré, ne croyant qu'aux faits contrôlables et aux vérités mathématiques. Mais depuis quelque temps, trop d'événements fantastiques étaient survenus dans ma vie et avaient,

je le crains, quelque peu ébranlé ma raison d'homme de science. Je ne croyais pas au Diable, et il était devant moi, je ne croyais pas aux revenants, et pourtant je me trouvais en présence et au pouvoir de l'homme que j'avais tué quelques heures auparavant. C'en était plus que ne pouvait concevoir mon cerveau fatigué. J'étais prêt désormais à admettre plus de surnaturel encore.

Satan tirait, sans se presser sur son havane, et me regardait avec la satisfaction du chasseur qui vient de prendre au piège un gros gibier. Son sourire était plus ironique et plus effrayant que jamais. Il ne disait rien, mais son silence était pour moi d'une éloquence et d'une signification suffisantes.

Toujours sans mot dire, il se leva, et se mit à marcher de long en large. Il ne daignait même plus me prêter la moindre attention et semblait plongé dans un monde de pensées, dont aucune, je le présumais, ne devait m'être très favorable.

La pièce dans laquelle je me trouvais prisonnier était à demi-éclairée, et j'avais du mal à en distinguer les objets. Elle me parut pourtant meublée avec un très grand luxe, mais je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je pouvais me trouver. Je me demandai également ce qu'il avait bien pu advenir de Roy. Je ne me rappelais que très vaguement les derniers événements.

Une seule chose me paraissait certaine, hélas! c'est que mes jours, et probablement mes heures étaient comptés, je ne me faisais nulle illusion

à ce sujet. Etre tombé dans les griffes de Satan équivalait à la mort. Mais ce que je n'arrivais pas à m'expliquer, c'est comment je pouvais avoir sous les yeux, et parfaitement vivant, l'homme que j'étais certain d'avoir tué. Cela dépassait mon entendement. J'avais tiré sur lui à bout portant, je l'avais vu tomber, perdre son sang, de cela, j'étais archi-certain. Et Elyana? Encore un mystère que j'aurais bien voulu élucider. Je me demandai si je n'étais pas le jouet d'une hallucination, si j'avais bien toute ma raison. Une fois de plus, je maudis ma bêtise et mon entêtement. De quel droit avais-je refusé de rendre à l'inconnu l'onyx que je savais pertinemment lui appartenir?... N'avais-je pas causé sa mort par ma coupable obstination, et il faut bien le dire, par ma malhonnêteté? Alors, tout bien considéré, j'avais mérité ce qui m'arrivait.

Satan cessa tout d'un coup d'arpenter le salon et s'arrêta devant moi. Je remarquai qu'il était en tenue de soirée. Ses mains étaient plongées au fond de ses poches.

— Je suis heureux, me dit-il, de voir que vous êtes enfin sorti de votre évanouissement.

— Je vous remercie de votre sollicitude, lui répondis-je avec une amertume non dépourvue d'ironie. Je ne pense d'ailleurs pas que j'aie lieu de m'en réjouir. Il vaudrait peut-être mieux que j'aie perdu définitivement la notion des choses. Il n'est jamais très agréable de se voir mourir.

Mon ennemi ne me répondit pas. Il prit une

boîte sur la table, l'ouvrit et me la présenta.

— Une cigarette?

— Merci, je ne me sens pas encore assez bien pour fumer.

— Oui, je comprends. Mes hommes ont évidemment été un peu rudes. Que voulez-vous? Il était difficile de faire autrement. Croyez-moi, Monsieur Aubrey, je regrette vivement de vous savoir ici. Mais vous voudrez bien me rendre cette justice que je vous avais averti. Pourquoi n'avez-vous pas voulu m'écouter?

— Vous savez très bien que je ne voulais pas laisser mon ami dans l'embarras.

— Vous êtes un gentleman, Monsieur Aubrey, c'est d'autant plus regrettable pour vous...

— Comment cela?

— Nous nous expliquerons plus clairement là-dessus tout à l'heure. Pour le moment, je n'ai que très peu de temps à vous accorder. Je dois aller ce soir à l'Opéra. Nous en reparlerons à mon retour ou demain matin.

— Vous êtes le maître, monsieur. Néanmoins, je serais heureux d'apprendre de votre bouche ce qui me vaut l'honneur d'être votre hôte.

— Mon Dieu, encore que je vous trouve un peu curieux, je veux bien accéder à votre désir. Ma réponse sera courte et précise : vous êtes ici pour... passer de vie à trépas... autrement dit, vous êtes un candidat à la mort.

— Mais, m'écriai-je... vous n'avez pas le droit... Vous n'allez pas me tuer, je suppose...

— Et pourquoi pas, cher monsieur? Je m'étonne d'entendre ce mot de droit dans votre bouche. Je crois que sur ce point, vous n'êtes pas très qualifié pour faire la leçon à qui que ce soit. N'est-ce pas vous qui avez essayé de me tuer? C'était, évidemment, une entreprise folle, car vous ne pouvez pas avoir la prétention de tuer Satan. Satan est immortel, monsieur Aubrey. Personne ne peut rien contre moi, et la preuve, je crois que je vous la fournis. Maintenant, cher monsieur, je m'excuse, permettez-moi de prendre congé de vous. Au revoir, à demain. Au cas où vous auriez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à appeler. Vous serez servi. Bonne nuit, monsieur. Et Satan s'éloigna, me laissant seul avec l'agréable perspective d'une fin prochaine.

Je cherchai à mettre un peu d'ordre dans mes idées, mais ce ne me fut guère facile.

.....

Le lendemain matin, vers dix heures, un homme se présenta à moi et me demanda si je me sentais assez reposé pour le suivre. Je me levai et nous traversâmes à sa suite, une enfilade de salles et de pièces, toutes richement meublées, et nous arrivâmes enfin dans une pièce dont les murs étaient en verre. Je vis à gauche, une large table formant bureau. Les murs étaient ornés du signe gravé sur le bouton d'onyx. Derrière le bureau, assis dans un large fauteuil, Satan m'attendait.

— Prenez place, m'ordonna le bandit, j'ai à vous parler.

J'obéis et attendis, le cœur battant, que mon ennemi prît la parole.

— Veuillez me prêter attention, Monsieur Aubrey. Mon principe est le suivant : agir le plus possible avec un minimum de paroles. Si vous êtes encore en vie, vous le devez uniquement à cette circonstance que vous m'êtes sympathique. Ne croyez pas que j'ironise à vos dépens. J'aurais déjà eu mille raisons valables de vous mettre à mort sur le champ, n'est-ce pas?

La situation en ce qui vous concerne est donc la suivante : malgré mes avertissements, vous avez voulu lutter contre moi. Vous avez perdu, il ne vous reste plus qu'à payer. Et ce soir, à minuit, vous aurez cessé de vivre. Seulement, votre mort à vous ne sera pas comme la mienne, ce sera une vraie mort, sans résurrection possible. Personne au monde ne saurait vous arracher à ce destin et je vous prie de vous y préparer. Maintenant, il se trouve qu'à la suite d'une erreur impardonnable de mes hommes, votre ami Roger de Clyrencourt a réussi à se soustraire à ma vengeance. Oh! ce n'est que provisoire, tenez-le pour assuré. Je ne vous cacherai pas que j'attache beaucoup plus de valeur à sa capture qu'à la vôtre, sans vous vexer, Monsieur Aubrey, Je tiens essentiellement à me saisir de sa personne. J'ai donc conçu un plan, que je ne crois

pas mauvais, comme vous allez pouvoir en juger.

Il sonna. L'instant d'après, apparut l'homme qui m'avait amené jusqu'à lui.

— Du papier, de l'encre et une plume, ordonna Satan.

L'homme s'absenta pendant quelques minutes et revint avec tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Monsieur Aubrey, reprit Satan, vous allez écrire une lettre. Dépêchez-vous, je vous prie.

— A qui donc, demandai-je étonné.

— A qui voulez-vous que ce soit, sinon à votre cher ami M. de Clyrencourt? Commencez donc :

« Mon cher Roy...

Je ne fis pas un mouvement.

— M'avez-vous entendu. Allons vite...

— Je regrette, mais je n'écrirai rien du tout. Avez-vous pu supposer un seul instant que je serais assez lâche pour attirer mon ami dans un piège?

— Ne faites pas de phrases, Monsieur Aubrey, Obéissez-moi, je vous le demande pour la dernière fois.

— Non, je refuse.

Satan n'insista point. Il sonna deux fois. Deux solides gaillards firent leur apparition. Satan fit un signe que je ne compris pas tout de suite, et les hommes m'entraînèrent en dépit de ma résistance désespérée. On me fit descendre rudement un escalier mal éclairé, et on m'enferma dans un petit local sombre. Puis on m'attacha solidement

à une sorte de fauteuil. J'entendis comme un petit crissement, un ronronnement de moteur ou d'hélice... et dans la même seconde, j'eus l'horrible impression qu'on m'écartelait. Je poussai des cris effrayants, mais l'épouvantable douleur ne cessait point. Mon supplice dut être court, mais me parut une éternité. Quand on me détacha, j'étais plus mort que vif. On me remonta dans la salle aux murs de verre, dans un lamentable état. Je ne devais apprendre que plus tard ce qui s'était passé.

— Je pense, ricana mon bourreau, que vous êtes devenu plus raisonnable. Vous avez compris, j'espère, que toute résistance est inutile. Je ne répondis rien. Que pouvais-je d'ailleurs répondre?

— Tout cela n'était qu'un avant-goût, reprit Satan, libre à vous de connaître la suite. Mais, maintenant, allons au fait. Etes-vous disposé à m'obéir?

— Oui, m'écriai-je. Je ne veux pas endurer pareille torture une deuxième fois.

— Allons, je vois que vous comprenez enfin, reprit Satan avec un sourire effroyable. Prenez donc la plume et écrivez sous ma dictée.

Mon cher Roy,

Je n'ai certainement pas besoin de te décrire la situation dans laquelle je me trouve, tu dois t'en douter. Satan a vaincu et je suis en son pouvoir. Mon sort est réglé désormais et je dois mourir, aujourd'hui même, à minuit. Cependant, mon ennemi est disposé à me faire grâce, à la

condition que tu te rendes volontairement à lui. Donc, si tu veux me sauver, fais exactement ce que je vais te dire. Ce soir, à huit heures très précises, une limousine bleue t'attendra Place Vendôme, devant le N° 80. Tu monteras dans cette voiture. Le chauffeur se chargera du reste. Inutile de te dire que la moindre tentative de prévenir la police ou d'attaquer le chauffeur ne servirait qu'à me condamner sûrement à mort. Tu ne pourras, non plus, poser aucune question au chauffeur, ni même lui parler pendant tout le trajet. Si la voiture revenait ici sans toi, c'en serait fait de moi. Je te conjure, mon cher Roy, de faire tout ce qu'il sera en ton pouvoir pour me sortir de la terrible situation où je me trouve. Je suis retenu ici, en otage, à ta place et ma vie ne tient qu'à un fil. Si tu es mon ami, tu viendras, n'est-ce pas?

Georges AUBREY.

A peine avais-je terminé cette honteuse missive, que Satan me l'arracha des mains. Il la relut, la plia et la mit dans sa poche.

— Très bien, fit-il en gouaillant. Si après cela, M. de Clyrencourt n'accourt pas, c'est qu'il a une pierre à la place du cœur. Nous allons voir s'il a le courage de se sacrifier pour vous.

— J'en suis sûr, m'écriai-je. Vous ne connaissez pas Roy. Je sais parfaitement qu'il ne me laissera pas, qu'il ne m'abandonnera pas.

— J'en suis moins convaincu que vous, ricana

Satan. Mais à quoi bon se fatiguer le cerveau? Dès ce soir, nous saurons à quoi nous en tenir.

. . . . . .

Je passai les heures qui suivirent, dans un état de nervosité indescriptible. On m'avait ramené dans la pièce où j'avais été enfermé pendant la nuit. Nul bruit ne me parvenait du dehors. J'entendais le tic-tac régulier d'une horloge murale, qui semblait vouloir me rappeler que chaque seconde qui s'écoulait, me rapprochait d'une mort inexorable. La torture qui m'avait été infligée, m'avait brisé aussi bien moralement que physiquement. Je m'allongeai sur le lit et me livrai aux pensées les plus sombres. Je pensai d'abord à Roy. J'espérai qu'il s'était tiré sain et sauf de la bataille avec le faux policier. C'était même probable. Mais que dirait-il en recevant ma lettre? Viendrait-il? Ne me mépriserait-il pas de ma lâcheté? Je comprenais à présent la perfidie diabolique de Satan, le bien nommé. Je comprenais pourquoi c'était moi qu'on avait voulu d'abord capturer. On spéculait sur l'amitié de Roy.

J'entendis une clé tourner dans la serrure. La porte s'ouvrit doucement et quelqu'un entra dans ma prison. Je crus tomber des nues en voyant devant moi... Elyana... Elle mit un doigt sur ses lèvres, et me fit signe de garder le silence. Cette précaution était, par ailleurs, complètement inutile, car ma stupéfaction était telle que j'au-

rais été incapable de proférer une seule parole. Elle s'assit sur mon lit, tout près de moi, et me regarda avec un air de profonde commisération.

Un immense dégoût s'empara de moi. Instinctivement, je me reculai. Sa vue me faisait horreur.

— Pauvre garçon, murmura-t-elle. Croyez-moi, Georges, je n'ai pas voulu cela.

Je lui jetai un regard où je mis tout le mépris dont j'étais capable. J'avais une envie folle de lui cracher au visage toute ma haine et tout mon dégoût. Je ne sais ce qui me retint de le faire.

Elle comprit vraisemblablement ce qui se passait en moi.

— Georges, il faut m'écouter et me croire.

Je haussai les épaules.

— Je vous en conjure, Georges, il faut me croire. N'avez-vous donc pas compris, que, moi aussi, je suis en son pouvoir, que c'est lui qui m'a obligée à vous jouer l'infâme comédie que je vous ai jouée? C'est effrayant... et j'ai honte...

Elle sanglotait doucement, puis elle fondit en larmes.

La colère me prit.

— Allez-vous en, lui dis-je avec brutalité. Je ne veux pas vous voir. Votre seule vue me soulève le cœur. Vous devriez au moins avoir la pudeur de...

— Je vous en supplie, Georges, mais comprenez donc...

Elle se pencha sur moi. J'eus un geste brutal.

— Allez-vous-en, répétai-je, allez-vous-en... sur le champ, ou je ne réponds plus de mes actes.

— Mais, comprenez donc que je suis venue pour tenter de vous sauver. Vous êtes en danger de mort. On peut vous tuer, vous et votre ami. L'idée que ce sera par ma faute me rend folle. Il n'y a que moi qui puisse vous sortir de là. Ayez confiance, Georges, je vais réparer le mal que j'ai fai... je...

— Laissez-moi, répondis-je avec dédain. Disparaissez, sinon...

Mon attitude parut la terrifier. Elle recula. Et quand je fis mine de me lever, elle s'échappa de la pièce. Il était temps, car je crois bien que si elle était restée une seconde de plus, je l'aurais abattue comme une chienne. L'amour si sincère que j'avais éprouvé pour cette femme s'était transformé en une haine féroce.

Vers le soir, on m'apporta un repas soigné. Satan faisait bien les choses. Malgré la qualité du menu, je n'y touchai point. Ce n'était pas que je craignisse l'empoisonnement, mais, véritablement, je ne ressentais nulle envie de manger quoi que ce fût... J'avais bien d'autres idées en tête...

Depuis que j'avais chassé de ma présence Elyana, personne n'était venu troubler ma solitude. Satan avait dû donner des ordres pour qu'on me laissât me recueillir. Pour moi, la question était simple : ou bien Roy viendrait, pour prendre ma place et me sauver, ou bien il ne viendrait pas... Il me semblait que mon ami, moralement du moins, ne pouvait pas ne pas répondre à mon appel, car, enfin, si j'avais été précipité dans cette aventure périlleuse, je ne le devais qu'à lui et à son obstination. Oh ! de mon côté, j'étais également bien coupable... mais, en mon âme et conscience, je pouvais affirmer que j'étais disposé à restituer l'onyx à Satan, quand il m'avait offert de me le racheter n'importe quel prix... Et c'était bel et bien Roy qui n'avait rien

voulu savoir... Enfin, il ne servait plus à rien de récriminer. Je n'avais plus qu'à me résigner à mon sort en me disant que, peut-être, par miracle, j'y échapperais...

Je me souvins brusquement des principes dans lesquels j'avais été élevé et j'élevai vers le ciel une ardente prière. Peut-être le Seigneur écouterait-il la voix implorante d'un de ses fils, pêcheur et repentant... Et je priai longuement... Je me souvins aussi de la parole d'un de mes amis d'enfance, alors séminariste, et qui devait être missionnaire, quelque part au loin. Il prétendait qu'une prière sincère, au moment d'un danger imminent, pouvait parfois amener le salut, et je me sentis alors rempli d'un espoir infini...

Autant que je pouvais en juger à travers la fenêtre étroite et haut placée de ma chambre, le jour baissait peu à peu... La nuit tombait et le moment approchait où mon sort allait être fixé... Mon cœur battait précipitamment... Tout d'un coup, j'entendis un bruissement... Quelqu'un s'était glissé près de moi dans l'obscurité... J'entendis prononcer mon nom... C'était Elyana qui était revenue...

— Georges... Ne faites pas un geste et écoutez-moi... Ensuite, il sera trop tard... Dans quelques instants, on va venir vous chercher... Quand vous serez attaché sur la chaise du supplice, ne vous débattez pas et faites le mort... Pour le reste, je me charge de vous sauver...

Avant que j'eusse pu répondre quoi que ce

soit, Elyana avait disparu... Je pensai d'abord que mes nerfs malades venaient de me jouer un mauvais tour, mais je n'eus pas le temps de m'interroger longtemps... La porte fut ouverte brutalement, et une vive lumière inonda la pièce qui me servait de cellule... Trois hommes me firent lever et m'emmenèrent sans prononcer un mot...

On me ramena dans la grande salle aux parois de verre... Je revis la grande table, autour de laquelle avaient pris place un grand nombre de personnes... Satan, lui-même, présidait cette assemblée d'inconnus... Il était assis, au centre, sur un siège surélevé, qui formait comme une sorte de trône... Il me regarda longuement lorsque je comparus devant lui...

Son visage grimaçant avait pris une terrible expression de haine et de triomphe...

— Eh bien, Monsieur Aubrey, me dit-il, le moment de l'expiation est arrivé. Savez-vous l'heure qu'il est ?...

— Je l'ignore, répondis-je d'une voix dont la fermeté m'étonna moi-même...

— Il est exactement onze heures et demie... Il est donc très tard et vous conviendrez que j'aurai attendu bien au-delà du terme que je vous avais accordé... Votre ami, le comte Roger de Clyrencourt, est moins courageux et moins fidèle que vous l'aviez pensé... C'est d'ailleurs ce que je supposais... Toujours est-il que la voi-

ture est revenue vide... Or, vous savez ce que cela signifie pour vous... n'est-ce pas ?

— Mais c'est impossible, m'écriai-je avec terreur... Roy n'est pas venu ? Je suis sûr que c'est un mensonge...

— C'est la stricte vérité, Monsieur Aubrey... Ce beau monsieur a flanché. Et c'est si compréhensible... Il connaît ma puissance et il a eu peur... Il sait parfaitement que je représente une puissance contre laquelle les plus forts et les plus courageux viennent se briser, il sait que je suis le prince des Enfers et qu'un misérable humain ne peut rien contre moi... Il est donc normal qu'il ait refusé de venir se livrer au supplice... Que voulez-vous ? J'aurai fait l'impossible pour vous sauver... Et maintenant, il faut payer... Voici quelle est ma décision irrévocable...

« J'ai longtemps vécu en Amérique et dans des quantités d'autres pays... J'y ai étudié à fond les divers genres de supplices en usage dans ces pays... J'ai pu établir des comparaisons entre le supplice de la guillotine, celui de la potence, celui du garrot et celui de la chaise électrique... Je suis arrivé à cette conviction que le meilleur système est, de loin, la chaise électrique... Je l'ai d'ailleurs notablement perfectionné... Alors qu'à la prison de Pricetown, on envoie à travers le corps du condamné un courant de 2.000 volts, moi j'opère avec un courant dix fois plus puissant... Vous vous rendez compte, vous qui êtes ingénieur... Vingt mille volts d'un seul coup...

Le résultat est stupéfiant. La mort est instantanée... je vous le garantis... Comme vous le voyez, cher Monsieur Aubrey, je vous réserve une mort très douce... Vous ne souffrirez pas un seul instant... Et si cela peut vous apporter une consolation quelconque, je puis encore vous promettre que vos restes seront enterrés décemment...

J'avais, devant l'inévitable, reprit tout mon courage...

— En vérité, monsieur, j'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître vos bontés... Je vous dois même des remerciements puisque maintenant je vais mourir en paix...

Le ton ironique de mes paroles le cingla comme un coup de fouet. Son visage basané s'empourpra de fureur... Mais il se maîtrisa rapidement et affecta de sourire avec bienveillance...

— Nous verrons bien, d'ici une demi-heure, cher Monsieur Aubrey, si vous saurez apprécier la douceur de mon traitement... Et, maintenant, j'ai encore un devoir à remplir vis-à-vis de vous. Avez-vous un dernier vœu à formuler ?

— Certes, mais je doute que vous puissiez l'exaucer dans les circonstances présentes : je désire mourir de vieillesse...

Une fois encore, Satan parut transporté de rage, une fois de plus, il se contint... Au moment où tout semblait perdu pour moi, je voulais au moins m'offrir le luxe ultime de braver en face mon bourreau... Puisque Roy m'avait aban-

donné, je n'avais plus qu'à mourir, le sourire aux lèvres...

Satan eut un sourire de pitié... Il fit un signe impérieux et deux robustes gardiens s'approchèrent de moi et m'entraînèrent... Satan descendit lentement de son siège et m'accompagna, suivi de toute sa séquelle... Nous formions un cortège étrange... une procession peu banale... Personne ne prononçait un mot... Mon esprit se remémora une scène analogue... J'en avais été le spectateur, quelques années plus tôt, à Saragosse... J'avais assisté à un défilé de moines et de prêtres, mais ils avaient le visage recouvert de masques ou de cagoules... tandis que ceux-ci avançaient à découvert...

Pendant le discours que m'avait adressé Satan, j'avais observé quelques-uns de ces comparses... La plupart m'avaient produit une impression bizarre... Ils ne quittaient pas Satan des yeux. Ils le contemplaient avec une sorte d'effroi religieux... comme s'il eût été une divinité descendue sur la terre... Il était évident qu'ils formaient une secte de fanatiques qui n'attendaient qu'un signe du maître pour me mettre en pièces... Je les avais comptés... Ils étaient exactement vingt... Autant qu'il était possible d'en juger par leurs physionomies, ils appartenaient, pour la plupart, à la race slave... Dans tous les cas, ils étaient tous étrangers... Qui pouvaient-ils être ? et quel était le but de leur association ? Deux questions

auxquelles il était certain que je ne trouverais jamais de réponse.

On me força à descendre l'escalier obscur que je connaissais déjà... et on me poussa dans un local assez spacieux, qui, à mon arrivée, s'éclaira soudain... Je vis alors que je me trouvais dans une sorte de chambre de supplices... Au mur pendaient divers instruments, dont quelques-uns m'étaient parfaitement inconnus, mais sur la destination desquels aucun doute n'était possible...

Au milieu de la pièce, j'aperçus une chaise, ou plutôt un fauteuil. Une infinité de fils y aboutissaient... C'était évidemment la chaise électrique, prête à me recevoir... A droite, j'observai une petite fenêtre basse donnant sur une pièce contiguë et plus petite, et dans laquelle j'eus le temps d'apercevoir un certain nombre d'appareils compliqués...

Je n'eus guère le temps de me rendre compte de leur nature... On m'avait empoigné et assis de force sur le fauteuil... Un de mes gardiens m'attacha solidement, de façon à m'immobiliser complètement... Un autre fixa une cathode à mon pied gauche... Il la serra si fortement que je ne pus réprimer un cri de douleur... La brute ne parut pas s'en soucier et continua de serrer... Un autre sortit d'une boîte en bois une tondeuse et, passant derrière moi, il se mit en devoir de me tondre le crâne... Puis, quand il eut terminé, il m'appliqua sur la tête un casque à peu près

semblable à ceux des téléphonistes d'un central, et me recouvrit le visage d'un masque comportant deux ouvertures pour les yeux... Tout cela rappelait à s'y méprendre les préparatifs d'une exécution aux Etats-Unis... Quelques semaines auparavant, j'en avais lu la description détaillée dans un journal parisien, et je ne pensais guère à ce moment que mon tour viendrait bientôt de connaître les mêmes affres...

Les séides de Satan avaient formé un demi-cercle autour de moi... Ils étaient debout, les bras croisés, toujours silencieux... Satan se tenait au centre, un peu en avant... Il avait à la main une montre, sur laquelle il jetait les yeux de temps à autre...

— Il est minuit moins deux minutes, s'écria-t-il d'une voix de stentor... Monsieur Aubrey, dans quelques instants, vous allez entreprendre un long, bien long voyage, dont il y a peu de chances que vous reveniez jamais...

J'aurais voulu lui faire une réponse cinglante, mais le masque et le casque qui me comprimaient le visage me mettaient dans l'impossibilité absolue d'émettre le moindre son... Satan s'avança d'un pas vers moi et frappa dans ses mains... J'eus alors un spectacle aussi impressionnant que grotesque... Satan, décidément, semblait aimer à frapper les esprits de ses victimes...

La bande commença par danser en cadence... lentement d'abord, puis le rythme devint plus

rapide, jusqu'à atteindre une vitesse vertigineuse... Ce fut comme une farandole, agrémentée de sauts et de bonds ridicules, entremêlés de cris et de hurlements furieux, s'arrêtant parfois brusquement, comme si les danseurs avaient été frappés d'une soudaine extase, puis reprenant ensuite avec plus de violence... Parfois aussi, la chaîne humaine se rompait... Les danseurs se roulaient à terre en vociférant, les yeux fixés sur leur idole, qui restait immobile et semblait savourer à la fois son apothéose et mes angoisses... En somme, Satan avait tenu à me ménager une agonie infernale...

Je jure que je n'avais nulle envie de faire un jeu de mots... Roy devait avoir eu raison, et la bande à laquelle nous nous étions si imprudemment attaqués ne pouvait être qu'une secte d'adorateurs du diable... Il est vraisemblable que ce sabbat devait être le rite préliminaire à toute exécution... Les cannibales, ai-je lu, procèdent de même, et les Apaches ou les Sioux dansent également la danse du scalp autour de ceux qu'ils vont mettre à mort...

Satan tenait toujours sa montre à la main... Il fit un signe et, soudain, tout retomba dans le calme et dans le silence...

— Il est minuit, s'écria-t-il... Monsieur Aubrey, c'est l'heure du départ pour l'éternité... Adieu...

Il me tourna brusquement le dos... Je le vis passer dans la pièce attenante... Par la lucarne,

je pus suivre tous ses mouvements... Il commença par enfiler une paire de gants, que je jugeai devoir être en caoutchouc, puis il jeta un ultime regard dans ma direction et s'approcha d'un tableau de marbre portant diverses manettes...

Instinctivement, je fermai les yeux... Je sentis une chaleur intense m'envahir le corps... La sueur m'inonda... J'eus l'impression que mon cœur volait en éclats... J'entendis un déclic et des étincelles immenses fulgurèrent devant moi... J'entr'ouvris les paupières et me vis environné de flammes bleues et vertes qui crépitaient avec un bruit sinistre... mais je ne souffrais nullement et me sentais toujours bien vivant... Par quel prodige ? J'étais comme paralysé, mais je n'étais pas mort... Et je me rappelai tout d'un coup les paroles mystérieuses d'Elyana, une heure plus tôt, dans l'obscurité...

— Faites le mort... Je me charge de vous sauver...

Aurait-elle tenu parole ? Je n'eus pas le temps d'approfondir la question. J'entendis un bruit de pas qui se rapprochait... C'était Satan qui, son œuvre accomplie, revenait auprès de moi... Inutile de dire que je suivis le conseil d'Elyana. Je restai les yeux clos, retenant ma respiration...

— La canaille est morte, hurla Satan... J'ai envoyé, par trois fois, vingt mille volts à travers son corps de chien immonde... Détachez-le et

jetez-moi son cadavre à la cave, en attendant que nous nous en débarrassions...

Je sentis qu'on desserrait mes liens, et, brutalement, on me jeta par terre... La violence du choc fut telle qu'en toute autre circonstance j'aurais crié de douleur... mais je gardai un silence prudent... Personne, heureusement, n'eut l'idée de vérifier si j'étais bien mort... car personne ne pouvait en douter...

Je sentis qu'on me saisit à la tête et aux pieds. J'entendis une porte s'ouvrir, j'eus une impression d'humidité... On me jeta comme un paquet de linge sale sur un sol gluant, qui amortit ma chute, et la porte se referma... Il était temps... Je ne sais pas si j'aurais pu continuer plus longtemps à jouer la comédie...

— Ouf, fit l'un des hommes... Il était lourd... Enfin, il ne nous trahira plus, celui-là... Il ne viendra plus se mettre en travers de notre chemin, frère Sébastien...

— Hé ! hé ! ricana l'autre, le Maître l'a proprement expédié... Et qu'ainsi périssent tous les ennemis du Grand Mogol... Mais, j'allais oublier quelque chose... Je lui ai laissé son masque... Satan en aura peut-être besoin... Il vaut mieux le lui reprendre...

Je les entendis s'approcher de moi... Aurais-je la force de simuler encore ? Heureusement, l'obscurité était complète... Celui qui s'appelait Frère Sébastien m'arracha sans douceur le masque dont on m'avait affublé... Je cois bien qu'il

arracha également une touffe de cheveux oubliés par la tondeuse... Mais j'étais prêt à supporter stoïquement bien d'autres souffrances...

On referma la porte, et les pas des deux hommes s'éloignèrent peu à peu...

Enfin, j'étais seul... Je commençais par respirer largement et régulièrement, de façon à rétablir la circulation normale de mon sang... Lorsque je me sentis de nouveau en état de réfléchir, je tentai de raisonner... En tout cas, j'avais tout loisir pour le faire... Grâce à un miracle incompréhensible, j'avais échappé à la mort... provisoirement tout au moins... Mais j'étais exposé à un autre danger... celui de mourir de faim et de soif si personne ne venait me délivrer...

Elyana viendrait-elle ? A la suite de quelle manœuvre m'avait-elle sauvé une première fois ? Je regrettai presque la façon grossière dont je l'avais accueillie... car elle avait sûrement risqué gros pour me soustraire à la mort... Et si Satan apprenait jamais la vérité, elle était perdue sans rémission... Quel rôle avait donc joué cette fille ? Elle faisait évidemment partie de la bande. A quel titre ? Qu'était-elle pour Satan ? Sa victime ou sa complice ? Toutes ces questions assaillaient mon esprit, mais je me dis que ce n'était guère le moment de les poser et encore moins de chercher à les résoudre... Ce qui importait, avant tout, c'était ce qui allait se passer...

J'entendis comme un grattement... Je tressaillis... Je tendis l'oreille... Plus rien... J'avais

dû me tromper... Non, pourtant, le craquement se reproduisit... Damnation, n'étais-je pas seul dans ma prison ? Je pestai intérieurement en pensant que je n'avais sur moi ni allumette ni briquet... N'était-ce pas épouvantable de se trouver dans ce trou humide et obscur, avec la certitude d'y mourir d'inanition ou d'être dévoré par les rats... car, après un moment de réflexion, j'attribuai les petits bruits que je venais d'entendre à la présence de ces bestioles répugnantes. Qui sait même si, à quelques centimètres de moi, ne pourrissait pas le corps d'une autre victime de Satan ?

Le bruit reprit au bout d'un instant... Quelque chose, un animal, à mon avis, était dans ma prison... Le bruit devint plus distinct. J'eus l'impression qu'on rampait vers moi... et j'entendis une voix étouffée qui m'appelait :

— Monsieur Aubrey... Monsieur Aubrey...

C'était Elyana, la brave fille...

Au même instant, mes narines perçurent l'odeur d'un parfum bien connu, celui que j'avais respiré chez moi et chez Roy : *Le printemps d'Italie*...

— Qui est là ? est-ce vous, Elyana ?...

— Non, répondit la voix étouffée... Non, je suis Lissa Manzoni...

XII

LA JALOUSIE D'ELYANA

Depuis quelques heures, j'avais assisté à tant de miracles, que je m'étonnai à peine... Pourtant la présence inattendue de Lissa avait bien de quoi me stupéfier... J'aurais attendu n'importe qui, sauf elle... Il fallut pourtant bien me rendre à l'évidence... Dans l'obscurité, elle me tendit sa main fine et parfumée, que je reconnus aussitôt. Elle était tout près de moi, nos épaules se touchaient, mais je ne pouvais la voir...

Je restai un moment abasourdi...

— Comment est-ce possible? demandai-je enfin. Vous? Vous ici?... J'ai encore du mal à le croire!

— C'est toute une histoire, répondit-elle, et tellement longue que je ne puis vous la raconter maintenant... Nous avons un travail plus pressant... Il ne s'agit pas de perdre notre temps...

— Je serais curieux de savoir ce que nous pourrions bien faire... Dans cette obscurité... il me semble que...

— Détrompez-vous, mon cher ami... J'ai apporté avec moi tout ce qu'il faut...

Avant d'avoir pu lui répondre, je vis subite-

ment une petite lueur se diriger sur moi et m'éblouir...

— Dieu merci, reprit l'Italienne, vous n'avez pas l'air trop mal en point... Je craignais de vous retrouver dans un plus triste état... Cela va faciliter ma tâche...

— Mais, au nom du Ciel, expliquez-moi, je vous prie...

— Plus tard... Pour le moment, je ne puis rien vous dire... Ayez donc un peu plus de patience... Il faut sortir d'ici...

— Et Roy?

— Il va très bien...

— Pourquoi n'est-il pas venu?

— Parce qu'il n'est pas fou...

— Mais savait-il...

— Soyez sans inquiétude, Roy savait très bien ce qu'il faisait... S'il avait eu l'imprudence de venir se livrer à Satan, il serait mort et vous aussi, tandis qu'en restant libre, il pouvait trouver un moyen de vous sauver... D'ailleurs, il n'est pas bien loin...

— Vous dites?

— Je vous dis qu'il est tout près de nous, monsieur Aubrey... Mais, je vous en prie, soyez plus calme et faites-moi confiance... Nous avons toutes les chances de nous échapper, ce qui est déjà bien, mais nous espérons aussi capturer toute la bande et la mettre hors d'état de nuire... Donc, du calme... Commençons par nous rendre compte de l'état des lieux...

Elle ralluma sa lampe de poche, dont elle dirigea le faisceau lumineux dans tous les sens... Nous nous trouvions dans une cave assez étroite, dont les murs suintaient d'humidité... Partout des taches de moisissure maculaient les parois... Les toiles d'araignées ne manquaient pas non plus... Par endroits, le sol était gluant, surtout là où on m'avait jeté... Mais, dans l'ensemble, il était plutôt sec et dallé...

Je changeai immédiatement de place, heureux de me sentir un peu plus au sec...

— Bon! fit Lissa, à la rigueur, on peut tenir... C'est tout de même moins pénible que la chaise électrique... Qu'en pensez-vous, monsieur Aubrey?

— Je suis bien de votre avis, mademoiselle. Mais, vraiment, vous ne voulez pas me dire...

— Non, répondit-elle avec nervosité... Vous saurez tout plus tard, je vous l'ai déjà dit... D'ailleurs, Roy ne saurait tarder à arriver... Il vous racontera lui-même...

Je n'insistai pas... Au surplus, Lissa avait parfaitement raison. Ce qu'elle venait de m'annoncer me remplit le cœur de joie... Ainsi, Roy ne m'avait pas abandonné... Mon courageux ami avait flairé le piège que Satan lui avait tendu, mais il s'occupait de moi... Dès cet instant, je fus rassuré... Il n'y avait plus qu'à attendre...

Lissa me montra une petite sacoche qu'elle avait apportée...

— Au lieu de parler, monsieur Aubrey, vous

allez manger, cela vaudra mieux. Je suppose que vous devez en avoir grand besoin... N'oubliez pas que nous avons encore à lutter et que toutes vos forces seront peut-être nécessaires...

Je me jetai sur les provisions comme une bête affamée... et je dévorai gloutonnement les sandwiches et les fruits que me tendait Lissa. J'avais surtout très soif... et je vidai d'un seul trait ma demi-bouteille d'eau rougie. C'est très curieux de constater comme on envisage différemment les choses selon qu'on a l'estomac vide ou plein... Après ce repas sommaire, et qui me parut un véritable festin, j'avais repris tout mon courage et toute ma confiance dans l'avenir... J'étais un autre homme... Lissa avait même apporté des cigarettes... J'en fumai une avec une joie non dissimulée...

Comme nous ne savions pas combien de temps nous resterions encore prisonniers, Lissa éteignit sa lampe, par mesure d'économie...

— J'espère, monsieur Aubrey, que vous voilà de nouveau solide au poste? Avez-vous mangé avec appétit?

— Quelle question, mademoiselle! Je mourais de faim... Je vous remercie... Vous ne saurez jamais à quel point...

— Peuh... Je dois reconnaître que je n'y suis pour rien... Tout a été combiné par Roy... Il pense à tout, celui-là... Les plus petits détails, il les prévoit...

— Vous avez raison...

— Et je lui racontai brièvement l'histoire des gants de caoutchouc, qui devaient servir à lui éviter de se salir les mains, et qui, en fait, nous avaient sauvé la vie...

Lissa rit doucement... puis elle tressaillit et me saisit le bras...

— Chut!... Ecoutez, monsieur Aubrey... J'entends du bruit...

Je tendis l'oreille...

— Etes-vous bien sûre? Je n'entends rien...

— Si, si... C'était comme un bruit de pas... Cela m'étonne... Il est encore trop tôt pour que ce soit Roy... Il avait l'intention de venir à une heure et demie... mais pas avant...

— Quelle heure est-il donc?

— Une heure juste...

Nous restâmes silencieux pendant quelques minutes... Effectivement, on entendait un petit bruit, encore lointain... Puis il me sembla qu'on grattait à la porte... Et je vis soudain comme un étroit rayon lumineux, qui s'agrandit peu à peu... Elyana était devant moi... Lissa comprit le danger... Elle eut juste le temps de se dissimuler derrière moi... La Russe tenant heureusement sa bougie de telle sorte qu'il lui était impossible de découvrir Lissa dans l'ombre...

— Bonsoir, Georges, me dit-elle avec bienveillance. Je suis heureuse, vous savez... Je suis tellement heureuse de vous revoir sain et sauf!... Si vous saviez tout ce que j'ai dû faire... Je ne vivais plus...

Elle s'approcha de moi, s'agenouilla et déposa un paquet...

— Tenez, Georges, me dit-elle... J'ai pensé que vous deviez avoir faim après tant d'émotions... Je vous ai apporté un petit repas froid...

Si la situation n'avait pas été aussi grave pour moi, je crois bien que j'aurais pouffé de rire... Mais je me contins...

— Je vous remercie, Elyana, mais je n'ai pas faim... Je ne me sens pas encore complètement d'aplomb...

— Pauvre garçon! reprit-elle en me caressant affectueusement la main... Mais tout ira bien, vous verrez... Dans deux heures, quand tout le monde dormira, je viendrai vous délivrer... Georges, reprit-elle au bout d'un instant, Georges, je vous aime, croyez-moi... Et je veux réparer tout le mal dont j'ai été la cause, bien malgré moi... Georges, dites-moi que vous me pardonnez...

Elle se serra contre moi, ses lèvres cherchèrent les miennes...

J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir, en cet instant, répondre à ses caresses par d'autres caresses... Mais le malheur voulut que la flamme de sa bougie tombât soudain vers la cachette qui abritait Lissa derrière moi... Ce fut comme un coup de foudre... Elyana resta d'abord sans voix... Une femme qu'elle ne connaissait pas, à côté de moi, en cet endroit..., cela dépassait son imagination... Si la Russe avait été une autre femme, c'est-à-dire plus raisonnable et

moins exaltée, je lui aurais tranquillement expliqué les choses et je suis certain qu'elle aurait aussitôt compris... Mais hélas! avec Elyana, il n'y fallait pas songer... Je lus dans ses yeux la rage qui peu à peu l'envahissait, et je compris qu'une explication était impossible...

— Ah! bien, fit-elle d'une voix changée par la fureur, bien, bien... Je comprends!... Voici quelle est ma récompense!... Voici le grand amour, la grande passion que vous prétendiez éprouver pour moi!... Parfait!... Eh bien, je sais ce qui me reste à faire!

— Mais, Elyana, voyons.. ne vous montez pas ainsi! Vous êtes dans l'erreur la plus complète... Cette dame est une amie, certes, mais rien de plus... Je vous affirme... Voyons, soyez raisonnable!

— N'insistez pas, mon ami, reprit Elyana froidement... Ne vous donnez pas la peine de m'expliquer et surtout de mentir... Je vois que je m'étais trompée... Il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses erreurs... Je sais que cette femme est plus que moi pour vous... Sans cela, elle ne serait pas ici...

— Elyana, vous êtes stupide!...

— C'est possible, mais je vous hais, et je saurai me venger...

— Elyana, auriez-vous l'infamie de me livrer encore une fois à Satan?...

— Vous avez mérité de mourir...

La Russe semblait folle de jalousie, et je sa-

vais bien que si elle réussissait à sortir de la cave, c'en était fait de moi et de Lissa... Ma première pensée fut de me ruer sur elle et de l'empêcher de s'en aller... Mais Elyana n'était pas une sotte... Elle comprit mon dessein, et, avant que j'eusse pu esquisser le moindre geste, elle avait trouvé moyen de se glisser au dehors et de fermer la porte à double tour...

La tragédie allait recommencer... Et, cette fois, j'étais sûr de ne pas échapper à mon destin...

— Notre situation est bien mauvaise, dit calmement Lissa, mais elle n'est pas encore désespérée... Il est vraiment dommage que Roy ne soit pas encore arrivé... Il aurait certainement arrangé les choses...

— Oui, répondis-je sans conviction... Mais maintenant, Elyana court chez Satan pour le mettre au courant, pour lui avouer sa supercherie... Vous pouvez vous imaginer la suite... Et malheureusement, je ne mourrai pas seul...

— Nous n'en sommes pas encore là, cher monsieur Aubrey... Tout espoir n'est pas définitivement perdu... Voyez, je ne me suis pas embarquée sans biscuit... J'ai là deux pistolets mitrailleurs et un nombre respectable de cartouches... S'il n'y a pas moyen de faire autrement, nous vendrons chèrement notre peau... Nous allons prendre chacun une arme, et ils ne nous ont pas encore... Le premier qui osera rentrer, saura ce qu'il en coûte!...

Je manquerais à la vérité en disant que les

paroles de Lissa me rassurèrent... Au contraire, elles ne firent qu'accroître ma nervosité... Je n'eus d'ailleurs pas le temps de lui répondre... La porte s'ouvrit brusquement et quelqu'un entra...

— Halte! s'écria Lissa... Un pas de plus et je tire!...

Elle dirigea sa lampe sur le nouvel arrivant et... poussa un soupir de soulagement... Devant nous, se tenait Roy, et à son côté, Elyana... Elle était d'une pâleur mortelle, et un bâillon lui emprisonnait la bouche... En regardant de plus près, je vis qu'elle portait des menottes.....

.....

— Il était temps que j'arrive! fit Roy... J'étais sur le chemin de cette horrible cave, lorsque je l'ai rencontrée... Elle courait... J'ai immédiatement senti qu'il se passait quelque chose de grave.. Alors j'ai brusqué les événements, et nous voici...

Elyana se tenait à l'écart, debout, le visage ostensiblement détourné de nous, ne semblant rien voir et ne rien entendre...

Lissa serra chaleureusement les mains de Roy :

— Vous nous avez sauvés, mon cher ami... Mais songez que cette femme ne peut rester ici... Son absence va être remarquée...

— J'y ai bien pensé aussi, répondit Roy, mais je ne vois guère d'autre moyen... Nous ne pouvons pas la remettre en liberté...

— Alors, que faire?

Mon ami haussa les épaules...

— Pour l'instant, rien... Il n'y a qu'à attendre. Je crois que d'ici demain matin, nous serons en sûreté...

— Mais, intervins-je, comment es-tu parvenu jusqu'ici, et pourquoi as-tu ligoté Elyana?

Roy secoua la tête :

— Je n'ai pas le temps de répondre à tes questions, éternel curieux!... Il faut agir... si nous le pouvons... Les bavardages pourront être repris quand nous serons à l'abri, ce qui n'est pas encore précisément le cas...

Je ne sais pas pourquoi je me sentis tout d'un coup vexé :

— Alors, Roy, je vais constamment jouer dans cette affaire le rôle d'utilité... et être manœuvré sans rien comprendre, sans que tu daignes me donner jamais la moindre explication?... Il me semble pourtant que c'est moi qui tiens le rôle principal!... C'est inouï ce que j'ai pu endurer dans ces derniers jours... Il faut pourtant que cela cesse ou que, du moins...

— Ne t'énerve pas, mon bon, reprit Roy de sa voix toujours placide... Au contraire, conserve bien ton sang-froid... Jamais tu n'en auras autant besoin... Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines et la situation peut s'aggraver d'un moment à l'autre... L'important est que nous soyons encore en vie... Satan ne sait encore rien de ce qui se passe, et c'est heureux, car,

sans cela, notre sort serait vite réglé... C'est pourquoi tu vas me faire le plaisir de remiser ta susceptibilité ridicule, et me laisser réfléchir aux mesures à prendre d'urgence... Je n'ai pas la moindre envie de me faire égorger...

— Et quels sont tes plans? demandai-je, un peu radouci...

Roy consulta son bracelet-montre...

— Il est exactement deux heures moins un quart, répondit-il... A trois heures, je vais faire une dernière tentative... Je vais vous laisser seuls, et vais me mettre en quête de mon ennemi... Je serai de retour vers quatre heures... Si vous me voyez, c'est que j'aurai échoué, et, dans ce cas, nous n'aurons plus qu'à mourir... Dans tous les cas, il reste un espoir, pour vous du moins... Vous avez un otage précieux, c'est Elyana... Il faut le conserver à tout prix... C'est la seule planche de salut qui vous reste....

Je vis les yeux de Lissa se remplir de larmes... Elle baissa la tête sans mot dire...

— Pourquoi attribues-tu une telle importance à notre prisonnière? demandai-je à Roy. Autant que je sache, elle ne joue qu'un rôle secondaire...

— Tu te trompes totalement, mon cher ami... Cette femme, si tu tiens à le savoir, est mille fois plus dangereuse que Satan lui-même.....

XIII

LA CAPTURE DE SATAN

Je ne vis pas Roy sortir de notre retraite, car, brisé de fatigue, j'avais fini par m'endormir dans un coin... Mon sommeil dut être plus long que je ne le supposais. En effet, en ouvrant les yeux, je vis Lissa qui arpentait notre étroite cellule en manifestant des signes non équivoques d'impatience... Elle paraissait au paroxysme de l'énervement, et soupirait par instants... Elle ne cessait de consulter son bracelet-montre...

Je m'étonnai de voir qu'elle avait laissé sa lampe allumée, alors qu'elle-même m'avait dit qu'elle tenait à ménager sa pile... Il était certain qu'il était tard, et que, si elle paraissait tellement inquiète, ce ne pouvait être que parce que Roy avait laissé passer l'heure qu'il avait fixée pour son retour...

— Roy n'est pas encore revenu, me dit-elle à voix basse... J'espère encore qu'il ne lui sera rien arrivé de fâcheux, mais, malgré tout, je me sens mortellement inquiète... Songez donc, il devait venir nous retrouver à quatre heures et... il est presque cinq heures moins le quart...

— Comment! Ai-je dormi si longtemps?

— Oui... je n'ai pas voulu vous réveiller, car j'estimais qu'un peu de repos ne pouvait pas vous nuire...

Je restai consterné... Le retard considérable de Roy signifiait, hélas! trop clairement, qu'il avait échoué... Selon toute vraisemblance, il avait dû tomber entre les mains de Satan... Nous étions perdus... cela ne faisait plus l'ombre d'un doute. Une seule chance de salut nous restait.. peut-être... C'était notre otage, c'était Elyana, que Roy avait eu la prévoyance de nous laisser. Peut-être, grâce à elle, arriverions-nous à éviter le supplice de la chaise électrique... Mais... mais... Je me frottai les yeux, pensant rêver... Je ne vis point Elyana dans le coin où nous l'avions abandonnée... Je me levai d'un bond et inspectai minutieusement la cave dans ses moindres recoins...

Lissa avait suivi mes mouvements, et immédiatement elle comprit... Je la vis frissonner...

— Comment est-ce possible? balbutia-t-elle... Je l'ai vue, il y a encore un instant...

— Elle est partie... c'est un fait... Cette fois, nous sommes irrémédiablement perdus...

Nous eûmes vite l'explication du mystère, en trouvant à terre les liens qui avaient servi à ligoter la Russe. Elle avait réussi à les desserrer, puis à s'en débarrasser, et comme, selon toute vraisemblance, Roy avait négligé de fermer à clé la porte vermoulue de notre prison, elle avait dû

profiter d'un moment d'inattention de Lissa pour s'échapper...

Je fus sur le point de faire des reproches à Lissa. Mais je me rendis compte que cela n'aurait pas avancé les choses, et que, d'ailleurs, j'étais aussi coupable qu'elle : dans des circonstances aussi graves, mon devoir était de ne pas céder au sommeil...

Le plus simple était d'essayer de nous sortir de cette épouvantable situation...

— Je n'y comprends rien, s'excusa Lissa avec des larmes dans la voix... Mon Dieu! que va-t-il arriver?

— Je m'attends au pire, à présent! Nous ne pouvons plus rien... Il ne nous reste plus qu'à mourir...

Lissa me regarda fixement, puis haussa les épaules. Elle réfléchit pendant quelques secondes, se redressa soudain dans une attitude de défii et me dit d'un ton bref :

— Venez!

Elle tenait à la main son pistolet mitrailleur... Je la regardai sans comprendre :

— Où voulez-vous que nous allions?

— N'importe où, mais à quoi bon rester ici? Si Roy est pris, on nous trouvera bientôt... surtout maintenant que cette femme a réussi à nous fausser compagnie...

— Evidemment, mais nous n'allons pourtant pas nous jeter de nous-mêmes dans la gueule du loup!... Ce serait de la folie!...

— C'est justement cette folie que je veux commettre... C'est pour nous la seule chance de salut : passer à l'attaque... Et puis, qui sait ? Peut-être Roy est-il en danger et a-t-il besoin de notre aide... Nous mourrons tous ensemble, et après en avoir descendu quelques-uns!

— Mademoiselle Manzoni, je ne suis pas de cet avis... Je crois qu'il vaut beaucoup mieux...

— Venez! reprit-elle sur un ton qui n'admettait pas de réplique... Et si vous avez peur, eh bien, restez!... J'irai seule...

Son énergie m'en imposa. D'ailleurs, il m'était impossible de la laisser partir seule... Après tout, elle avait raison... Attaquer valait encore mieux qu'attendre avec résignation la mort qui s'approchait à grands pas... Nous étions armés et bien armés, mais je ne me faisais pas d'illusions. Seuls contre plus de vingt, notre sort serait vite réglé... Au moins, comme elle disait, nous vendrions chèrement notre vie, et peut-être arriverions-nous encore à temps pour porter secours à Roy.

Nous sortîmes donc de la cave et longeâmes le corridor obscur... Le silence le plus complet régnait... Il me parut redoutable... J'aurais préféré entendre du bruit, des éclats de voix...

Je marchais en tête... La lampe de Lissa éclairait à peine, la pile étant presque épuisée... Nous ignorions totalement où nous nous trouvions et nous avancions tout doucement, en évitant de faire du bruit... D'un instant à l'autre, nous pou-

vions tomber dans une embuscade... Nous avancions toujours... A chaque tournant, je m'imaginais que nous allions nous trouver face à face avec Satan... et par moments, je frissonnais... Mais nous ne rencontrâmes âme qui vive... Jusqu'à présent, notre expédition s'annonçait assez bien... Nous finîmes par trouver un petit escalier de bois, branlant et à moitié démoli, qui conduisait vraisemblablement au rez-de-chaussée... Il s'agissait de redoubler de précautions... Nous allions pénétrer dans la zone dangereuse... Je tenais mon arme bien serrée dans la main droite, prêt à faire feu à la moindre alerte... J'entendais derrière moi Lissa, qui respirait bruyamment... De temps à autre, je me retournais pour voir si elle me suivait... La vaillante fille était à un mètre de moi, également l'arme à la main... Sur son visage brillait une flamme que je ne pus m'empêcher d'admirer... Elle était vraiment de la race des héroïnes, cette belle Italienne!... Nous nous étions engagés dans un couloir un peu plus large que celui de la cave... Nous trouvâmes enfin une porte qui occupait bien la moitié du mur... Etait-ce l'issue libératrice?... Moins que jamais je ne savais où nous étions... et encore moins sur quoi donnait cette porte... Avec des précautions infinies, je tentai de la forcer, mais, à ma grande surprise, je l'ouvris avec la plus grande facilité...

Nous entrâmes dans une sorte d'atelier, assez vaste et rempli de machines de toutes sortes... Sans être très connaisseur, j'eus l'impression de

me trouver dans le hall des machines d'une imprimerie... Je m'étonnais pourtant de trouver, dans une villa luxueuse comme celle de Satan, un local d'apparence aussi industrielle...

Lissa paraissait aussi étonnée que moi... Je la vis examiner les presses et les cisailles avec la plus grande attention... Elle semblait s'y connaître parfaitement, car, à plusieurs reprises, elle souleva des manettes...

— Y comprenez-vous quelque chose, mademoiselle?...

C'étaient les premières paroles que je lui adressais depuis notre départ de la cave...

Elle me répondit oui d'un signe de tête, et je n'insistai pas...

— Allons plus loin, repris-je avec impatience. Nous ne trouverons rien de plus ici...

— Non... mais restons encore un instant, je vous prie... J'aimerais bien me rendre compte de certaines choses... et en particulier de ce que peut contenir ce coffre-fort...

Je remarquai alors le coffre qu'elle me désignait du doigt et qui était à demi dissimulé dans un angle de l'atelier...

— Pourquoi? lui demandai-je... Nous n'avons pas de temps à perdre, et, au surplus, nous ne sommes pas des cambrioleurs... Il faut avant tout trouver une issue... Ne nous arrêtons pas, nous pourrions payer cher notre curiosité... Dans le fond, cela ne nous intéresse guère...

— Peut-être plus que vous ne l'imaginez, Mon-

sieur Aubrey... Ayez l'obligeance de me tenir la lampe...

Je lui obéis, tout en maugréant. Lissa se mit au travail avec une habileté et une dextérité tout simplement incroyables de la part d'une femme comme elle... Je suis certain qu'elle aurait occupé une place de choix dans l'honorable corporation des perceurs de coffres-forts...

Mais le coffre résista à ses mains expertes. Il était muni d'une serrure à triple combinaison, et, comme la pile de notre lampe tirait décidément à sa fin, Lissa renonça à son projet...

— C'est dommage, dit-elle, je suis sûre que nous aurions trouvé plus d'un renseignement intéressant. Enfin, tant pis... continuons notre chemin...

Nous sortîmes de cet étrange atelier par une autre porte et pénétrâmes dans une salle remplie de paquets enveloppés... Aux murs étaient accrochés des rayons et, sur la grande table allongée qui occupait une bonne moitié de la pièce, je vis des ciseaux, de la colle, de la ficelle, des cartonnages, en un mot tout ce qui sert à envelopper, emballer et expédier des marchandises...

Des centaines de paquets étaient très soigneusement ficelés, et rangés. Chacun d'eux portait une étiquette avec l'effigie de notre ennemi... Je sentis que le mystère allait commencer à n'en être plus un.

Lissa se saisit des ciseaux et coupa froidement la ficelle d'un des colis... Malheureusement, au

moment où nous allions enfin savoir ce que contenaient les mystérieux paquets, notre lampe s'éteignit tout à fait... et nous fûmes de nouveau plongés dans l'obscurité.

— Ça, c'est la guigne! m'écriai-je... N'avez-vous pas de pile de rechange, mademoiselle?

— Malheureusement, non... Je me demande comment j'ai pu oublier...

— Que contiennent ces paquets? Peut-être au toucher.....

— Je ne pourrais pas vous le dire exactement... On dirait du papier... des images...

— Du papier... je me serais attendu à tout sauf à cela... Je ne suppose pas que notre ami Satan s'amuse à fabriquer des étiquettes ! Ce serait une drôle d'idée!...

— J'y suis, me dit Lissa dans l'ombre... Mais allons-nous-en d'ici! Il serait dangereux de nous attarder...

J'étais à cent lieues de me douter de la découverte de Lissa. Je dois avouer que, pour le moment, je n'étais pas du tout curieux de l'apprendre... L'obscurité agit désagréablement sur certains êtres particulièrement sensibles, et je dois appartenir à cette catégorie... Je me demandais d'ailleurs par où nous allions passer, quelle direction nous allions prendre... Nous ne pouvions même pas nous apercevoir l'un l'autre... Et pourtant, il fallait partir...

— Je vais essayer ma chance, dit Lissa... Ne

bougez pas d'où vous êtes... de façon que je puisse vous retrouver...

Je l'entendis marcher à tâtons dans l'ombre... Elle eut un cri étouffé... Elle venait de heurter une pile de colis qui s'écroulèrent sur le sol... Bien entendu, ce ne fut pas sans bruit...

— Voilà les ennuis qui commencent! m'écriai-je avec fureur... Nous allons réveiller toute la maison...

Je ne croyais pas avoir dit si vrai... Nous entendîmes des bruits de pas et de voix qui se rapprochaient...

— Je suis ici, près de la porte, murmura Lissa... Venez vite me rejoindre... S'ils ne sont que deux ou trois, nous en viendrons facilement à bout... Mais s'ils sont trop nombreux, eh bien! tant pis! Nous ferons usage de nos armes... Il n'y a rien d'autre à faire... Nous allons nous cacher derrière la porte... Dans tous les cas, ils ne nous verrons pas tout de suite...

J'avançai dans l'obscurité et fus assez heureux pour rejoindre directement Lissa... Elle me serra la main, me plaça à côté d'elle, et, le cœur battant d'anxiété, nous attendîmes...

Une minute plus tard, la porte s'ouvrit...

Deux hommes, porteurs de lanternes, pénétrèrent dans le local... Nous étions bien cachés...

Ils s'approchèrent de la pyramide de colis écroulée :

— Je le savais bien, fit l'un des hommes, cela devait arriver... Ah! frère Anastase... tu as en-

core mal travaillé... Je crois que tu n'arriveras jamais à empiler correctement des paquets... Voilà que tout est à recommencer... Et justement, c'était une livraison qui devait partir de bonne heure, ce matin...

— Mais ce n'est pas ma faute... Ce n'est pas moi qui ai travaillé ici en dernier... Autant que je sache, c'est frère Bar...

L'homme n'acheva pas sa phrase... Je l'avais attaqué par derrière... Nous roulâmes tous deux à terre... J'avais heureusement l'avantage... Il me fut facile de le maîtriser rapidement... Avec la crosse de mon pistolet, je l'étourdis, sans ménagements, je l'avoue... et je me précipitai à l'aide de Lissa, qui luttait vaillamment contre son compagnon. Il était temps d'intervenir, car le bandit résistait violemment et commençait, après être revenu de sa surprise, à crier et à appeler... Une seconde plus tard, il tombait sous mes coups... A l'aide des cordelettes dont nous étions abondamment munis, toujours grâce à la prévoyance de Roy, nous eûmes tôt fait de ligoter les deux acolytes de Satan... Pour plus de sûreté, Lissa les bâillonna... Pendant ce temps, je me hâtai de fouiller leurs poches... Je n'y trouvai rien de bien intéressant, à part un trousseau de clés, dont je m'emparai néanmoins, car elles pouvaient nous servir dans notre fuite... Mais notre butin le plus appréciable fut, évidemment, les lanternes dont ils s'éclairaient... Je pressai Lissa de reprendre enfin notre chemin, mais elle tint

absolument à satisfaire sa curiosité et à se rendre compte de ce que contenaient les fameux colis... Malgré mon impatience, je fus forcé de passer par ses volontés...

Quelle ne fut pas notre surprise en découvrant des billets de banque tout neufs : c'étaient des billets de cinq livres sterling...

Bien entendu, il ne pouvait s'agir que de fausse monnaie, mais nous nous trouvions en présence d'une imitation d'une perfection étonnante... Lissa ouvrit un autre paquet. Celui-ci contenait des billets de cent francs falsifiés avec la même habileté...

Nous nous entre-regardâmes sans mot dire : aussi bien étions-nous désormais fixés sur l'activité de messire Satan... Il ne se contentait pas d'assassiner ses ennemis, mais son occupation principale, et la plus lucrative, bien entendu, consistait à émettre de la fausse monnaie de presque tous les pays : dollars, couronnes, florins, rien ne manquait à sa collection... Quant aux machines, j'avais, en somme, deviné assez juste, puisqu'elles servaient à imprimer ces fausses devises... Il était vraisemblable qu'il devait en produire chaque jour un nombre considérable...

Notre découverte était, à n'en point douter, d'une portée considérable, mais... pour plus tard... Si nous avions eu la possibilité d'en faire part à la police, il était certain que nous aurions pu espérer une récompense importante... Mal-

heureusement, nous n'étions pas encore sortis de l'antre du faux monnayeur... A tout hasard, je remplis mes poches de ces fausses bank-notes...

— Maintenant, reprit Lissa, je crois que nous pouvons partir...

Je m'empressai d'acquiescer...

A l'aide des clés trouvées, il ne devait pas nous être très difficile de trouver enfin une issue. Nous avions eu, jusqu'à présent, plus de chance que nous ne pouvions l'espérer... Pourvu qu'elle continuât... Mais un point noir subsistait... Qu'était-il advenu de Roy? Il fallait le retrouver à tout prix... Et, après nous être consultés du regard, Lissa et moi, nous poursuivîmes nos recherches...

Je n'oublierai pas de sitôt cette nuit terrible... Nous errions au hasard, dans cette immense demeure... Nous avancions... entrions tantôt dans une pièce, tantôt dans une autre, mais nous ne trouvions toujours rien et ne rencontrions personne... Chaque minute qui s'écoulait augmentait notre angoisse, et, sans oser exprimer ma pensée à Lissa Manzoni, je tremblais de ne plus retrouver que le cadavre de Roy...

Enfin, le ciel parut nous favoriser, et nous trouvâmes la piste qui pouvait être la bonne... Je ne sais comment nous eûmes enfin la chance de tomber, après bien des détours, dans la fameuse chambre des supplices où j'avais moi-même frôlé la mort de près...

Plus exactement, nous pénétrâmes dans la

petite salle attenante, celle où étaient installées les machines électriques, génératrices du courant mortel... Je vis de près les manettes, les commutateurs qui, à la dernière minute, n'avaient pas fonctionné... J'étouffai à temps un cri et éteignis ma lanterne... Lissa avait compris sur-le-champ et elle m'imita... Et doucement, à pas de loup, nous rampâmes... Nous nous étions dissimulés derrière une des grosses dynamos, et, par la petite fenêtre, nous pouvions voir ce qui se passait de l'autre côté... J'aperçus la bande au complet qui s'avançait en une longue théorie... Etait-ce pour nous? Avait-on découvert notre fuite?... Je ne mis pas longtemps à deviner ce qui arrivait, car, à la tête de la sinistre procession, je reconnus... Roy en personne... Ses mains étaient solidement ficelées, et il était escorté de deux gardiens à la carrure athlétique... Puis venait Satan... Ses traits resplendissaient d'une joie triomphale... Il exultait de sa victoire inespérée...

Un violent tremblement agita tout mon être... Je savais trop, pour l'avoir éprouvé moi-même, ce que préparait le monstre... Ainsi, c'était Roy qui allait prendre place sur la chaise électrique... Comment mon malheureux ami était-il tombé entre les griffes de notre cruel ennemi?... A la suite de quelle imprudence?

Etait-ce Elyana qui l'avait trahi ?... Au fait, j'eus beau chercher des yeux, je ne la vis nulle part...

Et l'infâme comédie que j'avais dû subir se renouvela... Roy fut attaché de force sur la chaise de torture... J'entendis Satan proférer d'une voix moqueuse les paroles sacramentelles:

— Monsieur de Clyrencourt, avez-vous un dernier vœu à formuler?...

Mon ami lui jeta un regard de mépris et ne répondit rien...

L'autre haussa les épaules, fit un signe... Je vis les bourreaux s'approcher, appliquer la cathode mortelle... Je vis un des aides tondre le crâne de Roy, lui appliquer le masque... Roy était immobilisé... Il était perdu... et, cette fois, il ne fallait pas compter sur l'aide d'Elyana...

Mon horreur était telle que j'aurais certainement laissé exécuter Roy, sans pouvoir faire un seul mouvement en sa faveur, si la Providence n'avait voulu que Satan fît précéder le meurtre de mon ami de la cérémonie bizarre qui m'avait tant frappé... Elle ne dura que deux minutes, mais ces deux minutes me suffirent pour reprendre enfin conscience...

La danse macabre venait de prendre fin... Satan fit un geste pour imposer le silence. Pour une proie de l'importance de Roy, un discours était indispensable : c'est ce qui le prdit...

— Monsieur le comte de Clyrencourt, commença-t-il d'une voix ironique et haineuse, je crois qu'il n'est point nécessaire que je vous dise toute la joie que j'éprouve à l'idée de vous savoir enfin entre mes mains... Monsieur de Clyren-

court réduit à l'impuissance par celui-là même dont il avait juré la perte!... Quel succès! Je ne vous cacherai pas que j'attendais avec impatience ce moment tant désiré... Je rends grâces au Maître des Enfers, dont je suis la vivante incarnation, d'avoir bien voulu combler ce vœu... Vous savez combien j'apprécie vos talents, monsieur de Clyrencourt, et, vous pouvez m'en croire, je suis désolé de me voir forcé de vous réserver une fin que vous ne méritiez pas... Mais vous l'avez voulu! En vous supprimant, j'use d'un droit strict de légitime défense... Je vous avais pourtant averti... J'ai même été au delà des limites de la conciliation, mais vous vous êtes obstiné... Tant pis... Vous ne vous étonnerez donc pas de ce qui vous arrive à présent... Mais je ne vous infligerai pas le supplice supplémentaire d'un trop long discours... Quelques minutes vous séparent encore de la mort... J'espère que votre fin servira d'exemple et donnera à réfléchir aux espions et aux mouchards qui pourraient avoir encore l'intention de se mettre en travers de ma route... Et maintenant, monsieur de Clyrencourt, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon voyage...

Satan se détourna de sa victime et passa dans la salle des machines.

Un mètre à peine allait le séparer de nous... Il allait nous surprendre.

Lissa me saisit le bras et me souffla à l'oreille, avec un calme surprenant :

— Laissez-moi faire... Je sais ce que je vais faire...

J'allais lui démontrer la folie de la moindre tentative, mais je n'en eus pas le temps... Déjà Satan était près de nous...

Avec la souplesse d'une panthèse, Lissa avait bondi... Elle lui plaqua le canon de son arme contre le corps...

— Pas un mot, pas un geste, ou je tire!...

Placé comme je l'étais, je ne pus malheureusement pas voir le visage du montre, mais je m'imaginai facilement sa surprise et sa rage. Lissa le regarda fixement dans le blanc des yeux, sans cesser de presser le canon de son revolver contre sa poitrine haletante... et le miracle se produisit... Satan, dompté par le regard implacable de Lissa, hésita l'espace d'une seconde... C'était fini... Nous le tenions à notre merci...

XIV

RETOUR DE LA DESTINÉE

Ainsi la situation s'était, à la dernière seconde, retournée en notre faveur. A notre tour, nous tenions le monstre entre nos mains. Il le comprit immédiatement... Notre attitude lui apprit, sans qu'il pût se bercer d'aucun espoir, que nous serions sans pitié...

Il resta immobile et silencieux, résigné à l'inévitable... Ses yeux étincelaient de rage impuissante... Il était vaincu, mais non maté... Ses yeux toujours plongés dans ceux du bandit, Lissa lui ordonna froidement :

— Vous aller dire à vos gens de se retirer, tout de suite et sans explication...

Et Satan obéit comme un enfant... La troupe parut surprise... C'était sans doute la première fois qu'elle voyait le Maître surseoir à une exécution... Mais elle devait être rompue à une obéissance absolue... En un instant, la chambre des supplices se trouva vidée... Je poussai un large soupir de soulagement... Le cauchemar s'était évanoui... Je ne fis qu'un bond jusqu'à la chaise électrique... Roy! Il fallait délivrer Roy, sans tarder...

Et tandis que la courageuse Napolitaine tenait toujours Satan sous la menace de son arme, j'escaladai les marches au-dessus desquelles se dressait le fauteuil fatal... Roy, ligoté, masqué et bâillonné, n'avait pu s'apercevoir de rien... La scène s'était, d'ailleurs, déroulée en bien moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire...

Roy se tenait droit, attendant la mort avec calme... Il avait dû passer par les mêmes affres que moi, mais c'était fini...

— Roy, m'écriai-je, mon vieux, mon cher ami... tu es sauvé!...

Il ne me répondit rien, puisqu'il était dans l'impossibilité de prononcer un seul mot... mais je le vis, pour la première fois de sa vie, trembler comme une feuille... Il me fallut à peine quelques secondes pour faire tomber les courroies qui l'attachaient et pour lui arracher son masque...

Il était d'une pâleur effrayante et paraissait fort ému — il y avait de quoi —, mais il avait conservé son sourire immuable...

— Merci, mon cher Georges... furent ses premières paroles... Je n'oublierai jamais ton courage!...

— Roy, mon vieux...

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, et versâmes des larmes de joie; mais ce n'était pas le moment des effusions ni des attendrissements...

— Que s'est-il passé ? reprit Roy, et où se trouve Lissa?

— Oh! oh! toi aussi, tu poses des questions... Ce n'est pas le moment de raconter, mais sache que Lissa, Mlle Manzoni, est à deux mètres d'ici, dans la petite pièce où sont installées les dynamos... Elle est en excellente compagnie... avec notre ami Satan... qui est tombé entre nos mains. Il serait peut-être bon d'aller la...

Roy n'écouta pas la suite... Il se précipita comme un fou... avec moi sur ses talons...

Notre ennemi avait conservé un sang-froid invraisemblable...

— La chance s'est retournée, gouailla-t-il... Profitez-en!... Je me résigne à mon sort, monsieur de Clyrencourt!...

— C'est tout ce qu'il vous reste à faire... Monsieur le Conseiller... répliqua Roy avec une ironie profonde... Je pense que vôtre rôle néfaste est enfin terminé, sur cette terre, tout au moins...

Satan ouvrit de grands yeux...

— Comment?... Vous me connaissez?...

— Parfaitement... Je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur votre personnalité...

— Ah! s'exclama Satan, j'ai commis une faute impardonnable...

— Laquelle ? Monsieur le conseiller...

— J'ai commis la grosse bêtise de sous-estimer vos moyens... et j'ai eu bien tort... Mais il est un peu tard pour le reconnaître...

— Je vous remercie de ce compliment, mais il ne changera rien à ma ferme résolution...

— Puis-je vous demander laquelle ? interrogea Satan, la voix subitement altérée...

— Mon Dieu, pourquoi pas ? Vous avez eu la pensée délicate de soumettre mon excellent ami Georges Aubrey et moi-même à l'épreuve de la chaise électrique... Comme vous le voyez, on n'en meurt pas... Nous ne voulons pas demeurer en reste d'amabilités avec vous... Et nous allons tout simplement vous rendre la politesse...

Satan tressaillit...

— Vraiment, M. de Clyrencourt, vous voulez ?...

— Oui... Je le veux... et rien au monde ne saurait m'en empêcher... Nous étions revenus dans la chambre des supplices, nos armes menaçant toujours Satan qui avait changé de couleur... Il commençait enfin à comprendre que le supplice de la chaise électrique pouvait avoir moins d'attraits qu'il avait bien voulu me le dire...

— Je me demande par quel miracle vous êtes encore en vie... Vingt mille volts... D'habitude, on ne résiste pas à cela... Est-ce que, par hasard, il y aurait eu un dérangement ?...

Bien entendu, je ne lui fis pas l'honneur d'une réponse... Dans tous les cas, cela prouvait que le monstre n'était pas encore au courant de la trahison de sa complice... Lissa, silencieuse, tenait toujours son arme braquée sur l'ennemi.

Elle semblait craindre une ultime surprise...

— Monsieur le conseiller, fit Roy avec une politesse exquise, veuillez avoir la bonté de vous asseoir sur ce siège... J'aime à croire que vous ne m'obligerez pas à employer la force...

— Vous n'avez pas le droit de me tuer, protesta Satan avec une audace qui me stupéfia... Vous n'en avez pas le droit... Seul, un tribunal régulier est qualifié pour me juger et me condamner, s'il y a lieu...

Roy rit de bon cœur...

— Monsieur le conseiller, je rends justice à votre sens humoristique... Mais trêve de plaisanteries... Vous échappez aux lois habituelles... En admettant que je n'aie aucun droit sur votre personne, je le prends, et sans le moindre scrupule... En vous supprimant, j'ai l'intime conviction que je rends un immense service à l'humanité... J'ajoute que j'assume toute la responsabilité de mon acte... C'est moi-même qui en rendrai compte à la justice... Et maintenant, assez bavardé... une fois encore, monsieur le conseiller, prenez place...

Je ne pus me retenir d'admirer en silence, le courage extraordinaire du monstre... Il s'assit tranquillement, prit une position confortable dans le fauteuil fatal... Roy et moi, nous l'attachâmes solidement...

Je tins à lui assujettir, en personne, la cathode... Nous eûmes un moment d'hésitation, car nous ne savions pas très bien comment nous

allions lui tondre le crâne... Ce fut Lissa qui nous tira d'embarras avec une paire de petits ciseaux retrouvés au fond de son sac qu'elle avait trouvé le moyen de ne pas abandonner...

Alors, je lui appliquai le masque et le casque.

Les préparatifs étaient terminés... Nous n'avions plus qu'à envoyer le courant et justice serait faite...

A la dernière minute Roy se ravisa...

— Enlève-lui le masque, Georges, j'ai encore deux mots à dire à notre ami...

Roy s'approcha de Satan, le regarda longuement...

— Monsieur le conseiller, vous avez mis des formes pour nous expédier dans un autre monde... Je ne veux pas faire moins que vous... A mon tour de prononcer un petit discours d'adieu... Comme vous le savez, le Bien et le Mal luttent l'un contre l'autre, depuis que le monde est monde... De tout temps, il y a eu des bandits et des malfaiteurs qui se sont ingéniés à nuire aux honnêtes gens... Cette lutte impitoyable a passé par des alternatives diverses, mais en fin de compte, le Bien a toujours fini par triompher... Cette fois encore, il triomphe... Vous m'avez fait une guerre sans merci, monsieur le conseiller, et je dois dire que je ne vous ai pas épargné non plus... Au moment où vous teniez la victoire, la situation s'est retournée, et c'est vous qui êtes, miraculeusement tombé entre mes mains... Juste retour des choses d'ici-bas... Vous

voyez que la Justice immanente n'est pas un vain mot, Monsieur le conseiller... Un homme de votre espèce, c'est-à-dire féroce et sans scrupules, capable des méfaits les plus lâches, est indigne de la moindre pitié... C'est pourquoi je n'hésiterai pas à vous supprimer dans quelques instants... Je n'avais pas à me justifier auprès de vous... mais j'ai tenu, cependant, à le faire... Avez-vous quelque chose à répondre ?

La poitrine de Satan se soulevait et s'abaissait suivant un rythme puissant. l'homme haletait... Ses yeux, habituellement enfoncés semblaient prêts à lui sortir de la tête... Son teint avait pris la couleur de la craie...

— C'est donc sérieux, commença-t-il...

— Très sérieux...

— Mais... ma femme...

Je jetai à Roy un coup d'œil surpris...

— Non, répondit fermement mon ami... Je suis navré, mais vous ne reverrez pas... votre femme... C'est le seul vœu que je ne puisse exaucer... Désirez-vous autre chose?...

— Oui, reprit l'autre avec fureur, je désire que le diable vous emporte...

Sur un signe de Roy, je remis le masque sur le visage crispé du bandit... Seuls ses yeux restaient visibles... Ils fulguraient...

Lissa, pas encore rassurée, braquait toujours son pistolet sur Satan, prête à le cribler de balles au moindre mouvement suspect...

Je restai avec elle en présence de notre ennemi,

tandis que Roy passait dans la petite pièce... Par la fenêtre, je le vis distinctement s'approcher des machines et tâtonner pendant quelques instants...

— Attention, s'écria-t-il... Je vais lancer le courant...

Immédiatement ce fut un crépitement et un éblouissement de flammes bleues et vertes, d'étincelles gigantesques... On aurait pu croire que la foudre venait de s'abattre sur nous... Je fermai les yeux... Quand je les rouvris, tout était terminé... La tête de Satan pendait inerte... la flamme de ses yeux s'était éteinte pour toujours...

Roy nous rejoignit. Son visage avait pris une expression grave.

— Satan est mort... C'est fini... La justice a fini par triompher... et le monde est délivré d'un des monstres les plus dangereux qui aient jamais existé... Détache ses liens, Georges... Provisoirement, nous allons le laisser ici... nous verons ensuite ce que nous aurons à faire...

Le cadavre s'affaissa comme une masse, une fois que j'eus défait les liens qui le maintenaient sur la chaise... Je soulevai ses paupières abaissées... L'œil roula dans son orbite... Ecœuré, je le lâchai aussitôt... L'homme était mort... Enfin... Fini le cauchemar...

Après un instant de recueillement, Roy prit de nouveau la parole...

— Le plus gros danger est écarté, mais... tout

n'est pas encore terminé, mes chers amis... Le chef de la bande est mort, mais il faut encore supprimer la bande elle-même... A nous trois, armés comme nous le sommes et avec le désarroi dans lequel les troupes sont certainement plongées, je ne pense pas que cela nous sera très difficile... Mais, ne perdons pas de vue que nous avons affaire à des bandits décidés à tout... Suivez-moi, et soyez prêts à tirer sans pitié...

Nous suivîmes Roy, l'arme au poing... et nous nous dirigeâmes dans la direction de la grande salle aux parois de verre... C'était là que s'étaient retirés les hommes de Satan, lorsque, obéissant à l'injonction de Lissa, le chef leur avait fait signe de battre en retraite...

De loin, nous les entendions discuter avec animation... Ils ne nous entendirent même pas approcher...

— Il faut les surprendre, me dit Roy à voix basse... Je sais comment il faut opérer avec ces gaillards... Dès que je vous ferai signe, vous me suivrez... Pour le reste, je m'en charge... Attention...

Ce ne fut pas long... Les bandits affolés par notre attaque brusquée levèrent les mains avec un ensemble parfait... Ils semblaient littéralement médusés... Aucun ne songea à esquisser le plus petit mouvement de résistance... Ils se rendirent tout de suite...

Mais nous ne savions que faire de nos prisonniers... Ils étaient trop nombreux pour pouvoir

songer à les ligoter... et nous ne connaissions pas suffisamment les aîtres pour leur trouver un cachot...

Après une brève délibération, et surtout après avoir constaté que la salle de verre n'avait qu'une seule issue, nous décidâmes de les y laisser, en nous contentant de fermer la porte au verrou...

Lissa fut laissée en sentinelle, avec la consigne de tirer et de mitrailler sans pitié...

Rassurés de ce côté, Roy et moi nous reprîmes le chemin de la chambre des supplices... Mais soudain Roy se frappa le front...

— Halte, mon vieux, nous avons un travail plus urgent...

— Ah !

— Oui, il s'agit de sortir d'ici et d'avertir la police... Notre rôle est terminé, le sien commence à présent...

— Heureuse police, nous lui aurons bien mâché la besogne...

Roy fit un geste évasif et ne répondit rien... Nous trouvâmes sans trop de difficultés la porte de sortie de la villa...

— Dis donc Roy, je pense tout d'un coup à quelque chose qui m'a intrigué...

— Je t'écoute...

— Avant de mourir, Satan a parlé de sa femme... Qui est-ce ?

Roy me regarda d'un air ironique, puis il partit d'un éclat de rire...

— Personne ne la connaît mieux que toi, mon cher... C'est ta meilleure amie et son amitié a bien failli te coûter la vie...

— Quoi ? m'écriai-je... quoi... Sa femme serait... Elyana ?... Mais alors, Roy, alors...

— Qu'as-tu donc ? Cette révélation paraît te rendre fou...

J'empoignai Roy par l'épaule avec une violence dont je ne me serais jamais cru capable...

— Roy... Si ce que tu viens de me dire est vrai... mon vieux... C'est terrible... nous sommes de nouveau perdus... tout est à recommencer... Viens vite, retournons immédiatement...

— Voyons, Georges, nous n'avons pas le temps...

— Viens, viens, je t'en supplie, un grand malheur va fondre sur nous...

— Explique-toi, Georges, l'heure n'est pas aux devinettes...

Mais j'avais déjà pris le pas de course et me hâtai vers la villa...

Roy me rattrapa...

— Vas-tu enfin m'expliquer ce qui te prend...

— Je veux m'assurer que Satan est bien mort...

Roy me regarda avec pitié. Il était clair qu'il me considérait comme un pauvre être privé subitement de raison...

Hélas, quand nous fûmes retournés dans la chambre des supplices, je me rendis compte combien mes pressentiments étaient justifiés...

Le corps du supplicié avait mystérieusement disparu...

Roy paraissait consterné...

— Mais comment est-ce possible... J'ai fait passer le courant au moins quatre fois... Il n'y a pas de corps humain capable de résister à une pareille décharge... Mais c'est à n'y rien comprendre... Cette fois c'est moi qui deviens fou...

— Non, Roy, c'est très simple... Et si j'avais su tout de suite qu'Elyana était sa femme, rien de tout cela ne serait arrivé... Elyana avait coupé les fils pour me sauver... Malheureusement je l'avais totalement oublié... Ils n'ont certainement pas été rebranchés et c'est grâce à cette négligence que Satan doit de n'avoir pas perdu la vie...

— Nom de D... ! hurla Roy... (Je ne l'avais encore jamais entendu jurer.) Alors tout ce que nous avons fait n'a servi à rien... Une fois de plus, ce maudit conseiller nous a joués...

XV

LES DERNIERS SOUBRESAUTS DE LA BÊTE

Un instant Roy resta plongé dans une attitude méditative... Puis il fit un bond et se rua vers la porte...

— Vite, vite, viens... allons-nous-en d'ici... Au nom du Ciel...

Ce fut une course éperdue... Je ne me risquai pas à lui demander la moindre explication... L'aspect farouche et désespéré de son visage me répondaient trop clairement que ce n'étaient pas précisément le moment... J'avais d'ailleurs compris le motif de la terreur réelle à laquelle il paraissait être en proie... Je vis cet homme si calme, si maître de soi, les larmes aux yeux et le corps secoué de frissons...

Quelques secondes plus tard, nous étions à la porte de la salle de verre... Un tumulte effroyable y régnait... les bandits s'agitaient... je les voyais s'efforcer, par tous les moyens de briser les parois épaisses et transparentes... Mais Roy ne leur prêta nulle attention... Ses pensées étaient ailleurs... Lissa... Lissa... Elle avait disparu... comme par enchantement...

Les larmes, longtemps retenues, coulèrent sur les joues de mon ami...

Il hurla, appelant à pleins poumons...

— Lissa... Où es-tu ?

— Moins fort, Roy... cela pourrait nous trahir... en attirer d'autres...

— Que m'importe... Il faut absolument la retrouver... Même si je dois y rester... Tu entends, il est nécessaire que nous la cherchions...

J'allais lui répondre et lui dire quelques paroles d'encouragement, quand une explosion formidable nous fit sursauter... On aurait dit que la maison tout entière volait dans les airs... Un fracas épouvantable nous assourdit pendant quelques instants... Nous fûmes projetés à quelques mètres, cependant que les cris d'épouvante retentissaient dans la cage de verre où étaient entassés nos ennemis terrifiés...

Roy me regarda avec désespoir...

— Que s'est-il passé, demandai-je avec anxiété ?

— Comment le savoir ?... Quelque chose a sauté, mais quoi ?...

Au même moment, nous entendîmes un cri effroyable, un cri de bête blessée à mort...

Mon ami frissonna de nouveau :

— C'est Lissa... Ils l'on tuée... en avant...

Et nous reprîmes notre course, courant au hasard, sans seulement savoir où nous devions diriger nos pas... Nous arrivâmes, par hasard,

au pied de l'escalier... Un spectacle désolant s'offrit à nos yeux... Nous ne vîmes qu'un amas de pierres, de briques, de poutres tordues, déchiquetées, un enchevêtrement de panneaux, de barres, de débris de meubles...

On ne pouvait même pas songer à se frayer un passage dans ce chaos de ruines et de décombres... La chambre des supplices était complètement anéantie... C'est à peine si nous pûmes distinguer les débris de la chaise électrique et des machines... La moitié de la maison avait dû sauter... et entraîner dans la mort... Dieu sait qui !...

— C'est la vengeance de Satan, murmura mon ami... Mais pourquoi ? Pauvre Lissa... Mais peut-être n'est-elle pas morte... Il faut la retrouver à tout prix, Georges... Et si Satan n'est pas tué, malheur à lui...

Je n'avais encore jamais vu Roy aussi excité...

— Regarde, me dit-il en tendant vers une direction que je suivis aussitôt... regarde... Il y a quelque chose là-bas... Allons voir...

Je crus défaillir en approchant... D'un tas de décombres poussiéreux et fumants, émergeait la main crispée d'un être humain... d'une femme... Je m'en rendis compte sur-le-champ aux ongles roses et soignés...

C'est curieux comme les plus petits détails vous sautent aux yeux dans des occasions aussi graves !...

Nous ne perdîmes pas une minute... Nous nous

mîmes instantanément en devoir d'écarter les débris qui recouvraient le corps auquel appartenait la main...

— C'est certainement Lissa, disait Roy tout en déblayant avec fièvre... Dans quel état allons-nous retrouver la malheureuse ?...

Pour une fois, Roy se trompait... ce n'était pas Lissa... Nous reconnûmes vite Elyana...

Elle respirait encore, mais elle semblait grièvement blessée...

Nous la dégageâmes avec d'infinies précautions et l'allongeâmes doucement sur le sol... Je m'agenouillai auprès d'elle et lui soutins la tête... Son visage charmant avait été épargné, mais je vis avec terreur que son corps avait été littéralement écrasé par la chute des lourds matériaux sous lesquels nous l'avions retrouvée...

.....

Au bout de quelques instants, elle revint à elle, ouvrit les yeux, gémit doucement, et me regarda comme hébétée...

— Tranquillisez-vous Elyana, vous êtes un peu contusionnée, mais vous irez très bien d'ici peu...

Elle ne me répondit point, mais secoua sa tête aux boucles blondes et fit un effort pour se redresser et se mettre sur son séant...

Mais elle retomba en arrière avec un gémissement de douleur...

— C'est lui, Georges, c'est lui qui a fait cela, balbutia-t-elle d'une voix sourde qui me fit mal

à entendre... Il va tout détruire, tout faire sauter dans sa fureur... Et il veut aussi faire disparaître les preuves...

Elle s'arrêta un court instant... Les quelques paroles qu'elle venait de prononcer semblait avoir épuisé ses dernières forces...

— Georges, reprit-elle, il faut me pardonner... Mes heures, mes instants sont comptés... je vais mourir... je le sais... Satan m'avait condamnée... N'importe comment, j'étais perdue...

Roy intervint :

— Où est-il en ce moment ?

— Il va s'enfuir... Georges... je ne veux pas quitter ce monde avant que vous m'ayez dit que vous me par...

Un coup de feu partit non loin de nous... Une balle me passa au-dessus de la tête... Ce fut un miracle qu'elle ne fit que m'effleurer... Mais elle alla s'enfoncer quelques centimètres plus loin, droit dans le front de la malheureuse... Mes mains furent inondées de sang... et sa tête retomba lourdement... pour toujours... Atrocement ému, je lui fermai doucement les yeux...

— La crapule l'a tuée, dit Roy, presqu'aussi ému que moi... Un crime de plus sur sa conscience... si toutefois il en a une...

— Mais pourquoi ce nouveau meurtre, m'écriai-je ? Ne m'avais-tu pas dit qu'Elyana était sa femme ?...

— Si, mais... elle t'avait sauvé la vie... elle l'a payé de la sienne...

Tout était fini... Nous ne pouvions plus rien pour Elyana... Nous nous redressâmes, prêts à continuer à rechercher Lissa quand nous fûmes assaillis par une véritable grêle de balles... Instinctivement, Roy et moi, nous aplatîmes, la tête contre le sol, laissant passer la bourrasque de mitraille... et nous répondîmes coup pour coup...

Bientôt le feu de l'adversaire s'arrêta et nous reprîmes notre marche en avant... Nous fîmes un bond dans la direction de l'ennemi, mais bien entendu, il avait réussi à fuir...

Nous revînmes du côté de la salle de verre... Les bandits enfermés avaient enfin réussi à démolir les parois et commençaient à s'enfuir...

Quelques coups de feu bien dirigés de nos pistolets-mitrailleurs en descendirent quelques-uns... Les autres disparurent... Nous restions les maîtres du terrain...

Plus rien ne s'opposait à ce que nous quittions les lieux... ces lieux maudits dont les décombres gardaient encore, hélas ! le secret de la disparition de Lissa...

Quelques instants plus tard, nous étions libres, sauvés...

Nous fîmes quelques pas, puis, repris d'une idée subite, Roy fit demi-tour...

— Non et non, je ne m'en irai pas avant d'avoir retrouvé Lissa ou... son cadavre...

— C'est de la folie, m'écriai-je... Comment veux-tu que sous ce tas de ruines, nous puissions arriver... Attends au moins qu'il fasse un

peu plus clair... Dans une heure, le soleil sera levé... Il nous sera plus facile de chercher...

Roy ne voulut rien entendre.

— Non, je vais commencer dès maintenant... s'entêta-t-il...

J'étais résolu à empêcher Roy de retourner dans la maison où peut-être Satan nous guettait encore, embusqué et prêt à assouvir sa dernière vengeance, lorsque nous vîmes surgir soudain une foule d'hommes, qui nous entourèrent...

— Haut les mains !... Police...

Un homme de taille moyenne, à la carrure puissante s'avança vers nous, l'arme au poing... et soudain, il eut un haut-le-corps...

— Vous, ici, monsieur de Clyrencourt... Que diable pouvez-vous faire par ici ?

— Bonjour, chef, répondit Roy avec un sourire... Ce que je fais ? Mon Dieu... ce que vous aviez l'intention de faire vous-mêmes... je vous ai devancé, voilà tout...

— Voilà bien ma chance...

— Ne vous plaignez pas, chef, j'ai fait du bon travail et vous en récolterez les fruits...

— Savez-vous donc ce que je venais chercher ici ? demanda l'autre...

— Bien entendu... Vous veniez arrêter le conseiller...

— Exact, mais vous devinez tout...

— Non, il se trouve que nous pourchassions le même gibier... Vous voyez que c'est simple... Il reste encore beaucoup à faire... Il y a certai-

nement encore beaucoup de choses à trouver dans cette villa ou plutôt dans ses ruines... Mais auparavant, permettez-moi de vous présenter monsieur Georges Aubrey, mon plus intime ami et le héros involontaire de cette affaire... Monsieur Alexis Guéron, le chef de la brigade spéciale de la Sûreté nationale... l'homme le plus redouté des faux-monnayeurs et des gangsters du monde entier...

— Vous me flattez, monsieur de Clyrencourt, reprit le policier... mais ne perdons pas de temps.. Je vais, effectivement suivre votre conseil et faire fouiller la villa...

J'étais mort de fatigue... Je manifestai le désir de rentrer chez moi, pour prendre enfin un repos bien gagné, mais Roy s'y opposa énergiquement...

— Viens, me dit-il brièvement... Nous sommes maintenant sur le point de trouver la solution de l'énigme, ce n'est pas maintenant que tu vas te retirer... Enfin ta curiosité va être satisfaite...

Je ne me fis pas trop prier... Il était près de sept heures, le soleil commençait à monter, le ciel était clair...

Le cauchemar était définitivement évanoui...

Le seul point noir qui subsistâ était l'inquiétante disparition de Lissa... mais tout espoir n'était pas absolument perdu...

Les recherches dans la mystérieuse villa furent entreprises sur-le-champ... Les policiers commencèrent par découvrir les survivants de la

bande de Satan. On les embarqua dans les camions. C'était un premier succès, mais ce que désirait surtout M. Guéron, c'était la capture du chef et la découverte des machines... Malheureusement, Satan semblait avoir pris le large. Quant aux machines et aux stocks de banknotes prêts à être mis en circulation, l'explosion les avaient complètement détruits... Néanmoins le peu qu'on découvrit suffisait à donner une idée de l'ampleur de l'organisation de Satan...

— Mais c'est fort intéressant, monsieur de Clyrencourt, s'écria joyeusement Guéron... Je crois que nous ne sommes pas au bout de nos suprises...

— Oui, peut-être répondit Roy avec une certaine 'assitude dans la voix... Vous savez, rien ne peut surprendre beaucoup... Les découvertes que vous ferez seront, sans le moindre doute d'un intérêt primordial... mais à moi, personnellement, elles m'auront coûté cher... Car, je n'ai plus grandes illusions à me faire... Il y a de fortes chances pour que ce monstre se soit vengé sur ma femme...

Je crus tomber des nues... M. Guéron avait aussi jeté un regard surpris sur mon ami...

Lissa était la femme de Roy...

Ainsi s'expliquaient beaucoup de choses... Mais pourquoi Roy m'avait-il si longtemps caché cette circonstance... Peut-être, si je l'avais connue plus tôt, les choses auraient-elles pris un autre cours...

— Cher ami, dit affectueusement le policier, je suis prêt à faire tout ce qu'il sera en mon pouvoir pour vous être agréable... Savez-vous où peut se trouver Madame de Clyrencourt?

— Je n'en ai, malheureusement, aucune idée... Quand nous l'avons quittée, mon ami, et moi, elle était en sentinelle devant cette verrière où elle gardait les complices du conseiller... Je ne puis donc supposer qu'une seule chose : Satan, échappé miraculeusement à la mort, est revenu, et profitant de notre absence, l'a attaquée par surprise... Il a dû s'emparer d'elle... L'a-t-il tuée ? l'a-t-il conservée en otage ? Je l'ignore...

— Qui est Satan ? demanda M. Guéron avec une légère surprise...

— C'est le conseiller... Nous le nommons ainsi, à cause de son faciès diabolique et de sa cruauté vraiment infernale, et aussi parce que lui-même s'est donné cette appellation... Mais puis-je vous poser à mon tour, une question, chef ?

— Allez-y...

— Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— A la suite d'un appel téléphonique... C'est une femme qui nous a donné l'indication...

— Une femme ? reprit Roy, tandis qu'un espoir nouveau semblait éclairer sa physionomie... Etait-ce Elyana ?... ou Lissa ?... qui sait ?... Ah! ma tête s'y perd...

Comme pour l'instant, notre présence n'était plus nécessaire, et comme d'autre part, il fallait attendre l'arrivée des autorités judiciaires, nous

sortîmes de la verrière, et nous pénétrâmes dans une pièce que je reconnus pour être celle dans laquelle on m'avait enfermé la veille de mon supplice... A peine y étions-nous entrés qu'un agent de police entra en coup de vent...

— Je viens de voir une ombre qui s'est faufilée dans le garage... C'était un homme dont je n'ai pas pu distinguer les traits... La chose m'a paru suspecte, c'est pourquoi je suis venu rendre compte...

Nous ne fîmes qu'un bond... Le garage était attenant à la villa de sorte que nous n'eûmes pas beaucoup de chemin à parcourir...

Nous étions à une dizaine de pas du bâtiment, quand nous vîmes soudain sortir, par la porte grande ouverte, une puissante limousine peinte en bleu.

Je reconnus immédiatement la voiture. C'était la fameuse limousine appartenant à Satan, celle qui devait amener Roy, à la suite de la lettre que Satan m'avait contraint d'écrire...

Roy, n'écoutant que sa témérité, sauta, au passage sur le marche-pied... Mais il roula aussitôt à terre... Il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne fût écrasé... Il ne m'avait fallu qu'un rapide coup d'œil pour me rendre compte que c'était Satan qui était au volant... Mais, je ne vis pas que lui... A côté de lui, sur le siège, j'aperçus également le visage pâle de Lissa... Elle était assise très droite, vraisemblablement ligotée... Ses yeux semblaient refléter une terreur intense...

Je saisis mon revolver et visai... La voiture avait déjà atteint l'extrêmité du parc, il lui restait à peine quelques mètres à rouler pour se trouver sur la chaussée... Je tirai...

Au cri de M. Guéron, les agents étaient accourus, et tout le monde se mit à ouvrir le feu sur le fuyard... Les coups de feu crépitaient sans interruption et je voyais très nettement les balles s'applatir sur l'arrière de la carrosserie d'acier... A ma grande joie, la voiture ralentit son allure, puis s'immobilisa... Un pneu venait d'éclater... puis un second...

Nous nous précipitâmes, tête baissée... Une main passa par la portière. Elle était armée d'un revolver de gros calibre, et déjà les balles sifflaient à nos oreilles... Satan était disposé à se défendre jusqu'à la dernière cartouche... Les coups de feu s'entrecroisaient...

Mais peu à peu, nous avancions vers la voiture... Un agent tomba, en gémissant... Nous rampions... Satan devait être un tireur de première force, car un autre inspecteur fut atteint au bras... Mais, du côté du bandit, le barrage semblait se ralentir... Sans doute ses munitions s'épuisaient-elles... Tout d'un coup, il ne riposta plus...

Avec un courage extraordinaire, M. Guéron s'avança seul, au risque de servir de cible au bandit, et cria d'une voix forte :

— Allons, rendez-vous... La partie est perdue

pour vous... Vous voyez bien que toute résistance est inutile...

Un rire effrayant fut la seule réponse qu'il obtint... Nous suivions la scène angoissée...

— Rendez-vous, répéta le policier...

Une balle siffla à ses oreilles... Cependant, nous avançâmes encore...

Nous étions à un mètre de la voiture... Satan était toujours assis au volant, mais il était blessé... assez sérieusement, à mon avis, car le sang coulait abondamment de son cou... Dans sa main droite, il tenait un poignard levé, dont il menaçait la malheureuse Lissa, derrière laquelle il s'abritait... D'un instant à l'autre, elle pouvait être égorgée par le monstre... Guéron hésita... Que faire ? Donner l'assaut ?

Evidemment, l'issue de la lutte ne pouvait faire aucun doute... Peut-être un de ses hommes serait blessé, tué même, mais Satan ne pouvait plus rien... plus rien qu'assassiner Lissa avant sa capture...

Le policier résolut, une fois encore, de tenter de le prendre par la raison... Il voulait à tout prix sauver Lissa d'une mort affreuse... Mais le monstre avait compris ce qui se passait en nous. Avec une audace incroyable, il posa ses conditions : le passage libre, et ce n'est qu'après qu'il consentirait à nous remettre la jeune femme...

La situation devenait délicate... Guéron ne pouvait consentir à se laisser dicter quoi que ce soit par un bandit de droit commun et, mal-

gré tout son désir de donner satisfaction à Roy et d'épargner une vie humaine, il allait obéir à la loi du devoir... Je me demandais avec terreur ce qui allait arriver, si Guéron donnait l'ordre d'attaquer.

Je me retournai pour consulter Roy du regard... Je ne le vis plus...

Satan se tourna vers nous. Je vis son visage livide, ses yeux injectés de sang comme ceux d'une bête féroce sur le point d'être forcée... Il se pencha légèrement, sans cesser de brandir son coutelas au-dessus de la tête de Lissa...

— Vous ne m'aurez jamais, jamais, entendez-vous ? hurla-t-il... En tous cas, pas vivant... Maudits chiens, misérables représentants d'une justice pourrie... Vous me faites rire... Me croyez-vous assez stupide pour me livrer à vous... Croyez-vous que ma tête soit faite pour l'échafaud ? Non, mes bons messieurs, ou bien vous allez me laisser passer librement, ou j'égorge cette femme sous vos yeux... Quant à ma dernière balle, elle sera pour moi... Compris ? Et maintenant, écartez-vous. Canailles...

Il proféra une injure ordurière que j'aime autant ne pas reproduire ici... Nous étions tous autour de la voiture, prêts à l'empêcher de partir... Malgré la folie de sa tentative, Satan voulut une dernière fois chercher à fuir... Il donna les gaz et reprit le volant... La voiture fit un brusque bond en avant... Et soudain, je vis une forme apparaître, surgir aux côtés de Lissa... Un bras

se leva... Je vis un éclair, je perçus comme dans un mauvais rêve, le bruit d'une détonation... et le corps du bandit s'affaissa d'un seul coup sur le siège.

Cette fois, Satan était mort...

XVI

LE ROMAN DE SOMOLOW

Cette fois, le doute n'était plus permis... Satan était mort et bien mort... Il gisait sur les coussins de la voiture, le visage maculé de sang, un trou énorme dans la nuque... il râla quelques secondes, puis il rendit son âme au diable en une suprême contorsion...

Roy descendit de la voiture son revolver encore fumant à la main... Puis il ouvrit en grand la portière, et soulevant Lissa comme une plume, il la déposa délicatement sur le gazon... La malheureuse s'était évanouie, brisée par l'émotion et la terreur... Nous la transportâmes ensuite dans la villa et l'allongeâmes sur un divan, pendant qu'un des inspecteurs s'empressait d'aller chercher un peu d'eau...

Nous attendîmes, en un silence plein d'angoisse, qu'elle revînt à elle...

Heureusement sa défaillance fut de courte durée... Dès que je la vis rouvrir les yeux, je poussai un soupir de soulagement, car contrairement aux pronostics de M. Guéron, je m'imaginais le pire... La jeune femme s'était comportée comme une héroïne... Elle m'avait sauvé la vie,

celle de Roy et par son énergie et sa décision, elle avait provoqué mon admiration sans bornes... Mais je pensais que, comme beaucoup de femmes, elle avait agit sous l'empire d'une excitation nerveuse, bien naturelle, mais dont je n'augurais rien de bon... Son sort m'inquiétait davantage encore, depuis que je savais quels liens l'unissaient à Roy...

Petit à petit, Lissa reprenait ses sens... Elle était très faible encore, elle gémit comme un petit enfant qu'on réveille d'un sommeil profond, aperçut le visage aimé de Roy et pleura... C'était fini... La crise était passée...

La joie de mon ami était impossible à décrire. Il se jeta au cou de sa femme, la prit dans ses bras, la berça et lui prodigua les paroles les plus tendres... Nous laissâmes ces jeunes époux à leurs effusions et nous nous écartâmes discrètement, M. Guéron et moi...

— Un cigare? Monsieur Aubrey... Je crois que vous l'avez bien mérité...

— Je vous remercie, monsieur... mais je ne me sens pas encore en état de fumer... Je n'ai qu'un désir, mais il est vif... c'est de rentrer chez moi le plus vite possible et m'allonger... Je tombe de sommeil, après les trois nuits que je viens de passer...

— Je vous comprends très bien, Monsieur Aubrey, et votre désir ne tardera pas à être exaucé... Mais je vous en prie, ayez encore un peu de patience... Quelques minutes... Ces mes-

sieurs ne peuvent plus tarder... Dès qu'ils seront là, j'insisterai pour qu'on vous laisse aller vous reposer et vous pourrez dormir toute la journée, si cela vous fait plaisir... Tout ce que je vous demande, c'est d'être sur pied demain matin, si c'est possible...

— Est-ce bien nécessaire ?

— C'est absolument indispensable... Songez que vous êtes le témoin principal dans cette affaire et qu'il faut que nous vous interrogions longuement... Qui sait si, grâce à votre déposition, nous ne trouverons pas des complices nouveaux ou des organisations affiliées à celle de celui que vous nommez Satan ?... Vous n'avez d'ailleurs pas à vous inquiéter. La police vaut mieux que sa réputation... et nous nous arrangerons pour vous déranger le moins possible...

Je pus enfin me retirer. Mais les paroles du détective m'avaient plongé dans la consternation et dans l'inquiétude... C'était maintenant que les ennuis allaient commencer pour moi... Il me faudrait raconter l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin, et il y avait certaine circonstance que j'aurais préféré cacher à ces messieurs de la Préfecture : c'était, on s'en doute bien, la mort de ma tante Gisèle... Après avoir failli être assassiné, allais-je, à mon tour, être inculpé d'assassinat... Ce serait un comble !

Il n'y avait qu'un moyen d'en sortir... Il fallait avoir recours à Roy... Mais aurais-je le temps de le voir avant d'aller témoigner ?...

Il était environ huit heures du matin quand je réintégrai mon domicile du boulevard Berthier que j'avais craint ne jamais revoir de ma vie... Je tombais littéralement de fatigue et de sommeil...

Je me désahabillai en hâte et me couchai...

Je me réveillai tard dans la nuit... vers une heure du matin, à peu près... reposé et affamé... Je me recouchai après avoir fait inutilement le tour de mon garde-manger, et à sept heures du matin, je me préparai pour descendre me restaurer au bar qui faisait le coin du boulevard et de l'avenue Gourgaud... En passant sous la voûte, je croisai ma concierge...

— Bonjour, Monsieur, me dit-elle avec un sourire engageant...

Son amabilité ne me remplit pas précisément de joie. Je savais par expérience qu'elle ne souriait que pour mieux mordre... Les concierges, à Paris, sont, en général, d'excellentes personnes, à la langue parfois un peu trop longue, mais inoffensives... Celle-ci, par contre, était ce que je me permettrais d'appeler un véritable poison...

Elle savait dissimuler à merveille et possédait à fond l'art de tirer les vers du nez des gens, et s'y entendait comme pas une à faire des cancans et à colporter des ragots...

Je jugeai de bonne politique de répondre à sa politesse...

— Bonjour, madame...

— Avez-vous des nouvelles de Madame Brignon ? me demanda-t-elle aussitôt ?

Je ne bronchai point...

— Cette madame Brignon est si aimable... et si vive malgré son âge... Quand reviendra-t-elle ?

Mme Brignon, inutile de le dire, était ma tante Gisèle... Je savais pertinemment que ma tante Gisèle ne pouvait souffrir la concierge, ce Cerbère en jupons, comme elle l'appelait, et que jamais elle ne lui adressait la parole... Raison de plus pour me méfier... Est-ce que, par hasard, cette sorcière aurait flairé quelque chose ?

Je pris l'air le plus naturel que je pus et lui répondis que je n'avais pas de nouvelles de ma tante depuis quelques jours, mais que c'était évidemment le signe qu'elle devait se porter à merveille...

— Voulez-vous lui présenter mes respects quand vous lui écrirez, me dit-elle d'un air qui me parut narquois...

Je me hâtai de la laisser à ses balais et me précipitai vers le bar où je me commandai un chocolat copieux que j'accompagnai d'une bonne demi-douzaine de croissants... Puis un peu rasséréné, j'achetai un journal au kiosque de la place Pereire, et me rendis, d'un pas alerte, chez mon ami Roy...

Jean m'introduisit dans le petit salon et quelques minutes plus tard, j'y fus rejoint par mon ami, rasé de frais, reposé et souriant... Il était

habillé des pieds à la tête et semblait déjà prêt à sortir...

— Eh bien, lui demandai-je étonné... Comme tu es matinal... Allais-tu sortir, ou bien attendrais-tu une visite ?

— Tu as deviné, mon vieux... Mais toi aussi, tu es bien matinal... Après tes aventures, je pensais que tu resterais couché pendant au moins quarante-huit heures... Pas trop fatigué ?

— Non merci, mais j'ai quelque chose de fort important à te dire...

— Bien! Eh bien, tu me diras cela tout à l'heure... J'attends mes visites d'une seconde à l'autre... Tu assisteras à notre conversation et je puis te garantir qu'elle t'intéressera... Et maintenant, je t'écoute.

— Comment va ta femme, d'abord ?...

— Très bien, merci, et maintenant dépêche-toi...

— Eh bien, voilà, en deux mots, je ne suis pas du tout rassuré. J'ai l'impression très nette que ma concierge en sait plus long que nous ne le pensons sur... sur la mort de ma tante Gisèle... Et puis, il y a encore cette damnée déposition que je dois faire à la fin de la matinée chez ton ami le commissaire Guéron... et je t'avoue que je ne sais pas du tout ce que je ferai si cette histoire vient à être connue... et elle le sera...

— N'ai pas peur, fit Roy, j'arrangerai tout cela... Parmi les personnes que j'attends, se

trouve justement Guéron... Je lui dirai tranquillement la vérité...

— Ah ça ! es-tu fou ? fis-je en bondissant... Alors, tu vas délibérément me jeter dans le feu...

— Ne sois pas stupide, Georges... je sais encore ce que je fais... et tout s'arrangera très bien... D'ailleurs, assez discuté... je viens d'entendre sonner... c'est certainement lui...

Guéron s'avança en souriant vers nous... Il paraissait d'excellente humeur... Il s'informa de la santé de Lissa...

— Vous voudrez bien excuser ma femme, répondit Roy... Elle est encore très fatiguée... Ces événements l'ont secouée... Je l'ai prié de ne pas se lever aujourd'hui...

— Cela n'a aucune importance, cher monsieur de Clyrencourt... Je comprends parfaitement...

Nous prîmes place dans les fauteuils confortables de Roy, et cette fois, je ne me fis pas prier pour accepter un des havanes de M. Guéron.

— Je viens, commença le policier, de la part de Son Excellence, monsieur le ministre de l'Intérieur... Après un examen approfondi de la question, nous avons jugé que l'affaire était beaucoup plus sérieuse qu'elle ne le paraissait et que ses conséquences pouvaient être assez graves... Monsieur le ministre demande instamment que personne n'en ait connaissance... Il y a paraît-il des raisons impérieuses... des raisons d'Etat... Il faut donc, messieurs, que je sois assuré de votre entière discrétion...

— Vous pouvez être tranquille à ce sujet, cher ami... en ce qui me concerne, c'est une recommandation superflue, quant à mon ami, j'en réponds comme de moi-même...

— Je vous remercie vivement... Maintenant, messieurs, vous m'avez rendu un service inappréciable... Grâce à vous, j'ai pu arrêter la bande que je recherchais sans succès depuis si longtemps... Mais vous en avez rendu un bien plus grand encore au crédit de l'Etat en empêchant l'émission de millions de faux billets de banque... En reconnaissance de ce service, monsieur le ministre m'a chargé de vous remettre ceci...

Et sous mes yeux éberlués, M. Guéron sortit avec précaution de son portefeuille, un petit papier qu'il déplia avec le plus grand respect... Il le tendit à Roy qui poussa un sifflement satisfait et me le tendit ensuite. C'était un chèque sur la Banque de France, dont le montant se terminait par un nombre imposant de zéros...

— Son Excellence est vraiment bien bonne, répondit Roy, mais je me demande jusqu'à quel point nous pouvons accepter ce présent... républicain... Car, enfin, nous n'avons pas accompli des miracles... et dans tous les cas le montant de ce chèque est tout à fait hors de proportion...

— Je vous en prie, cher monsieur de Clyrencourt... ne soyez pas trop modeste... Nous savons parfaitement ce que vous avez réussi à faire, et si la redoutable association commandée par... Satan, est à présent hors d'état de continuer ses

exploits, c'est à vous et à votre ami que nous le devons... En refusant, vous nous mettriez tous les deux dans le plus grand embarras, Son Excellence et moi...

— Soit, dit Roy après un court instant de réflexion... Nous acceptons... Remerciez, je vous prie, le ministre pour nous et maintenant, au fait, avez-vous eu le temps de compulser les archives ?

— Oui... A vrai dire, je ne devrais pas vous donner le moindre détail à ce sujet... Les archives sont secrètes... mais, enfin, je sais que notre conversation ne sortira pas d'ici...

— Nous vous le réitérons, mon cher monsieur Guéron...

— Eh bien ! messieurs, c'est une assez longue histoire... Nous sommes en Russie et il nous faut remonter jusqu'en 1905. A cette époque, il y eut, là-bas, une révolution assez importante. Elle fut étouffée dans le sang, mais elle avait été la répétition générale de celle de 1917 qui aboutit au bolchevisme... Déjà, à cette époque, les chefs étaient Parvus-Halphand, Lénine, Trotzsky et autres. Leurs organisations terroristes avaient leurs sièges hors de Russie, en Allemagne, en France, en Suisse et en Autriche, pour ne citer que les plus importantes. Un des chefs de ces organisations s'appelait Wladimir Somolow. Il est toujours resté moins connu que les autres et j'ignore pourquoi, car il n'était pas le moins actif. Peut-être était-ce une tactique de sa part

de vouloir ainsi rester dans l'ombre. Toujours est-il que c'était un homme d'une intelligence remarquable, un véritable génie à beaucoup d'égards. Mais c'était un caractère indépendant, incapable de se fier à une discipline quelconque, agissant toujours seul et souvent sans liaison avec ses camarades. De plus, il était d'un orgueil incommensurable et insupportable.

Il avait longtemps séjourné en Allemagne où il était à la tête d'une organisation d'espions et d'agents provocateurs, dont l'activité et les attentats sans nombre ont donné bien du fil à retordre à la police du tsar et ont certainement contribué pour beaucoup à la chute du régime tsariste. La plupart des attentats dits nihilistes peuvent lui être attribués. La mort du Grand Duc Andreyew, l'assassinat du chef de la police Barbazoff, du gouverneur Grubenskoï sont ses œuvres.

« Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps avec la liste de ses exploits, d'autant plus que ce sont déjà de vieilles histoires... Je vous résumerai la chose en vous disant que Somolow était le type même de l'agitateur politique et lanceur de bombes.

« Le résultat, vous le connaissez, messieurs, aussi bien que moi : En 1917, la révolution éclata sur le front russe et le bolchevisme s'imposa aux masses russes.

« Les « camarades » avaient su apprécier la valeur de Somolow, ils le récompensèrent des services rendus par lui à la cause de la « Démo-

cratie » en lui attribuant un poste important dans l'administration du nouveau régime. Mais là, encore une fois, son caractère violent et indépendant se donna libre cours et il fut très vite en désaccord avec ses collègues. Il les trouvait trop tièdes et trop timides. Il eut de nombreux démêlés avec les grands manitous de l'heure et il finit par abandonner la politique en faisant claquer bruyamment les portes. Il resta inactif pendant quelque temps... mais cela ne dura guère. Un homme comme lui ne pouvait demeurer dans l'oisiveté et son ancien métier d'agitateur était encore ce qui lui convenait le mieux. Mais il lui fallait, bien entendu, trouver un autre champ d'activité, puisque l'ennemi d'autrefois, le tsarisme, était définitivement éliminé. Il fonda alors une société secrète, dont il prit la direction effective et dont les membres étaient des fanatiques qui se seraient fait tuer pour lui. Et il recommença ses menées d'autrefois, avec la différence qu'il intriguait cette fois contre ses ex-alliés. Alors on revit les attentats terroristes, les explosions, les bombes et les nouveaux tenants du régime commencèrent à trembler à leur tour. Ils n'eurent pas très longtemps à chercher pour trouver quelle tête inspirait cette agitation. Elle était tout à fait dans la manière des exploits de Somolow qu'ils connaissaient mieux que personne. Les dirigeants soviétiques prirent enfin les mesures qui s'imposaient, mais trop tard, et Somolow eut le temps de passer à l'étranger avec

une partie de sa bande. Il était temps, d'ailleurs, car la Tcheka aurait mis une fin brutale à ses hauts faits. Somolow passa d'abord en Autriche, puis il séjourna en Suisse et vint, en dernier lieu, se fixer en France où il reconstitua sa société. Mais l'agitation politique ne rendait plus. Les états européens, appauvris par la guerre, se remettaient peu à peu de leurs ruines, et Somolow se rendit vite compte qu'il serait bientôt forcé de changer d'occupation s'il voulait ne pas mourir de faim. Il visita presque tous les pays du monde, s'embarqua pour les Etats-Unis qui ne le laissèrent même pas descendre du paquebot. Il erra à droite et à gauche, connut la misère, revint à Genève et, finalement, à Paris. Il lui vint alors l'idée de quitter le crime politique et de s'adonner au crime tout court...

« On suppose qu'il devait avoir un plan à lui : il aurait voulu renverser le nouveau régime, car on sait qu'il fut, pendant quelque temps, en relations assez suivies avec des Russes blancs. Dans tous les cas, il sut parfaitement cacher son jeu et manœuvrer, car je dois reconnaître que mon attention n'a jamais été attirée sur lui. Certes, il y a eu bien des crimes et bien des vols, mais nous n'avons jamais pu en découvrir les auteurs. A présent, je suis certain qu'il n'a pas été étranger à un certain nombre d'entre eux. De divers côtés, de l'étranger surtout, on nous avait prévenus, mais nous n'arrivions pas non plus à le retrouver...

« Bref, il vivait tranquille en apparence et en fait. Ayant goûté à la misère, il n'avait plus qu'une idée : devenir riche par tous les moyens. Seulement, c'était là que les difficultés commençaient. Il voulait bien prendre de l'argent, mais en ne volant point, car le vol est dangereux, et parce que les risques sont, le plus souvent, disproportionnés aux bénéfices. Il n'avait qu'un moyen rationnel : il le trouva très vite, et il se mit à fabriquer l'argent dont il avait besoin. D'autre part, il était resté l'anarchiste impénitent de sa jeunesse, c'est-à-dire l'ennemi de tout gouvernement, quel qu'il soit, et il s'attaqua à toutes les monnaies européennes dans l'espoir de ruiner leur crédit et de mettre leurs régimes dans l'embarras... Aussi bizarre que vous puissiez le trouver, messieurs, il émit une quantité considérable de faux roubles.

« Ses hommes se chargeaient d'écouler les billets falsifiés, soit dans les pays intéressés, soit dans les pays limitrophes. Vous pouvez vous imaginer les conséquences de l'activité de Somolow. Depuis quelque temps, toutes les polices d'Europe étaient alertées, la nôtre y compris. Le danger, en effet, était grand. Si cela continuait, toutes les monnaies d'Europe, et bientôt aussi celles d'Amérique, auraient vu leur circulation doublée, autrement dit leur valeur aurait baissé de moitié. Toutes les recherches étaient restées vaines jusqu'au jour où un coup de téléphone anonyme nous envoya sur les lieux où

Somolow exerçait sa coupable industrie. Tout cela se passait hier matin... Mais vous nous aviez devancés... Maintenant, messieurs, vous en savez autant que moi... Voici l'histoire de Somolow...

Guéron fit une pause.

— Tout ce que je viens de vous raconter, messieurs, est strictement exact, malgré l'invraisemblance de certains détails. Il est évident que Somolow, ou Satan comme vous vous plaisez à l'appeler, a eu un destin hors série... et je crois que le récit de sa vie pourrait tenter plus d'un romancier... Mais j'ai votre parole, messieurs, tout ceci est entre nous, n'est-ce pas?

XVII

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

— Tout cela est très intéressant, monsieur le Commissaire... Effectivement, la vie de ce Russe anarchiste, bolcheviste puis antibolcheviste, tout en restant anarchiste, tient du prodige et... du roman d'aventures. Mais il y a encore d'autres détails que je serais heureux de connaître. Vous ne nous avez presque pas parlé de l'association secrète fondée par Somolow. Sans doute, la bande s'adonnait-elle surtout à la fabrication de la fausse monnaie, mais il y a encore certains points obscurs, pour moi du moins, et que je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'expliquer. Par exemple, cette espèce de culte de Satan?... L'insigne frappé à l'effigie de Satan?...

M. Guéron sourit, secoua la cendre de son cigare, regarda Roy par en-dessous avec un air malicieux et reprit la parole :

— Cher monsieur Aubrey, dans le fond, la chose est très simple. Somolow était, comme beaucoup de criminels intelligents, un peu atteint de la folie des grandeurs et de la manie du mystère. Il aimait à produire une impression de puissance sur ceux qu'il avait sous ses

ordres. Il sut merveilleusement tirer parti de son faciès satanique. Mais je suis certain qu'à la fin il se prenait au sérieux et qu'il s'imaginait plus ou moins avoir une origine infernale!... Toujours est-il qu'il s'y entendait fort bien pour tenir son monde en main et en tirer le maximum... Tous ses hommes se seraient faits hacher plutôt que de le trahir. Le bouton d'onyx que vous avez ramassé, monsieur Aubrey, et qui nous a mis sur la voie, servait de signe de ralliement aux membres de l'Association qui ne vivaient pas dans la villa, parce que leurs fonctions étaient d'assurer la liaison avec les complices de province et de l'étranger.

« Avec les sommes dont il disposait, Somolow put se permettre un luxe et un train de vie princiers. Son grand dada, si je puis m'exprimer ainsi, était l'électricité. Je crois, d'ailleurs, que vous vous en êtes aperçu, n'est-ce pas, Aubrey? Sa chaise électrique était une trouvaille, parce qu'elle lui permettait d'éliminer les gêneurs sans bruit et proprement. J'ignore, d'autre part, ce qu'il faisait des cadavres... En somme, toute cette histoire est purement d'ordre criminel et nous ne lui attacherions pas d'importance spéciale si, malheureusement, il n'y avait autre chose... Somolow, vivant à Paris depuis longtemps, avait trouvé le moyen de se faire des relations un peu dans tous les mondes. Il était en particulier en relations avec un parlementaire fort influent, et nous avons certaines raisons de croire que Somo-

low... Enfin, vous comprenez, messieurs, sans que j'insiste davantage... C'est une histoire assez pénible... Nous avons déjà eu suffisamment de scandales dans ces derniers temps... Le gouvernement, désireux d'apaiser les esprits, aime mieux ne pas approfondir cette affaire, officiellement du moins. Dans tous les cas, pour moi, fonctionnaire de la police, l'affaire Somolow est terminée...

— Monsieur Guéron, répondit Roy, je vous remercie de la confiance que vous nous avez témoignée, à mon ami et à moi... Soyez certain qu'elle est bien placée... A mon tour d'être franc. J'ai une petite confession à vous faire, mon cher ami. J'espère que vous comprendrez les motifs qui m'ont fait agir comme vous allez le voir...

Et, à ma stupéfaction sans bornes, il raconta tranquillement au policier l'histoire dans tous ses détails de la mort de ma tante Gisèle et de la suppression de son cadavre. Il n'oublia pas non plus de dire qu'il avait fait subir le même sort au malfaiteur qui avait essayé de nous électrocuter, et que Roy avait mis si à propos hors de combat.

— Je pense, termina Roy, qu'il vaut mieux tenir ces circonstances secrètes et ne pas en parler, même officieusement... Qu'en pensez-vous?

— Je suis entièrement de votre avis et j'aurais peut-être agi comme vous... Dans tous les cas, je ne puis que vous féliciter de la manière dont vous avez conduit les opérations contre Satan... Mais me sera-t-il permis de vous ques-

tionner, moi aussi? Comment saviez-vous que je recherchais Somolow? Si je m'en souviens, en nous rencontrant hier matin, à la villa, vous m'avez parlé du « Conseiller »...

— C'est exact, répondit Roy, et pourtant j'ignorais totalement que Satan s'appelait Somolow. Mais c'est également toute une histoire que je vais vous raconter. Autant que je sache, l'homme portait un grand nombre de noms différents. Il se faisait appeler souvent le « Conseiller », sans doute pour en imposer davantage à ses hommes qui, le plus souvent, étaient recrutés dans des milieux assez humbles. Je dis le plus souvent, car, quelquefois, au contraire, il recueillait des complices parmi les déclassés et les dévoyés. J'en ai connu un de cette espèce à Nice... A cette époque, il jouait de la balalaïka dans un cabaret de Nice. Je ne sais pas exactement à quel propos je fis sa connaissance mais il me parut sympathique et nous devînmes une paire d'amis... Il était de naissance noble et, après la ruine de sa famille, il était entré au service de Somolow, mais il n'y était pas resté longtemps. Comme il porte un nom connu, vous me permettrez de ne pas le nommer... Pour me faire plaisir, et sachant combien toutes ces questions m'intéressaient, mon nouvel ami me donna toutes sortes de détails sur la bande de Somolow. Il me raconta, entre autres choses, que Satan aimait par-dessus tout se faire appeler « Monsieur le Conseiller ». Quand mon ami Aubrey m'eût

apporté l'onyx qu'il venait de trouver, je me rappelai mes conversations de Nice et je fus à peu près fixé dès le début... Je dois reconnaître que je mis un certain point d'honneur à agir seul. J'avais l'ambition de capturer Satan à moi tout seul et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai refusé de faire appel à la police. Tout de suite après le deuxième attentat, chez mon ami Aubrey, je n'avais plus l'ombre d'un doute, c'était bien au « Conseiller » que j'avais affaire. Il faut croire que de son côté l'adversaire avait entendu parler de moi, car, au lieu de m'attaquer en face, il usa d'un moyen plus simple. Il savait qu'il aurait plus facilement raison de Georges. Il se servit de sa femme Elyana pour attirer mon ami dans sa villa. Il voulait en faire un otage... et l'otage a bien failli être exécuté...

— C'est vrai, dis-je, et je n'ai jamais rien compris à ce qui s'était passé lorsque je l'ai tué pour la première fois...

— Naïf!... Evidemment, tu as tiré sur lui, et à bout portant encore!... Seulement, ton pistolet était chargé à blanc. Ils t'ont joué une comédie parfaitement montée, Satan et Elyana! Toujours est-il que je ne me souciais pas le moins du monde d'obéir aux injonctions de Satan et de venir prendre ta place sur la chaise électrique, sans essayer de nous sauver tous les deux. L'auto qui devait m'attendre place Vendôme revint sans moi à la villa. Mais nous l'avions suivie, Lissa et moi. Comme tu étais déjà sur la chaise et

comme, à cette occasion, toute la bande assistait à ton exécution, il nous fut facile de nous introduire inaperçus dans la villa. Je fis cacher Lissa dans la cave où tu la rencontras et moi-même je partis pour sonder le terrain. Tu connais la suite... Je dois dire que je fus moins heureux au cours de ma deuxième expédition... Je fus repéré et reconnu et si tu n'étais pas venu me sauver avec Lissa, je ne crois pas que je serais ici en ce moment...

— Messieurs, interrompit le Commissaire Guéron, vous voudrez bien m'excuser et me permettre de me retirer. Mon temps est précieux... En ce moment surtout, nous sommes sur les dents...

— Et mon interrogatoire, ma déposition? demandai-je avec une certaine anxiété.

— Monsieur Aubrey, j'ai eu l'honneur de vous dire, il y a un instant, que pour moi l'affaire Somolow était classée...

Après le départ du policier, je m'attaquai, bien entendu, à Roy.

— Ecoute, Roy, je crois que le moment de t'expliquer est arrivé...

— Mais, mon vieux, à ta disposition...

— D'abord, pourquoi ne m'as-tu pas dit tout de suite que Lissa était ta femme? Depuis quand es-tu marié?

Roy sourit gentiment :

— Mon Dieu! Que tu es curieux!... Enfin, puisque toute l'histoire est terminée, je vais

satisfaire ta curiosité. J'ai effectivement, connu Lissa à Naples, mais elle n'était pas actrice... Cela, c'était un petit mensonge. Elle était la fille du chef de police de Naples, que je connaissais fort bien. Et tout le reste est facile à deviner. Bref, notre mariage a été célébré, il y a trois mois, dans la plus stricte intimité. Peut-être étais-je un peu jaloux au début de notre mariage et ne voulais-je pas présenter tout de suite ma femme à mes amis... Je ne sais pas moi-même très bien pourquoi je gardai mon mariage secret. Mais les circonstances m'ont bien obligé à te dévoiler mon secret. Tu peux t'imaginer l'état d'esprit dans lequel je me suis trouvé soudain en constatant que Lissa venait de tomber entre les mains de Satan. Je tremble encore en y songeant!... Heureusement, tout cela est fini...

— Et, à ton avis, qui a alerté la police?

— Ce n'est pas Lissa... Donc, je ne vois qu'Elyana... Il est probable que Satan l'a prise sur le fait, en train de téléphoner... alors... il a voulu s'échapper et détruire toutes les preuves en faisant sauter la villa.

Je me levai et pris congé de Roy :

— Mon vieux, avec tout cela je m'aperçois que je n'ai même pas pensé à te remercier pour tout ce que tu as fait et risqué...

— Peuh! fit Roy en haussant les épaules, cela fait partie de mon métier... A bientôt!...

.....

Roy m'a restitué mon onyx. J'y tenais... J'en ai fait faire une bague que je porte toujours à l'annulaire gauche. Des années se sont passées depuis les terribles événements dont je viens de faire le récit. Roger et Lissa de Clyrencourt ont déjà de grands enfants, un garçon et une fille. Quant à moi, je suis resté vieux garçon... Parfois, je vois devant mes yeux le pâle visage d'Elyana... Elle m'apparaît comme un fantôme gracieux... et fugitif. C'est la seule femme qui ait joué un rôle dans ma vie, et, pourquoi ne pas l'avouer, c'est la seule que j'ai jamais aimée...

Je me suis amusé à écrire cette histoire, qui en valait la peine, mais, lié par ma promesse envers M. Guéron, elle ne sera publiée que beaucoup plus tard, si elle l'est jamais...

FIN

MON FILM

est maintenant un magazine complet vous apportant chaque vendredi pour 60 Cmes 20 heures de lectures passionnantes.

MON FILM

Vous donne dans chaque numéro

2 grands romans... 3 romans complets de films...

4 reportages sensationnels...

En outre dans chaque numéro également

La beauté d'après nos vedettes

1 enquête - 20 articles - 2 interviews - 50 photos

MON FILM

est en vente partout au prix invraisemblable de

SOIXANTE CENTIMES

LE NUMERO

Envoi fco d'un N° spécimen, contre 0 fr. 75 en timbres, aux **Publications Georges Ventillard**, 142, r. Montmartre, Paris-2e

PARENTS !...

Voulez-vous faire plaisir à vos parents !...

ENFANTS !...

Voulez-vous être agréables à vos parents !...

OUI...

Alors, achetez-leur sans tarder

JEUDI

la grande revue française illustrée de la famille, qui,

AU PRIX D'UN EFFORT SANS PRECEDENT

vous offre pour **50** **centimes seulement le numéro**

4 pages gaies en 4 couleurs - Le roman d'une ville ou d'un château - 3 grands contes d'aventures - 3 pages de distractions - 1 roman de Delly - Et la page du collectionneur de timbres poste.

Abonnez-vous à JEUDI, 142, r. Montmartre, Paris-2e

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE
7, rue du Sergent-Blandan, 7
ISSY-LES-MOULINEAUX (SEINE)

Printemps
d'Italie

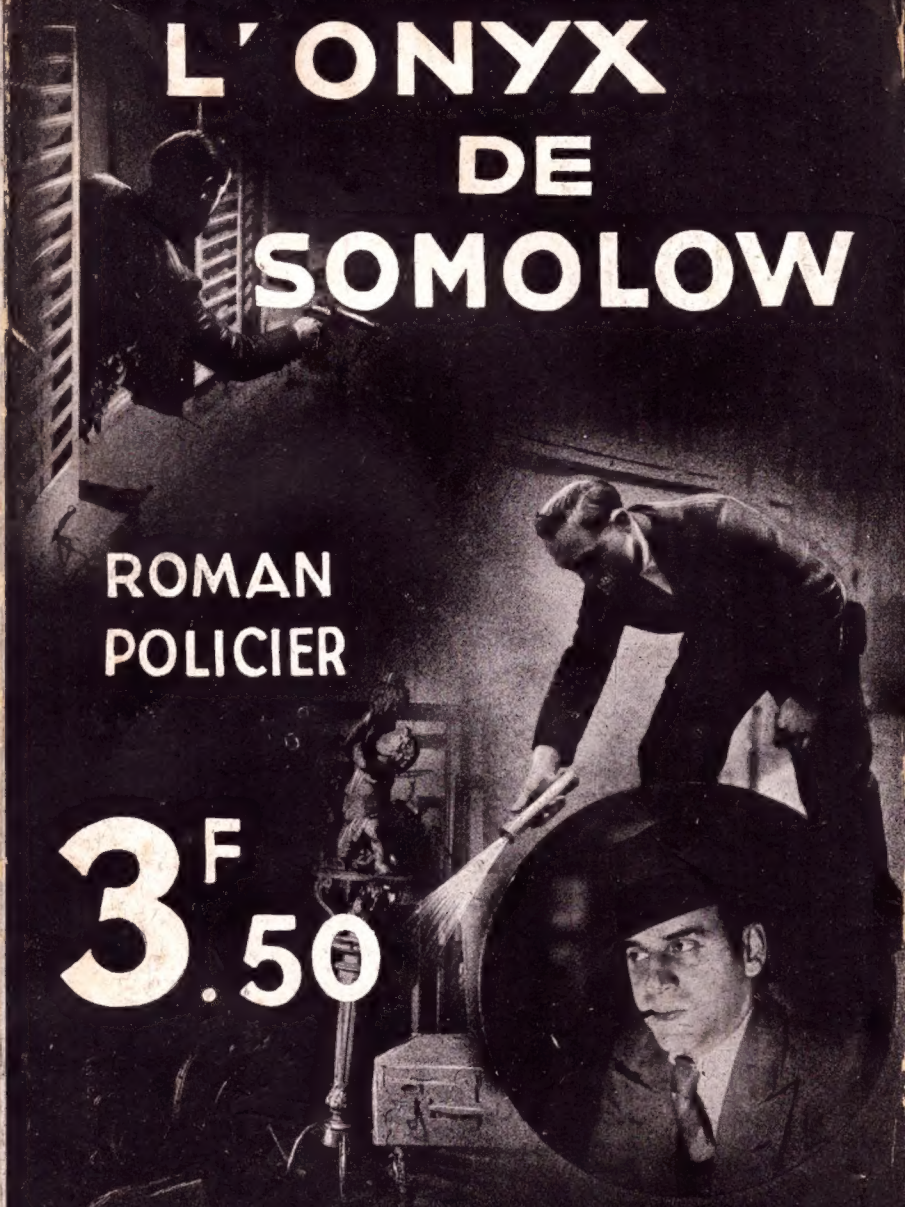
L'ONYX DE SOMOLOW

par

EDWARD BROOKER

3F 50

L'ONYX DE SOMOLOW



ROMAN POLICIER

3F.50

"Les Publications Georges Ventillard"